TOME XXXIII. N° 6. *PARIS, 157, boul. Saint-Germain (6e)* 15 JUIN 1928

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

Réflexions d'un comédien sur le « Paradoxe » de Diderot

Is it not monstrous that this player here,
But in a fiction, in a dream of passion,
Could force his soul so to his own conceit
That from her working all his visage wann'd;
Tears in his eyes, distraction in's aspect,
A broken voice, and his whole function suiting
With forms to his conceit? And all for nothing!
For Hecuba?
What's Hecuba to him, or he to Hecuba,
That he should weep for her (1)*?*

Il y a autant de substance, dans ces dix vers de Shakespeare, que dans tout le *Paradoxe* de Diderot.

(1) « N'est-il pas monstrueux que cet acteur, là, dans une simple fiction, dans une passion imaginaire, ait le pouvoir de faire entrer de force son âme dans un sien concept, à tel point qu'en se travaillant elle lui fasse pâlir tout le visage ; des larmes aux yeux, la contenance défaite, une voix brisée, et toute cette opération habillant des formes convenables son idée? Et tout cela pour rien ! Pour Hécube? Que lui est Hécube, ou lui à Hécube, pour qu'il verse des larmes sur elle? » SHAKESPEARE, *Hamlet*, acte II, scène II.

Shakespeare dit que la nature du comédien est contre-nature, qu'elle est « horrible », et qu'elle est en même temps « admirable ». *Monstrous* enveloppe ce triple sens.

*
* *

Ce qui est horrible, chez le comédien, ce n'est pas un mensonge, car il ne ment pas. Ce n'est pas une tromperie, car il ne trompe pas. Ce n'est pas une hypocrisie, car il applique sa monstrueuse sincérité à être ce qu'il n'est pas, et non point à exprimer ce qu'il ne sent pas, mais à sentir l'irréel.

Ce qui bouleverse Hamlet, à l'égal d'une apparition d'enfer, c'est, chez un être humain, le détournement des facultés naturelles à un usage fantastique.

*
* *

Le comédien s'expose à perdre son visage, et à perdre son âme. Il les trouve faussés, ou ne les trouve plus, dans le moment où il en aurait besoin pour revenir à lui-même. Ses traits ne se ressaisissent plus, son allure et son verbe restent trop déliés, et comme séparés de l'âme. L'âme elle-même, trop souvent dérangée par le jeu, trop entraînée, trop froissée par des passions imaginaires, contractée par des habitudes factices, porte à faux sur le réel.

*
* *

La profession du comédien tend à le dénaturer. Elle est dans la conséquence d'un instinct qui pousse l'homme à se dérober à soi-même pour vivre sous des apparences. C'est pourtant une profession que les hommes méprisent. Ils la jugent dangereuse. Ils y attachent de l'immoralité. Ils la condamnent. Cette attitude pharisaïque, que n'ont point éliminée les plus extrêmes tolérances sociales, reflète une idée profonde. C'est que le comédien fait une chose défendue : il joue son humanité, et se joue d'elle. Ses sens et sa raison, son corps et son âme immortelle ne lui ont pas été donnés

pour qu'il en dispose ainsi que d'un instrument, les forçant et tournant en tous sens.

*
* *

Si l'acteur est un artiste, il est de tous les artistes celui qui sacrifie le plus de sa personne au ministère qu'il exerce. Il ne peut rien donner qu'il ne se donne lui-même, non pas en effigie, mais corps et âme, et directement. A la fois sujet et objet, cause et fin, matière et instrument, sa création c'est lui-même. S'il s'en absente, elle s'évanouit.

*
* *

Shakespeare décrit en acteur la démarche de l'homme qui s'agit en faisant vivre un personnage inventé... Interpréter, c'est d'abord s'insinuer dans la connaissance de la chose à représenter. C'est former un concept. C'est ensuite posséder le pouvoir de faire entrer de force son âme dans ce concept : *force his soul... to his own conceit.* L'intelligence, éclairée d'expérience et de raisonnement, construit des idées cohérentes et variées. La sensibilité les anime et les échauffe. A l'intérieur et dans les limites d'une conception, l'âme se travaille, et de ce travail découle l'opération mystérieuse, précaire, soumise à toutes sortes de circonstances et de particularités, qui va revêtir de plus en plus exactement l'idée — ce que Diderot appelle : un fantôme — des formes nécessaires, des signes tangibles, auxquels le spectateur reconnaîtra la nature de ce qui se passe au dedans de l'acteur : *Suiting with forms to his conceit...* A mesure que ces signes s'affirment, en justesse, en accent, en profondeur, à mesure qu'ils prennent possession du corps et de son habitude, ils stimulent en retour les sentiments intérieurs qui, de plus en plus réellement, s'installent dans l'âme de l'acteur, l'emplissent, la supplantent. C'est à ce degré du travail que germe, mûrit et se développe une *sincérité*, dont on peut dire qu'elle agit sur l'interprète à la manière d'une seconde nature, qu'elle inspire à son tour ses réactions physiques et leur donne l'autorité, l'éloquence, le naturel et la liberté.

*
* *

Beaucoup des observations de Diderot sur le comédien sont justes. Il n'en eût tiré que des enseignements utiles, sans ce désordre de pensée qui est sa faiblesse, et sans cette manie d'exploiter au paradoxe tout ce qui lui paraît distinguer son point de vue de la commune intelligence.

Diderot demande à l'acteur *beaucoup de jugement.* On se joint volontiers à lui sur ce point, contre ceux qui voudraient rabaisser notre métier en le disant incompatible avec les hautes fonctions de l'intelligence : *Il me faut dans cet homme un spectateur froid et tranquille...* Il s'agit du grand comédien. C'est lui prêter une faculté dont ne se passe aucun grand artiste : *J'en exige par conséquent de la pénétration...* Oui, mais Diderot ajoute : *et nulle sensibilité...* Voilà le « paradoxe » lâché. C'est un beau sujet de « devoir français ». Le discuter, le redresser, n'est guère autre chose que de jouer sur le sens du mot *sensibilité.*

Diderot avait écrit, dans les *Observations sur Garrick :* « C'est le manque de sensibilité *qui fait* les acteurs sublimes. » Il dut être bien satisfait de cette phrase. Mais au moment de la transcrire au *Paradoxe*, il en perçoit l'énormité, et la corrige ainsi : « *Qui prépare* les acteurs sublimes, » ce qui ne veut plus dire grand'chose.

Il serait trop aisé de feindre qu'on n'entend pas ce que Diderot désigne sous le nom de « sensibilité ». Ce n'est pas la simple « qualité de sentir ». C'est encore moins cette « grande justesse » qu'on attribue, en physique, à certains instruments, et qui les rend capables d'indiquer « les différences les plus légères ». Quand Diderot écrit : « Les grands poètes, les grands acteurs, et peut-être en général tous les grands imitateurs de la nature... *sont les êtres les moins sensibles* », je pense qu'il n'entend refuser à l'artiste autre chose qu'une « susceptibilité à l'impression des choses morales » dont il était lui-même féru, et cette facilité aux « sentiments d'humanité, de pitié, de tendresse » que Bossuet disait « vulgaire », et que nous nommons sans respect « sensiblerie »... « Il y a une espèce de sensibilité vague — dit Duclos — qui n'est qu'une faiblesse d'organes. » Et Diderot, quand il s'interroge, précise le même sens : « La sensibilité... est, ce me

semble, cette disposition, compagne de la faiblesse d'organes, suite de la mobilité du diaphragme, de la vivacité, de l'imagination, de la délicatesse des nerfs, qui incline à compatir, à frissonner, à admirer, à craindre, à se troubler, à pleurer, à s'évanouir, à secourir, à fuir, à crier, à perdre la raison, à exagérer, à mépriser, à dédaigner, à n'avoir aucune idée précise du vrai, du bon et du beau, à être injuste, à être fou. »

S'agissait-il donc pour Diderot de démontrer que l'infirmité qu'il vient de décrire n'est pas la faculté maîtresse du grand artiste, en particulier du grand comédien? Si c'est là tout son paradoxe, le beau paradoxe !

*
* *

Diderot a plus d'une fois contredit sa propre thèse et laissé parler sur ce sujet la raison.

Il écrit à Mlle Jodin : « Un acteur qui n'a que du sens et du jugement est froid ; celui qui n'a que de la verve et de la sensibilité est fou. C'est un certain tempérament de bon sens et de chaleur qui fait l'homme sublime... *Ne cherchez donc jamais à aller au delà du sentiment que vous aurez; tâchez de le rendre juste.* »

Précepte excellent, où s'équilibrent le respect du don naturel et la juste considération de la culture. La phrase que je souligne devrait servir de règle à tout enseignement dramatique.

On lit, dans le *Deuxième entretien sur le « Fils naturel » :* « Une actrice, d'un jugement borné, d'une pénétration commune, mais d'une grande sensibilité, saisit sans peine une situation d'âme, et trouve, sans y penser, l'accent qui convient à plusieurs sentiments différents qui se fondent ensemble. »

Le vocabulaire manque de fermeté et le mot « sensibilité » semble pris ici dans un sens un peu différent. Quoi qu'il en soit, voilà cet esprit mobile qui se tourne d'un autre côté. Il saisit quelque chose de vrai. Il s'apprête à l'exagérer :

« Ce n'est pas le précepte, c'est autre chose de plus immédiat, de plus intime, de plus obscur et de plus certain qui les guide et qui les éclaire. »

Faute de renoncer à son opposition formelle du sensible

et du raisonnable, faute d'analyser cette « autre chose », qui est peut-être une sensibilité imprégnée de raison, il effleure une explication sans l'approfondir, et nous le voyons sur le point de tout accorder au don, comme il accordait tout à l'étude :

« Laissez là la technique, écrit-il à Mme Riccoboni... C'est la mort du génie. »

Il disait pourtant, de la même Mme Riccoboni, qu'elle fût victime de sa sensibilité, « au-dessus de laquelle elle n'a jamais su s'élever. »

Preuve que tout naît de la sensibilité, mais ne s'élève que par l'intelligence. C'est ce qu'exprime très bien l'apostrophe à Garrick :

« Roscius anglais, célèbre Garrick... Ne m'as-tu pas dit que, *quoique tu sentisses fortement*, ton action serait faible si, quelle que fût la passion... que tu avais à rendre, tu ne savais *t'élever par la pensée* à la grandeur d'un fantôme homérique auquel tu cherchais à t'identifier? »

*
* *

« ...*L'art de tout imiter* — dit Diderot — ou, ce qui revient au même, une égale aptitude à toutes sortes de caractères et de rôles. »

Les deux choses ne reviennent pas au même. Certains acteurs ne feront jamais qu'imiter leur personnage. Ils jouent d'après le modèle. La faculté d'imitation, qui est très répandue, reste souvent superficielle. Elle n'est pas ce qui distingue le tempérament d'un véritable comédien. Le vieux Salvini, que j'eus l'occasion de rencontrer à Florence, me disait avec un certain mépris, parlant de quelques acteurs modernes auxquels il voyait cette souplesse excessive : *ce sont des masques.*

On nous montre Garrick, la tête entre les deux battants d'une porte, faisant passer son visage, « dans l'intervalle de quatre à cinq secondes... de la joie folle à la joie modérée, de cette joie à la tranquillité, de la tranquillité à la surprise, de la surprise à l'étonnement, de l'étonnement à la tristesse », etc., etc... Et Diderot s'écrie triomphalement : « Est-ce que son âme a pu éprouver toutes ces sensations et exécuter, de concert avec son visage, cette espèce de

gamme? Je n'en crois rien, ni vous non plus. » Ni nous non plus, certes! « Est-ce qu'on rit, est-ce qu'on pleure à discrétion? on en fait la grimace plus ou moins fidèle, plus ou moins trompeuse... » Cela est trop évident. Je ne prise guère un comédien qui vise à cette « tromperie », et qui la réussit aisément. Je lui vois cette figure trop assouplie, trop travaillée dont parlait Salvini. Mais il y a sans doute ici malentendu. Dans cette petite séance, faite pour étonner à l'improviste un cercle d'amateurs, Garrick ne vient pas de jouer un rôle, d'incarner un personnage. Il s'est montré, sans se donner. Il a fait la « grimace » de son art, un exercice de masque, avec toute la virtuosité que lui permet sa maîtrise, une « gamme » comme nous en faisons exécuter à nos élèves, en les avertissant de n'y pas mettre plus de sentiment qu'une gamme n'en comporte, et pour leur apprendre « par principes » à « démonter » leur visage. C'est, je pense, ce que Scaramouche enseignait à Molière.

*
* *

On dit du comédien qu'il entre dans un rôle, qu'il se met dans la peau d'un personnage. Il me semble que cela n'est pas exact. C'est le personnage qui s'approche du comédien, qui lui demande tout ce dont il a besoin, qui peu à peu le remplace dans sa peau. Le comédien s'applique à lui laisser le champ libre.

Il ne suffit pas de bien voir un personnage, ni de le bien comprendre, pour être apte à le devenir. Il ne suffit même pas de le bien posséder pour lui donner la vie. Il faut en être possédé.

Les acteurs les plus vifs, les plus doués en apparence d'imagination, ceux qui se portent avec le plus d'aisance à la rencontre d'un personnage, ce ne sont pas généralement les plus sincères, ni les plus sûrs. Ceux qui « font quelque chose » dès les premières répétitions, et souvent nous étonnent, ils n'iront guère plus loin que cette « indication ». Le personnage résiste à qui n'observe pas avec lui les formes et ménagements nécessaires. Il faut savoir le prendre, ou plutôt se laisser prendre par lui. Cela se fait lentement, aussi longtemps que dure le travail, puis au cours des représentations, — et ne se défait plus.

Certains sentiments n'arrivent à s'incorporer au personnage, à se faire épouser par lui qu'accompagnés de certains gestes, de certaines contractions localisées, que sous un certain costume, en fonction de certains accessoires.

La vertu du masque est encore plus convaincante. Elle symbolise parfaitement la position de l'interprète par rapport au personnage, et montre dans quel sens une fusion s'opère entre l'un et l'autre. L'acteur qui joue sous le masque reçoit de cet objet de carton la réalité de son personnage. Il est commandé par lui. Il lui obéit irrésistiblement. A peine l'a-t-il chaussé, il sent s'épancher en lui une existence dont il était vide, qu'il ne soupçonnait même pas. Ce n'est pas seulement son visage qui est modifié, c'est toute sa personne, c'est le caractère même de ses réflexes où déjà se préforment des sentiments qu'il était également incapable d'éprouver et de feindre à visage découvert. S'il est danseur tout le style de sa danse, s'il est comédien l'accent même de sa voix lui sera dicté par son masque, c'est-à-dire par un personnage, sans vie tant qu'il ne l'épouse pas, qui du dehors est venu le saisir et va se substituer à lui.

*
* *

Que l'acteur ne sente pas toujours ce qu'il joue, — qu'il joue le texte sans jouer le personnage ni la situation, — qu'il parvienne à jouer sans faute apparente, c'est-à-dire à peu près juste, encore qu'il ne soit pas ému, — cela est vrai. C'est son échec. C'est le martyre auquel il s'expose tous les jours, car il ne sait jamais s'il ne se sentira pas tout à coup dévasté par la sécheresse, dans l'un de ces affreux moments où il s'entend parler, où il se voit jouer, où il se juge et, plus il se juge, plus il s'échappe.

Diderot dira qu' « il s'est démené sans rien sentir ».

S'il s'est visiblement « démené », c'est, en effet, parce qu'il ne sentait pas, et c'était *pour sentir*.

L'idée d'une sensibilité qui se poursuit elle-même, d'une spontanéité qui se travaille, fait aisément sourire. Qu'on ne sourie pas trop vite. Qu'on fasse réflexion, plutôt, sur la nature d'un métier où il y a tant de matière à remuer. La lutte du sculpteur avec l'argile qu'il modèle n'est rien, si je lui compare les résistances qu'opposent au comédien son

corps, son sang, ses membres, sa bouche et tous ses organes. Voilà cet homme exposé sur la scène, offert en spectacle, mis en jugement. L'attitude de ses comparses ou celle des spectateurs, un incident dans la salle, un désordre en coulisse, l'éclat d'une lumière, le pli d'un tapis, une erreur de mise en scène, un oubli d'acccessoire, un accident de costume, une défaillance de mémoire, un lapsus de bouche, un retombement passager de sa force vitale, — sans parler de l'influence de sa santé, de son humeur, du temps qu'il fait — tout le menace, tout est contre lui, qui, à lui seul, doit tout dominer. Tout peut à chaque instant s'interposer entre sa sincérité que rien ne force si elle se dérobe et le jeu qu'il faut qu'il joue bon gré mal gré ; tout peut le déposséder de ce qu'il pensait avoir maîtrisé par un long travail, le séparer du personnage qu'il avait composé de sa substance mais qui peut subir, comme elle, des altérations profondes et soudaines.

L'acteur s'interrompt dans son travail, pour dire : je ne sens pas cela. Il propose, souvent avec raison, une altération du texte, une inversion de la phrase, une modification de la mise en scène qui lui permettrait, croit-il, de mieux sentir. Il cherche les moyens de se mettre en posture, en état de sentir : état physique et respiratoire, état mimique et vocal, diapason, décontraction musculaire, etc... Il tâche de s'accorder. Il tend ses filets. Il organise la capture de quelque chose qu'il a compris et pressenti depuis longtemps, mais qui lui reste extérieur, qui n'est pas encore entré en lui, logé en lui...

Enfin, l'acteur emplit son rôle. Il n'y découvre plus rien de creux, ni de factice. Il peut le vivre sans paroles, confronter sa sincérité à ce beau « silence intérieur » dont parlait Eleonora Duse.

Tout, sur le plateau, sera remis en question. Le lever du rideau l'a surpris... il n'a pas posé le pied tout à fait d'aplomb en faisant son entrée... sa première attaque lui est partie un peu involontairement... la réplique de son camarade s'est fait un peu trop attendre... la jarretière d'un comparse était détachée... Le voilà désuni. Je le vois tortiller le bout de sa cravate. Il cesse un instant de sentir. Il bat en retraite. Il cherche un point d'appui. Il respire profondément. Je pense qu'il va se reprendre, parce qu'il sait son métier. Vous me dites que le trouble où l'ont jeté de si futiles incidents

prouve qu'il ne sentait pas. Je crois que plus un acteur est sensible, plus il est sujet à ces menus accidents qui le déconcertent. Mais il va se remettre à sentir... parce qu'il sait son métier.

Supposons qu'il n'ait pas cessé de sentir. Il atteint à la plénitude. Cette plénitude même il la faudra mesurer. Il y a une mesure de la sincérité, comme il y a une mesure de la technique. Dira-t-on que l'acteur ne sent rien parce qu'il sait se servir de son émotion, que ces larmes qui coulent et que ces sanglots sont feints parce qu'ils n'étranglent qu'un instant la voix de l'acteur et n'altèrent qu'à peine sa diction? Ne faut-il pas admirer plutôt, en renonçant à le comprendre tout à fait, cet admirable instinct, ce don de nature et de raison qui, tout à l'heure, remettait l'acteur décontenancé sur la piste de sa sensibilité, qui maintenant prévient son émotion de décomposer le jeu dramatique. Un tel jeu demande *une tête de fer*, comme dit Diderot, mais non pas *de glace*, comme il avait écrit d'abord. Une tête d'autant plus forte que les émotions qu'elle gouverne sont plus authentiques. Il y faut aussi des nerfs souples et résistants, des opérations intérieures très rapides et très délicates.

JACQUES COPEAU.

La majorité modérée de la Convention nationale

Le 21 septembre 1792, à midi, les députés de la Convention entrèrent solennellement dans la salle du Manège. Quand ils se furent installés, François de Neufchâteau, le président de l'Assemblée qui leur cédait la place, monta au fauteuil : « Représentants de la nation, dit-il, la Législative a cessé ses fonctions. Elle dépose le gouvernement entre vos mains... Les lois, la liberté, la paix, ces trois mots furent imprimés sur les portes du temple de Delphes. Vous les imprimerez sur le sol entier de la France. » Et, tandis qu'il se retirait, avec ceux de ses anciens collègues qui avaient escorté leurs successeurs, les spectateurs, nombreux et attentifs dans les tribunes, pouvaient se demander si, avec le pouvoir sans bornes dont elle était investie, l'Assemblée nouvelle et souveraine s'inspirerait des principes qui lui étaient rappelés, ou, comme la Commune de Paris, violerait les lois et asservirait ses adversaires en leur déclarant une guerre sans merci.

Les députés, qui arrivaient dans la ville sanglante, avaient été élus « sous les crocs, sous les haches, sous les poignards et les massues des assommeurs ». Pourtant, rien, dans leur attitude ou dans leur mise, ne les faisait ressembler aux démagogues furieux et insensés qui avaient déchaîné les massacres. Les assemblées électorales, jacobines au premier

degré, plus jacobines encore au deuxième, n'avaient pas nommé que des Jacobins. Au contraire, malgré la pression et les menaces, quoique nombre d'électeurs honnêtes se fussent abstenus ou qu'on les eût écartés des urnes, qu'on comptât à peine 700 000 votants sur 7 000 000 d'inscrits, c'étaient, en majorité, des bourgeois aisés et sages qui avaient été choisis, de « bons citoyens », amis du bien et moins violents qu'on ne pouvait croire.

A Paris, seulement, et dans les environs de la capitale, se posa la question de déchéance. Ailleurs, elle fut éludée ou l'on ne pensa pas à la soulever. Il n'y avait point alors de véritables partis politiques. Programmes et professions de foi n'existaient pas. Les candidats ne se présentaient pas aux suffrages des électeurs. Les assemblées du second degré les désignaient elles-mêmes, après avoir publiquement discuté leurs titres.

Presque partout, ils furent choisis soit à cause de leur situation personnelle, soit, comme Barras dans les Bouches-du-Rhône, « en raison de la considération attachée à leur famille ». La province, restée, en secret, monarchiste, tenait en horreur la Commune de Paris. Elle nomma d'anciens royalistes, des hommes d'ordre, des « citoyens éclairés », suivant le mot de Danton, et aussi « un grand nombre de propriétaires à cause de la terreur qu'inspirait la doctrine de les dépouiller ». Marat ne se méprit pas sur le sens des élections qui, non sans tristesse, enregistra, dans *l'Ami du peuple*, la défaite des Montagnards, tandis que Brissot, au contraire, avait, dès le 10 septembre, chanté victoire dans son journal et que Mme Roland, « désespérée » d'abord par les résultats de Paris, pouvait écrire avec enthousiasme : « Les choix de la province nous rassurent ! »

Cet optimisme parut se confirmer dès la première séance, où Pétion fut élu président, contre Robespierre, à la presque unanimité des voix. Malgré ce succès de son parti, La Revellière-Lépeaux, député du Maine-et-Loire, ne cachait pas son inquiétude : « Exécrable députation ! » s'écria-t-il. L'expression semblait alors injuste et excessive. Elle dénotait, au contraire, la perspicacité de celui qui en avait usé ; elle ne se justifia que trop et resta encore en deçà de la vérité.

Toutefois, en ce bel automne de 1792, les citoyens sages se réjouissaient d'avoir échappé au péril dont ils s'étaient vus menacés, puisque, sur les 749 députés qui entraient en

fonctions, 6 ou 700 passaient pour hostiles à « ceux qui protégeaient ouvertement les massacreurs de Septembre ». L'odieuse Commune paraissait vaincue et les élus de Paris, qu'elle avait fait nommer, étaient devenus si impopulaires que se chantaient, dans les carrefours, des couplets dont le refrain réclamait

Les têtes de Robespierre, de Marat et de Danton
Et de tous ceux qui les défendront.

Malgré cette poussée vers la droite, la monarchie ne trouva aucun défenseur dans l'Assemblée nouvelle et, fâcheux syptôme, quoique la Convention nationale ne contînt que 200 à 250 républicains — 50 à 60 Montagnards, 160 à 180 Girondins —, l'abolition de la royauté fut, non sans peine, mais à l'unanimité, décrétée.

Montagnards et Girondins, termes impropres, dont on commençait d'user, à cette époque, pour la facilité du langage, dont on abusa par la suite ! Au vrai, quand elle se réunit, la Convention nationale n'était pas divisée, comme les Chambres modernes, en groupes multiples et en sous-groupes. A l'opposé d'une droite, extrêmement nombreuse au début, la gauche de l'Assemblée se composait de révolutionnaires, d'une ardeur égale, mais séparés par des conceptions différentes. C'étaient, d'une part, les Montagnards, élus de Paris, pour le plus grand nombre ; d'autre part, les anciens Brissotins, quelques-uns députés de Bordeaux, et qu'on appela les Girondins.

Les Montagnards étaient, comme leurs collègues de la Convention, issus, à deux ou trois exceptions près, de la bourgeoisie, mais, s'appuyant sur le bas peuple, surtout sur les sections turbulentes de la capitale, certains d'entre eux avaient pris le costume et les manières des forcenés auxquels ils voulaient plaire.

Sous leur perruque poudrée et dans leur habit correct, les Girondins étaient aussi avancés dans le sens de la révolution que les Montagnards en carmagnole et en sabots. « Même esprit de violence et de haine, a écrit justement Biré, même passion, mêmes audaces, mêmes flatteries à l'adresse de la rue ». Ils se disaient païens et républicains ; quelques-uns, même, ne craignaient pas de rejeter en théorie le droit de propriété et proposèrent des mesures d'expropriation contre les riches.

Avec des idées communes, les Girondins, toutefois, dif-

féraient des Montagnards sur les méthodes à employer. Sauf qu'ils ne subissaient aucune influence étrangère et qu'ils étaient patriotes, on pourrait comparer, dans leur attitude respective, les Montagnards aux communistes d'aujourd'hui, les Girondins aux socialistes unifiés, les premiers partisans de l'action directe, intransigeants et résolus, les seconds dépensant leur activité en controverses, assez enclins à composer avec d'autres partis, et se montrant aussi violents en paroles qu'ils étaient faibles dans l'action.

Les historiens de la Révolution, et Taine lui-même, se sont trompés, les uns à la suite des autres, en situant les Girondins, pour ce qui a trait aux opinions, à la droite de l'Assemblée. Leur erreur procède, en partie, de ce que chaque député n'avait pas, comme aujourd'hui, dans la salle des séances, un siège qui lui fût réservé. Les Girondins ont pu se tenir groupés à la droite de leurs rivaux, les Montagnards, qui occupaient généralement les travées de gauche; même, pour s'éloigner d'ennemis qu'ils méprisaient, siéger quelquefois sur les bancs de droite, de sorte que les contemporains les ont souvent désignés sous ce vocable inexact, la droite; mais ils formaient, en vérité, sinon l'extrême gauche, mais, sans qu'on le puisse contester, la gauche, ou si l'on préfère, la centre gauche de la Convention nationale.

Le côté droit, c'était la masse des députés, inconnus pour la plupart, modérés tous de tempérament, quelques-uns royalistes de cœur, qui représentaient, mieux que les autres, l'opinion du pays, étant bien 4 ou 500 qui vinrent, en octobre 1792, siéger dans la salle du Manège. Peu à peu se réduisit leur nombre. « Tout le système électif, écrivait, il y a quelques jours, M. Charles Maurras, est animé d'une vitesse naturelle qui le fait glisser vers la gauche sur les pentes de la pire facilité et du moindre effort. » Ce glissement fut irrésistible à la Convention nationale. Les défections commencèrent par être individuelles, c'est-à-dire qu'au bout de quelques semaines maints députés quittèrent, sur la pointe des pieds, leur groupe, pour se joindre à celui des Montagnards, puis ce fut un entraînement collectif, en ce sens que la droite tout entière, depuis l'expulsion des Girondins jusqu'à la chute de Robespierre, soutint, par son silence ou par ses votes, le régime de la Terreur.

Malgré les désertions abondantes qui se produisirent, ces députés de la droite étaient encore 334, en janvier 1793,

qui votèrent contre la mort du roi. Ces votes, au procès de Louis XVI, sont le plus sûr et à peu près l'unique indice qui permette, avec un peu d'exactitude, de classer, par opinion, les conventionnels. Les autres scrutins avaient lieu à main levée, par approbation unanime. Dans celui-là, chacun dut s'exprimer à voix haute, à la tribune. La question était importante. Elle soulevait non seulement un angoissant cas de conscience, mais elle avait été posée, par les tenants de la Commune, pour éprouver leurs adversaires. Or, tous les Montagnards et quelques Girondins votèrent la mort immédiate, les autres Girondins, la mort avec sursis et ceux qu'on a appelés, à tort, la Plaine ou le Ventre, pour essayer de sauver le roi, le bannissement ou la détention.

L'histoire de ces députés de la droite est mal connue. Leur figure effacée n'attire pas l'attention. Il est sans cesse question de la Montagne et de la Gironde. Les biographies de quelques Girondins et de nombreux Montagnards ont été plusieurs fois écrites. Si l'on cite la Plaine, c'est par hasard, au fil de l'encre, pour répéter ce que chacun sait déjà et toujours en bloc. Personne ne s'intéresse aux « crapauds du Marais » : Mme Roland, Robespierre ou Danton, toujours ; Durand-Maillane, Vernier, Defermon, Poisson de Coudreville, Poulain de Boutancourt, jamais. On ignore jusqu'aux noms de ceux qui avaient la majorité à la Convention, masse lourde et muette, mais dont les silences même étaient prépondérants. Car si Brissot, Danton, Marat et Robespierre tinrent, tour à tour, les cartes dans la formidable partie qui se jouait, il leur fallut toujours mettre dans leur jeu ceux qui, par leur nombre, pouvaient les soutenir ou les renverser et qui — on le vit bien au 9 Thermidor — ne cessèrent d'être les arbitres de la Convention.

Rien n'a pu y être décidé sans le concours de ces hommes, « enveloppés d'ombre et de peur », qui ne prenaient aucune part aux discussions, mais dont les suffrages comptaient. Ils votèrent souvent à l'inverse de leurs opinions, agirent contre leurs sentiments et il fallut parfois, à ces débiles, une certaine obstination de caractère pour résister à leurs penchants. Envieux des Girondins, dont ils ne partageaient pas les idées, ils les défendirent jusqu'au jour où, ne voulant pas se perdre pour eux, ils les laissèrent chasser de la Convention, tout de même qu'hostiles aux Montagnards, ils leur donnèrent leur appui tant qu'ils les sentirent les plus forts.

Ils votèrent l'abolition de la monarchie et soutinrent le gouvernement révolutionnaire, tandis qu'en secret, ainsi que Buzot justement disait d'eux, « ils soupiraient, avec la majorité du peuple français après la royauté et la constitution de 1790 ». Ils désiraient avant tout la tranquillité, reflétant ainsi l'opinion d'un pays avide d'ordre et de paix, malgré les apparences.

Les récits de la Révolution ne parlent que de motionnaires et de furies hurlant autour de la guillotine, de Chouans et de Vendéennes défendant leur Dieu et leur roi. Or, les indifférents étaient le nombre. Dans Paris, qui semble à tous en insurrection continuelle, « il n'y avait pas 3 000 révolutionnaires décidés », remarque un contemporain, et, ainsi que de nos jours, Sénac de Meilhan l'affirme, « les agitateurs étaient presque tous des étrangers ».

Il fallait n'avoir rien à faire pour suivre les séances des clubs. Dans les assemblées des sections, ils étaient 12 ou 15, au plus 30 ou 40. C'est une poignée d'hommes audacieux, dénués de scrupule, sans autre gagne-pain que leur indemnité journalière, qui agirent et firent peur. Le peuple de France, le vrai, ne se mêlait pas aux luttes politiques. Il restait à l'écart et aurait voulu que cessât une agitation nuisible à ses intérêts Il ne demandait pas qu'on revînt sur les réformes qui le favorisaient, mais il les trouvait suffisantes et désirait, sans oser le dire, le retour d'un roi qui les eût sanctionnées et se fût engagé à ne pas déposséder les acquéreurs de biens nationaux. Pour le surplus, propriétaires ou commerçants, artisans, laboureurs ou commis, se confinent dans leur besogne journalière, essayent d'accroître leur aisance, ou seulement de gagner leur vie, ce qui n'était pas toujours facile en ces temps troublés. Ils sont retenus à la terre, à la fabrique, au bureau ou à l'étude. Le boutiquier songe plutôt à satisfaire ses pratiques et le paysan à rentrer ses récoltes qu'à perdre la journée aux clubs ou dans la rue. Ils restent neutres par manque de loisir, par indifférence, parce qu'ils pensent encore que leur neutralité les empêchera d'être inquiétés.

Aussi, plus fréquents furent les scrutins, moins il y eut de votants. Et, cependant, en dépit des abstentions nombreuses, les élections à la Convention nationale font paraître, en leur teinte uniforme et un peu grise, plus ressemblant qu'on ne pourrait se figurer, le visage de la France.

Elles offrent, en outre, avec celles qui viennent d'avoir lieu, malgré d'obligatoires différences, une telle analogie qu'il semble intéressant, de comparer les suffrages émis, en septembre 1792, avec ceux qui s'exprimèrent au mois d'avril 1928.

Sans parler de Paris où, comme chacun sait, les massacreurs firent bonne garde autour des urnes et des départements voisins, que terrorisèrent les émissaires de la Commune, l'Est et l'Ouest nommèrent, en 1792 comme en 1928, une majorité de députés modérés, tandis que le centre de la France, resté fidèle au Cartel aux élections dernières, envoya surtout des Montagnards à la Convention.

Pour le Midi, sauf dans les départements montagneux, les partis de gauche et d'extrême gauche ont accru le nombre de leurs élus. Habitués de longue date aux assemblées délibérantes, avec une belle faconde et de réelles qualités d'assimilation, les populations méridionales, surtout celles du Sud-Ouest, ont été si favorisées par le régime représentatif qu'avec leur naturelle exaltation elles en ont adopté les formes diverses. Tous les départements que baigne la Garonne étaient d'opinion moins « avancée » que de nos jours. Il en est de même de l'Aude et des Landes qui n'ont élu que des radicaux, de l'Hérault, où un conservateur a été nommé, contre quatre radicaux-socialistes et un socialiste, tandis que, dans ces trois départements, futurs régicides et timides défenseurs du roi s'étaient, en 1792, partagé les mandats. Il est vrai que la Dordogne était déjà gagnée aux idées subversives et que dans l'Ariège, aujourd'hui tout entière radicale-socialiste, six députés sur six votèrent la mort du roi. Dans les Bouches-du-Rhône, sept socialistes, un républicain de gauche et deux unionistes viennent d'être nommés ; aux temps de la Révolution, hormis Durand-Maillane, tous les mandataires de ce département furent des régicides. En 1928, le Var n'a élu qu'un républicain national ; de même, en 1793, un seul conventionnel vota en faveur de Louis XVI. La représentation de la Lozère était alors, comme aujourd'hui, divisée en deux, ainsi que celle de l'Ardèche et, dans les Basses-Pyrénées, les électeurs de 1792, puisqu'aucun ne vota la mort du roi, se comportèrent à peu près comme ceux de 1928 qui ont, à la Chambre actuelle, à part une exception, deux peut-être, des représentants hostiles au Cartel des gauches.

Taine s'étonne que « les Deux-Sèvres, le Maine-et-Loire, la Vendée, la Loire-Inférieure et le Morbihan, n'aient envoyé, à la Convention, que des républicains et des anti-catholiques, quand ces mêmes départements seront la pépinière inépuisable de la grande insurrection catholique et royaliste ». Mais c'est justement parce que cette région était catholique et royaliste que les électeurs y furent, en nombre plus grand, exclus du vote. Et, du reste, malgré la restriction des suffrages, la députation de ces départements fut en majorité anti-jacobine, non anti-catholique. Les Deux-Sèvres nommèrent Auguis, ancien officier de dragons, issu d'une famille royaliste du Poitou, Duchastel, qui vint, grelottant de fièvre, voter à la Convention en faveur de Louis XVI, Jard-Panvillier, défenseur du culte catholique aux Cinq-Cents. Si le Maine-et-Loire eut la honte d'élire un malhonnête homme, Delaunay d'Angers, elle fut représentée à la Convention par le frère de ce régicide, Delaunay le jeune, qui fit décréter Marat d'accusation, par les deux Dandenac, propriétaires du domaine de Rou, par Pilastre de la Brardière, qui donna sa démission, le 13 août 1793, pour protester contre l'arrestation des Girondins. La Vendée eut Musset, les Goupilleau, Cochon et Maignien, tous terroristes, mais elle nomma aussi Gaudin qui faillit être tué, en sortant de la salle du Manège, pour avoir voté seulement la détention du roi. Et, si la Loire-Inférieure nous a donné Fouché, elle envoya siéger à la Convention le catholique Chaillon et Jary, un industriel, qui n'y firent pas figure de Jacobins.

Dans les Deux-Sèvres, qui nommèrent, en 1928, deux unionistes et trois radicaux socialistes, sur sept conventionnels, trois votèrent la mort de Louis XVI. En Maine-et-Loire, où, il est vrai, la représentation de 1928 est entièrement modérée, cinq députés seulement sur seize devinrent des régicides. La Loire-Inférieure fournit à la Convention cinq membres de la Plaine et trois Montagnards ; quatre conservateurs, trois radicaux nationaux et deux radicaux viennent d'y être élus en 1928. L'analogie est plus saisissante dans le Morbihan, où l'on peut compter, en 1792 comme en 1928, six députés de droite contre deux de gauche. Par contre, les départements de la Vendée et du Calvados, « en fièvre à tous les brigandages » en 1792, nommèrent, le premier, cinq députés Montagnards et trois modérés, le second, neuf

Montagnards en tout, tandis que, en 1928, tous les candidats radicaux ou socialistes ont été battus.

La Mayenne et la Sarthe, la Manche surtout, se sont placées plus à droite en 1928 qu'en 1792. Le Finistère et la Loire-Inférieure ont une représentation analogue, la Loire-Inférieure avec neuf unionistes et deux radicaux en 1928, seize membres de la Plaine et deux Montagnards en 1792. Quant à la Charente-Inférieure, si huit de ses élus sur onze votèrent la mort du roi, elle n'a nommé que des radicaux et des socialistes en 1928.

Les électeurs du centre de la France soutinrent de leur vote, hier comme il y a cent trente-cinq ans, les candidats de gauche et d'extrême gauche. Toutefois, dans le Cantal, où tous les élus de 1928 sont radicaux-socialistes, quatre députés sur sept allèrent siéger au Marais ; dans la Creuse, entièrement radicale en 1928, il y eut, en 1792, une abstention, une mort, quatre bannissements. Par contre, l'Orne, qui vient de nommer des unionistes, délégua à la Convention trois Montagnards, trois Girondins et trois modérés.

Corrèze, Lot et Puy-de-Dôme, Loir-et-Cher, Nièvre et Allier, six départements où selon l'expression de La Reveillière, « exécrable » en 1792, la députation n'est pas meilleure en 1928. Dans les deux premiers, acquis en entier aux partisans de l'ancien Cartel, sept députés sur huit condamnèrent le roi à mort. Dans le troisième, auquel nous devons Couthon et Maignet, dix conventionnels sur douze faisaient partie de la Montagne ; tous, aujourd'hui, sont radicaux-socialistes. Même proportion pour le Loir-et-Cher et la Nièvre ainsi que pour l'Allier qui nomma cinq députés d'extrême gauche en 1792 et quatre en 1928.

Au contraire du Centre, l'Est décèle, presque tout entier dans les votes d'hier comme dans ceux qui s'émirent, il y a plus d'un siècle, la sagesse de ses habitants. En exceptant l'Alsace, où les résultats lamentables des dernières élections ne peuvent entrer en ligne de compte à cause de leur particularité douloureuse, on remarque que la représentation de la Meurthe et de la Moselle à la Convention nationale équivaut à celle de la Meurthe-et-Moselle et de la Moselle à la Chambre actuelle, où la Meuse a envoyé six unionistes, qui avait élu en 1792, six députés de la Plaine et un de la Gironde. Dans les Vosges et le Doubs, les résultats des deux consultations se ressemblent, ainsi que dans le Jura ou dans l'Ain.

Par contre, dans la Marne, où les cartellistes ont, dans plusieurs collèges, essuyé des échecs, le grand meneur des élections, un prêtre défroqué, marié avec une religieuse, fit nommer sept Jacobins en 1792.

Hormis celui du Nord, qui délégua à la Convention, parmi onze autres, un seul député modéré, le docteur Fockedey, les départements situés au nord de la France ont, comme ceux des autres régions, montré, par leur vote, que les habitudes et les circonstances locales l'emportent souvent, malgré le temps, sur les considérations d'un autre ordre. C'est ainsi que l'Oise et le Pas-de-Calais, la Somme et l'Aisne, que se divisaient Jacobins et membres de la Plaine en 1792, ont élu, en 1928, en quantité à peu près équivalente, des radicaux et des unionistes.

S'il ne fallait craindre d'abuser de ce jeu, on pourrait tenter de montrer aussi l'analogie existant entre les diverses professions qu'exerçaient, avant d'être nommés, les députés de la Chambre nouvelle et ceux de la Convention nationale. Dans les deux assemblées, — personne ne s'en étonnera, — on peut compter une égale majorité d'hommes de loi, « non, comme écrivait Burke, à propos des États généraux, des avocats marquants dans la gloire du barreau, mais, à part quelques exceptions distinguées, — et, comme c'est d'ailleurs fatal dans une telle réunion d'hommes, — les professionnels inférieurs, ignorants, mécaniques, — des manœuvres en quelque sorte du métier. » Le nombre des magistrats provinciaux est aujourd'hui en diminution : il y a moins d'anciens juges qu'on ne comptait, naguère, de sénéchaux, de commissaires du roi ou de lieutenants criminels. Les ecclésiastiques n'étaient pas en quantité plus grande et tous, ou, comme Fouché, avaient déjà posé leur robe ou, comme Lalande et Daunou, étaient sur le point de la quitter. Moins de littérateurs et de professeurs en 1792 qu'en 1928, mais autant de médecins qui montrèrent, du reste, par la suite qu'ils étaient plus attachés qu'à leurs malades aux mandats électoraux et aux honneurs qui en découlent. Il y avait, à la Convention, un grand nombre de propriétaires et de commerçants, de gros industriels comme Poulain et Jary, un maître de forges, un directeur de mines, quelques militaires et un seul marin, l'amiral Kersaint, député de Seine-et-Oise. Mais, si vingt-deux ouvriers siègent présentement à la Chambre des députés, deux ou trois seulement furent élus à la Convention.

Les temps changent, les mœurs se transforment, il semble que rien ne soit immuable et, à de longues années de distance, les choix des électeurs ne diffèrent beaucoup, ni par région, ni par la qualité de leurs élus. Il est bon d'ajouter, toutefois, qu'en 1792, le nombre des suffrages exprimés fut si infime qu'on ne peut savoir quels auraient été les résultats des élections si tous les citoyens inscrits sur les listes d'émargement avaient usé de leur droit de vote.

Mais si, à n'en pas douter, le pays voulut rester neutre, il n'en pouvait être ainsi de ses délégués à la Convention nationale. Pour eux, l'abstention même était une opinion. Leur voix comptait toujours dans les scrutins. Qu'ils se taisent ou qu'ils lèvent machinalement la main chaque fois qu'ils ne protestent pas, ils acceptent le joug d'une minorité séditieuse. Ils seraient bien assez nombreux pour ne pas courber la tête et plier le dos, mais, par indolence et par égoïsme, ils se laissent entraîner, enrôler ou circonvenir Ils n'ont pas le courage de résister aux menaces qui se prolongent et les obsèdent. Les tribunes de l'Assemblée débordent d'aboyeurs et de tricoteuses : « huit à neuf cents têtes encaquées dans la grande galerie du fond, presque autant sur les côtés. » Si un député de la droite veut élever la voix, ses paroles sont « couvertes de cris, de trépignements et de huées ». Lors du procès de Louis XVI, « des hurlements féroces poursuivaient ceux qui ne votaient pas la mort immédiate ».

Malgré le péril, si aucun n'osa déclarer le roi *non coupable*, « quoiqu'un grand nombre en fût affligé dans son particulier », plus de 300 députés de la droite refusèrent de condamner Louis XVI à mort. Rouzet, Morisson, le défendirent à la tribune avec courage et l'amiral Kersaint s'écria, sous les insultes et les menaces : « Si j'étais juge, je serais pour la clémence, non pour la haine ; comme législateur, je veux épargner un crime à l'Assemblée en me dépouillant de mon inviolabilité... je donne ma démission. »

La résistance continua pendant quelques mois encore. La droite vota contre l'institution du tribunal révolutionnaire et contre la création du Comité de Salut public. Mais, sous la pression de la Montagne, de la plèbe extérieure et des tribunes, ses rangs s'éclaircissaient chaque jour. Garran, qui devait rédiger l'acte d'accusation contre Marie-Antoinette, le ci-devant marquis de Villette, d'autres encore désertèrent. Quand la Convention se réunit, en octobre 1792,

à peine cinquante ou soixante de ses membres osèrent soutenir Marat; six mois plus tard 92 députés votaient des acclamations à l'ami du peuple et 279 contre 228 se montraient favorables au maintien de la commission des Douze.

Jusqu'au 2 juin 1793, toutefois, les crapauds du Marais, comme on les appelait, eurent le courage de se « serrer les uns contre les autres » pour « coasser » ensemble lorsqu'ils désapprouvaient. Mais, selon divers indices, on pouvait discerner qu'ils se tairaient à la première alarme. Le 27 mai, quand Lanjuinais fut menacé à la tribune — « Descends ou je t'assomme », lui criait le boucher Legendre — personne ne se leva pour le secourir. Le 31 mai, si environ soixante députés de la Plaine protestèrent contre la soumission de l'Assemblée aux menaces d'Henriot et de ses troupes, les autres, plus de deux cents, ne s'émurent pas du coup porté aux Girondins. Le 3 octobre, ils laissèrent traduire quarante-trois députés au Tribunal révolutionnaire et écoutèrent, anxieusement, énumérer les noms des 73 conventionnels, la plupart ayant siégé sur leurs bancs, qui furent décrétés d'arrestation.

Une fois les indociles écartés, à ceux qui restaient, il fut facile de faire entendre raison. On usa envers eux d'habileté et de rudesse, de ruse et de violence ; on calcula sur leur lassitude et leur frayeur. « Atterrés de peur, ne trouvant dans leur âme aucun ressort, ils ont la pâleur de la crainte et du désespoir, » écrivait Mme Roland. Ils savent que « le premier rebelle sera envoyé à l'Abbaye ». Aussi « l'œil inquiet et plein de défiance », ils se cachent « sous l'égide de leur silence et de leur nullité ». L'un d'eux a avoué qu'il était « prudent de ne pas contrarier le peuple ». « Il vaut mieux un petit mal que de s'exposer à de grands périls, » confesse un autre.

« Leur ancien nom les rend pour ainsi dire moites, leurs cœurs sont maigris de terreur. » Ils se confondent avec « les brigands et les assassins », « portent au timon des affaires les hommes les plus gangrenés d'ignorance et de vice ». Disciplinés de cœur et subordonnés d'instinct, ils acceptent toutes les servitudes, se résignent à tous les abandons. Autant ils devaient chercher à s'élever après la tourmente, autant ils s'efforcent de s'abaisser tant que l'orage gronde. « Ils se rapetissent, se font peuple, abjurent costumes, manières, élégances, propreté et commodités de

la vie, politesse et bienséances. » Pour qu'on ne les remarque pas, ils parlent et se vêtent comme les « ouvriers des ports ».

Le 13 août 1793, ils avaient, « entourés d'un ruban tricolore et tenant à la main des bouquets de fleurs et de fruits », inauguré la religion de la Nature. Trois mois après, en brumaire an II, ils accueillent les bandes avinées qui viennent, en surplis, en chasubles et en chapes, manger des saucisses sur des patènes à la Convention. Ils approuvent ces mascarades, applaudissent aux apostasies, décrètent que les profanateurs d'églises ont bien mérité de la Patrie. « Jamais, écrit un témoin, le côté droit n'a été si bien garni » que le jour où ce décret fut voté.

Ils furent en aussi grand nombre qui se rendirent, le lendemain, en cortège, à Notre-Dame, pour y chanter en chœur l'hymne de la Liberté, « non devant une statue morte, mais un chef-d'œuvre de la Nature », la danseuse Maillard qui, pique en main et bonnet rouge en tête, sur l'autel, personnifiait la divinité.

Après s'être prosternés ainsi devant les déesses Raison, les députés de la Plaine suivirent, des Tuileries au Champ-de-Mars, la procession du 20 prairial et, chantant le Seigneur, « rendirent à l'Être suprême un hommage digne de Lui ».

Dans l'intervalle, ils avaient sanctionné tous les actes du gouvernement révolutionnaire et soutenu le régime de la Terreur. « Regardant, comme dans une arène, pour voir mieux s'égorger les gladiateurs », ils laissèrent condamner les Indulgents après les Hébertistes. Ils avaient voté la loi des suspects, la loi du 14 frimaire, la loi du 22 prairial. Ils applaudirent Collot d'Herbois après l'attentat de Ladmiral, et Robespierre après celui de Cécile Renault.

Depuis qu'il avait, en octobre 1793, empêché que l'on traduisît, au Tribunal révolutionnaire, les 73 députés proscrits, *l'Incorruptible* jouissait, parmi les « survivants du côté droit », d'une « popularité monstrueuse ». Ils avaient conspué les Girondins, la Montagne, Danton et Chaumette. Ils se turent devant Robespierre, parce qu'il aimait l'ordre, protégeait la religion et défendait le droit de propriété. « Tu sais ou tu dois savoir, lui écrivait Durand-Maillane, que, sans que je te voie, sans que je te parle, je te suis entièrement attaché? » Boissy d'Anglas le comparait poétiquement à Orphée et les autres députés de la droite lui savaient gré de soutenir les prêtres et de ménager leurs propres intérêts,

sans compter qu'ayant acheté, pour la plupart, des biens nationaux, ils ne craignaient rien tant qu'un changement de régime accompagné de dépossession et de représailles.

Mais, pour « faire triompher la Vérité », Robespierre frappait sans merci et sans trêve : « Soyons inexorables avec les méchants, » disait-il, et les méchants étaient ceux qui n'appartenaient pas à sa faction. Nombre de Montagnards, et parmi les pires, sentant que leur tête était en jeu, cherchaient à détourner le danger qui les menaçait. Avec la ténacité que donne le désespoir, ils essayèrent de se concilier les députés de la majorité. Mais ces hommes de la Plaine savaient que « les vaincus n'ont jamais raison contre les vainqueurs », et, du reste, à Tallien, à Fouché, à Fréron, qui leur avaient jusque-là été hostiles et leur paraissaient méprisables, ils préféraient Robespierre qui les protégeait en secret et défendait, avec eux, contre « les impies et les corrompus », « les principes de la Civilisation et de la Morale ». *L'Incorruptible* ne venait-il pas de faire interdire, sur les théâtres, les habits sacerdotaux, de rétablir la censure pour les journaux qui tourneraient en dérision la religion catholique, de laisser revenir, dans les faubourgs de Paris, quelques congrégations de femmes?

Toutefois, en dépit des satisfactions qu'il venait ainsi d'obtenir, le côté droit commençait à être ébranlé par le nombre et l'iniquité des condamnations prononcées au Tribunal révolutionnaire. « Il n'était pas possible, écrira l'un de ses membres, de voir tomber plus longtemps 60 ou 80 têtes par jour ». Mais qui faisait tomber ces têtes? Et, pour faire cesser l'hécatombe, ne pouvait-on compter plutôt sur « l'Amant de la Vertu » que sur des hommes couverts de boue, de rapines et de sang, comme Collot et Fouché, Tallien et Fréron?

Le soir du 8 thermidor, malgré les promesses qui leur furent faites que, Robespierre vaincu, la porte des prisons serait ouverte et la guillotine, démolie, les députés du Marais, « phalange immobile pour le bien et qui ne se remuait que par la peur », hésitaient encore et se réservaient. Ils finirent toutefois par s'engager à rester neutres, selon leur habitude, et ce n'est que lorsqu'ils virent que Robespierre était à bas que ces « hommes purs », en refusant de prendre la main qu'il leur tendait, mirent fin, par une abstention dernière, au régime de la Terreur.

RAOUL ARNAUD.

Goya et l'Art français

En 1824, après le drame, mêlé de tragique et de burlesque, qui bouleversa l'Espagne sous Ferdinand et Joseph, Goya décida de quitter Madrid pendant quelque temps. Il avait soixante-dix-huit ans, était, en même temps que sourd, à demi aveugle. A peine arrivé à Bordeaux, il en repart pour demeurer deux mois à Paris. Puis il revient s'installer à Bordeaux, où il vit parmi quelques compatriotes exilés : il travaille sans cesse, peint, s'essaie à la lithographie. Après un bref séjour à Madrid, il rentre à Bordeaux, où il meurt le 16 avril 1828.

Tels sont les faits, débarrassés de leurs détails et de leur pittoresque. Pour les relations de Goya avec les artistes français contemporains, nous savons que durant son séjour à Paris le vieux peintre rendit visite à Horace Vernet, dont il avait connu autrefois le père à Rome. Étant donné l'art superficiel et sec d'Horace Vernet, la visite ne dut guère intéresser Goya. Il serait autrement curieux de connaître ce qu'il pensa des œuvres des jeunes peintres d'alors : du *Massacre de Scio* et du *Tasse en prison* d'Eugène Delacroix, du *Radeau de la Méduse* de Géricault, qui venait de mourir. D'après M. Pierre Paris (1) : « En voyant à Bordeaux des gravures de la *Barque du Dante* et des *Massacres de Scio*,

(1) *Goya*. par Pierre Paris. Plon, Paris, 1928.

Goya, dit-on, se sentit ébloui et fasciné et, tombant à genoux, le regard fixé sur une des copies, s'écria hors de lui-même : « Voilà le désespoir du graveur ! » M. Paris suspecte avec raison l'anecdote ; elle manque en tout cas de précision. S'agit-il de *copies* des deux toiles ou de *gravures* exécutées d'après elles? On rapporte également que Goya alla voir David, examina les œuvres que l'autre lui montra, et en fit ce bref commentaire : « Des lignes, mais pas de corps. » Il faut retenir cette phrase; on verra pourquoi tout à l'heure.

*
* *

Les répercussions que l'art de Goya suscita parmi les artistes et les écrivains français du dix-neuvième siècle ne sont pas très nombreuses. D'une part, il existait peu de tableaux de Goya en France, et l'on ne connaissait guère l'artiste que par ses eaux-fortes. Puis, la réputation des chefs-d'œuvre de l'art antique et de la Renaissance entraînait les artistes vers l'Italie plutôt que vers l'Espagne, d'autant qu'alors, un voyage en ce pays passait pour une expédition aventureuse et pleine d'imprévus.

Le premier des artistes qu'il me faut nommer, c'est Delacroix. Il aurait pu rencontrer Goya pendant le séjour que celui-ci fit à Paris en 1824. Si le fait s'était produit, le jeune peintre aurait été capable de parler à son aîné de son œuvre, car il ne l'ignorait pas, et l'admirait. Un des témoins du baptême de Delacroix, vieil ami de M. Delacroix le père, était Ferdinand Guillemardet, député à la Convention, membre du conseil des Cinq-Cents, ambassadeur de France à Madrid en 1798. Ce Guillemardet, c'est l'homme dont Goya nous a laissé le magnifique portrait qui est maintenant au Louvre. Il est certain que Delacroix connut cette toile, d'autant que le fils de Guillemardet était un de ses amis intimes.

Parlant de ce tableau, un écrivain a loué le panache et la ceinture tricolores du modèle, et a dit : « Jamais un peintre français n'a si bien mis d'accord les trois couleurs nationales. » Il oubliait, il me semble, le splendide drapeau tricolore que Delacroix a fait flotter dans *la Liberté sur les barricades*. Et peut-être, lorsqu'il en harmonisait les tons, le peintre s'est-il souvenu du portrait admiré jadis par lui. Mais Delacroix connaissait également les gravures de Goya. Le Louvre, et quelques collectionneurs parisiens, possèdent

des feuilles de croquis que le jeune artiste exécuta d'après les *Caprices*, et où il s'est évertué à retracer les *Manolas* et leurs admirateurs.

Ouvrons maintenant le journal où Delacroix consigna tant de réflexions précieuses sur son art et sur lui-même. A la date de mars 1824, nous trouvons cette note : « Essayé de la lithographie. Projets superbes à ce sujet. Charges dans le genre de Goya. » Et un peu plus loin : « Les gens de ce temps : du Michel-Ange et du Goya (1). »

La coïncidence est assez émouvante. Au moment où Delacroix griffonnait ces quelques lignes, il ne savait probablement de Goya que quelques anecdotes transmises par Guillemardet. Il ne se doutait pas que l'artiste qu'il admirait tant serait quelques mois plus tard à Paris, et qu'il allait, lui aussi, se mettre à la lithographie, exécuter les étonnantes *Courses de Bordeaux*.

Quelques années après, au retour de son voyage au Maroc, Delacroix séjourna quelque temps dans le sud de l'Espagne, à Cadix, à Séville, où il ne manqua pas de voir les deux *Saintes* de Goya qui sont à la cathédrale. Une lettre de lui contient l'aveu de l'enthousiasme où le plongea la révélation du pittoresque de l'Espagne : « Tout Goya, écrit-il, palpitait autour de moi. » Néanmoins, il serait dangereux d'exagérer l'influence directe de Goya sur Delacroix, et d'écrire, comme l'a fait Paul Lefort, que « Velasquez, le Greco et Goya, ont puissamment marqué leur empreinte dans la période de ses travaux qui suit le voyage au Maroc. » Delacroix, ne l'oublions pas, n'est resté que dix jours en Espagne ; ce qui, somme toute, est assez peu.

En 1845, la maladie de la gorge dont souffrait le peintre, et qui devait finir par l'emporter, l'obligea à faire une cure dans les Pyrénées, aux Eaux-Bonnes. Nous savons par une lettre de lui qu'il profita de son passage à Bordeaux pour se mettre à la recherche d'un imprimeur, chez qui il espérait retrouver les lithographies de Goya. D'autre part, à la vente qui eut lieu après la mort du maître, figuraient des épreuves des *Courses de taureaux de* 1825, ainsi que du portrait de Gaulon, du *Coup d'épée* et de *la Danse espagnole*. Peut-être étaient-elles le fruit de ses recherches à Bordeaux.

(1) Ceci, soit dit en passant, me paraît la meilleure définition que l'on puisse donner de l'art de Daumier.

Voici les faits, tels que les documents nous les fournissent. Ils prouvent l'intérêt que Delacroix n'a jamais cessé de porter à Goya. Pouvons-nous, en examinant maintenant ces témoignages que sont les œuvres de l'artiste et les commentaires de ses contemporains, en extraire davantage? Oui, à mon avis ; et ce que nous en conclurons c'est qu'il existe une affinité certaine entre l'artiste français et l'artiste espagnol. Ce n'est pas que je veuille méconnaître tout ce qui les sépare. Malgré le choix de ses sujets, Delacroix, ce pseudo-romantique, est nourri de l'art de la Renaissance et de l'antique. De plus, il demeure toujours lucide, maître de sa sensibilité ; on n'est pas impunément le compatriote de Poussin et de Racine. Qu'il s'agisse de la sensualité de la chair ou de la recherche du caractère, Delacroix réfléchit, juge, élimine, transfigure. Il ne perd jamais son sang-froid, alors que bien souvent nous avons le sentiment que Goya s'abandonne sans contrôle à la passion qui le possède. A mesure que Delacroix acquit une connaissance plus profonde de son art, à mesure que son goût se fortifia et s'épura, il visa de plus en plus au grand art classique, à cette sérénité qui en est le sceau, sérénité qui signifie que l'homme, ayant lutté, se soumet et accepte. Ainsi Delacroix aboutit-il à ces œuvres maîtresses que sont la chapelle des Saints-Anges et la coupole du Sénat, œuvres d'une dignité et d'une noblesse incomparables. Là, il égale, n'hésitons pas à l'affirmer, Michel-Ange et Raphaël.

Malgré tout son génie, Goya n'aurait pu rivaliser avec lui sur ce terrain. Il ne s'en serait d'ailleurs pas soucié. Goya, et cela me paraît d'ailleurs un de ses caractères essentiels, a toujours peint comme si l'héritage gréco-latin lui était totalement inconnu. Le Greco a exécuté un *Laocoon*, Velasquez une *Forge de Vulcain;* mais Goya? On me dira qu'il nous a laissé *Saturne dévorant ses enfants*, *Psyché et l'Amour*, *Hercule et Omphale;* mais rien n'est moins « antique » que ces toiles, où la fable mythologique n'est qu'un prétexte qui permet à la fantaisie du peintre de prendre son essor. Goya, de plus, est bien trop passionné pour que l'héritage de l'antique le satisfasse. Il lui faut la vie, la vie toute chaude, avec tout ce qu'elle comporte de laideurs et de luttes. Cette gravité dont Delacroix trouve peu à peu le secret, comment l'âme violente, intraitable de Goya, pourrait-elle s'en contenter?

Où Goya et Delacroix se rencontrent, c'est dans leur goût pour la liberté de la technique, dans la haine du dessin linéaire cher à l'école de David, dans leur passion pour la belle matière et la couleur. J'ai cité tout à l'heure le commentaire de Goya sur la peinture de David : « Des lignes, mais pas de corps. » Ouvrons la *Correspondance* de Delacroix. Dans une lettre adressée à Arsène Houssaye, nous lisons ceci : « Le fameux Beau, que les uns voient dans la ligne serpentine, les autres dans la ligne droite, ils se sont tous obstinés à ne le voir que dans les lignes. Je suis à ma fenêtre et je vois un beau paysage ; l'idée d'une ligne ne me vient pas à l'esprit : l'alouette chante, la rivière réfléchit mille diamants, le feuillage murmure. Où sont les lignes qui produisent ces charmantes sensations? » Le rapprochement de ces deux textes me paraît assez significatif.

Allons plus loin. Cette cruauté qui imprègne une bonne part de l'art de l'Espagnol, ne la retrouve-t-on pas chez le Français? Comme l'œuvre de Goya, l'œuvre de Delacroix n'est qu'un tissu de meurtres, de pillages, d'incendies. Qu'il prenne ses sujets dans Shakespeare, Byron, Gœthe ou Dante, c'est toujours la lutte qu'il dépeint. A-t-il à décorer une chapelle dédiée aux Saints-Anges? Il nous représente, non l'*Annonciation*, non le *Voyage du jeune Tobie*, mais le *Combat de Jacob avec l'Ange*, le *Châtiment d'Héliodore*, *Satan terrassé par saint Michel.* Enfin, rappelons-nous ses nombreuses études de fauves, ces tigres aux babines sanglantes, ces lions dévorant des Arabes. Baudelaire, l'homme qui a le mieux compris l'art de Delacroix, ne s'y était pas trompé. Après l'avoir comparé à un despote oriental, il ajoute : « La moralité de ses œuvres, si toutefois il est permis de parler de la morale en peinture, porte un caractère molochiste visible. Tout dans son œuvre n'est que désolation, massacres, incendies. » Cette férocité qui circule dans l'art d'un Delacroix, elle est nettement visible dans celui d'un Goya, dans ces scènes de guerre et de révolte, ces images de supplices et d'assassinats, de sabbats de sorcières, de maisons de fous.

Oui, ce qui est commun chez Delacroix et Goya, c'est la férocité. Plus dissimulée, plus enchaînée chez le premier, elle est pourtant aussi essentielle à son art qu'à celui du second. Aussi, lorsque Baudelaire évoque « le rire amer imprégné d'une pitié sarcastique » de Delacroix, je pense au portrait que Goya a tracé de lui-même en tête des *Caprices*, à cet

œil que clôt à demi le mépris, à cette lippe dédaigneuse.

N'omettons pas pourtant une différence entre ces deux hommes, différence qui me paraît importante. Goya, bien que d'origine noble, sortait d'une famille de simples laboureurs. Delacroix, né dans la bourgeoisie, et très probablement fils clandestin de Talleyrand, manifestait une nature foncièrement aristocrate. Je ne prétends nullement, on le pense bien, diminuer Goya en le reléguant dans une classe sociale inférieure à celle de Delacroix. Je veux seulement préciser qu'il existe chez Goya une veine « peuple », qui lui permit d'exprimer le fonds même de l'âme populaire espagnole, et dont Delacroix, ce raffiné, ce dandy, était totalement dépourvu.

*
* *

J'avais primitivement l'intention, après avoir comparé Delacroix et Goya, de parler de Théophile Gautier. Mais, après avoir relu le *Voyage en Espagne*, j'y ai renoncé. Placé entre Delacroix et Baudelaire, Gautier aurait trop souffert de la comparaison. « Je suis un homme pour qui le monde extérieur existe », assurait-il. Hé oui ! et rien que celui-là ; et c'est bien là le reproche que je lui fais. Sans doute, il nous donne de l'Espagne du milieu du dix-neuvième siècle un tableau coloré. Il promena sur elle son gros œil placide, dénombra tout ce qu'il voyait ; mais, à mon sens, jamais il ne pénétra plus loin que la surface des choses. Il oublie trop, il me semble, que le rôle de l'écrivain n'est pas de peindre comme le fait le peintre, mais de suggérer ; que c'est par ricochet qu'il doit nous évoquer l'univers sensible. Dans une langue sonore, mais monotone, Gautier nous décrit minutieusement les toiles de Goya, ses gravures ; mais pas un moment, il ne semble ressentir une émotion, pas un moment il ne nous fait réaliser l'essence de cet art.

Je sens que je parais bien injuste. Mais n'importe. J'ai hâte de quitter le cicerone, pour en venir au poète, à Baudelaire.

*
* *

Il ne mit jamais les pieds en Espagne, celui-là, mais comme il l'a pourtant bien comprise ! Et comme l'on devine, si le hasard l'y avait amené, qu'il se serait passionné pour les Grecos et les Goyas, et pour l'éblouissante architecture churrigueresque ! A-t-il connu et aimé l'art de Goya? Certaine-

ment, et le contraire eût étonné. Dans le volume qui contient sa correspondance, on trouve une lettre du 14 mai 1859, adressée à Nadar, et dont je veux citer en entier le passage qui nous concerne : « Si tu étais un ange, tu irais faire ta cour à un nommé Moreau, marchand de tableaux, rue Laffitte, hôtel Laffitte (je compte bien lui faire la mienne, à propos d'une étude générale que je prépare sur la peinture espagnole), et tu obtiendrais de cet homme la permission de faire une double épreuve photographique, d'après la duchesse d'Albe de Goya (archi-Goya, archi-authentique). Les doubles (grandeur naturelle) sont en Espagne, où Gautier les a vus. Dans l'un des cadres, la duchesse est en costume national ; dans le pendant, elle est nue et dans la même posture, couchée à plat sur le dos. La trivialité même de la pose augmente le charme des tableaux. Si je consentais jamais à me servir de ton argot, je dirais que la duchesse est une bizarre femelle, l'air méchant, des cheveux comme Silvestre (1), et la gorge, qui masque l'aisselle, atteinte d'un strabisme *sursum* et divergent à la fois. Si tu étais un ange très riche, je te conseillerais de les acheter ; c'est une occasion qui ne se représentera pas. Figure-toi du Bonington ou du Devéria galant et féroce. L'homme qui les a en demande 2 400 francs. C'est peu de chose sans doute pour un amateur enragé de peinture espagnole, mais c'est énorme aussi, comparé à ce qu'il a dû les payer. Car il m'a avoué qu'il les avait achetés au fils de Goya, qui se trouvait dans une gêne extraordinaire. » Deux jours plus tard, dans une nouvelle lettre à Nadar, Baudelaire ajoute : « Pour la duchesse d'Albe, je te répéterais, si tu n'étais pas dans de grandes gênes, qu'il serait bon de les arracher, à un prix modéré. »

J'ignore si Nadar acheta ces toiles que la misère interdisait à Baudelaire d'acquérir, et ce qu'elles sont devenues. Étaient-ce vraiment des répliques authentiques des deux *Majas* du Prado, ou de simples copies? C'est aux spécialistes de Goya à nous donner la réponse.

Six ans plus tard, dans une lettre à son ami Ancelle, du 8 février 1865, Baudelaire écrit ces quelques lignes, qui ont un accent d'une noble et émouvante humilité : « Un des amis de R..., complètement inconnu de moi, excepté par ses œuvres, a jugé à propos de copier pour moi un des tableaux

(1) Le critique d'art Théophile Silvestre.

de Goya au palais de l'ancienne duchesse d'Albe. Naturellement, j'ai écrit à Madrid pour le remercier. Je reçois quelquefois, de fort loin, et de gens que je ne connais pas, des témoignages de sympathie qui me touchent beaucoup, mais qui ne me consolent pas de ma détestable misère, de mon humiliante situation, ni surtout de mes vices. »

Enfin, nous possédons encore un autre témoignage. Dans un article sur quelques caricaturistes étrangers, recueilli dans les *Curiosités esthétiques*, Baudelaire définit l'art de Goya avec une remarquable pénétration. Il ne s'occupe, il est vrai, que du Goya graveur, le Goya fantastique, le seul qu'il connût assez à fond pour en parler ; mais tout ce qu'il dit est parfaitement juste. Mais la meilleure preuve de la fraternité spirituelle de Goya et de Baudelaire, n'est-ce pas l'œuvre tout entier du poète? Certes, il y a l'étonnante strophe des *Phares* :

Goya, cauchemar plein de choses inconnues,
De fœtus qu'on fait cuire au milieu des sabbats,
De vieilles au miroir et d'enfants toutes nues,
Pour tenter les démons ajustant bien leurs bas.

Il n'y a pas que ces quatre vers ; tout le volume des *Fleurs du mal* est comme la transposition lyrique de l'art de Goya. Le rouvrant ces derniers temps, la mémoire remplie des toiles du grand peintre, je les voyais surgir de nouveau à mes yeux, à mesure que je lisais les poèmes. Citer serait impossible ; car il faudrait tout citer. Je ne retiendrai qu'un vers, un seul, qui pourrait servir d'épigraphe à une étude sur Goya. C'est celui-ci :

Les charmes de l'horreur n'enivrent que les forts.

« Galant et féroce », telle était la double épithète que Baudelaire employait pour résumer l'art de Goya. Elle convient merveilleusement, il me semble, si l'on veut définir le sien. Perpétuellement obsédé par l'érotisme, Baudelaire, comme Goya, n'a guère vu dans l'amour qu'un combat, un duel — c'est le titre d'un de ses poèmes — où les deux adversaires se font plus de morsures qu'ils ne se donnent de baisers. Lui qui écrivit une *Martyre*, *le Remords posthume*, tant de poèmes d'une sensualité si profonde, et imprégnés de regrets âcres comme d'un parfum, qu'il eût aimé les scènes où Goya ne conçoit l'amour qu'allié à la cruauté ! D'ailleurs,

pourquoi s'étonner qu'il existe une telle affinité entre le poète français et le poète espagnol? On sait à quel point Baudelaire aimait et admirait les chats, et aussi qu'il leur a consacré quelques-uns de ses poèmes. Or, si l'on cherche quel est l'animal qui correspond au peuple espagnol (et chaque peuple a ainsi son double dans le règne animal), on s'aperçoit que c'est le chat. Comme le chat, l'Espagnol est beau et souple de corps, énigmatique, réservé, fier, voluptueux et jaloux. Baudelaire étant lui-même très chat, était fait pour comprendre Goya.

Peut-être la raison que je viens de donner paraîtra-t-elle un jeu d'esprit. En dépit de son apparence, je crois pourtant qu'elle illustre assez bien certains traits, et de Baudelaire, et du caractère espagnol.

*
* *

Nous arrivons maintenant à Manet, dont le cas, comme on va le constater, est assez curieux.

Dès le début de sa carrière, Édouard Manet avait été attiré par l'Espagne et par la peinture espagnole, dont il goûtait l'accent, la franchise et la vérité. Une des premières œuvres qu'il exposa fut, au Salon de 1861, une toile représentant un *Guitarero*. Gautier, qui en fut charmé, écrivit ces lignes louangeuses : « Caramba ! voilà un Guitarero qui ne vient pas de l'Opéra-Comique, et qui ferait mauvaise figure sur une lithographie de romance ; mais Velasquez le saluerait d'un petit clignement d'œil amical, et Goya lui descendrait du feu pour allumer son papelito ! Comme il braille de bon courage, en raclant le jambon ! »

Pendant l'été de 1862, une troupe de danseurs espagnols vint à Paris donner des représentations à l'Hippodrome. Manet, enthousiasmé, exécuta d'après eux trois tableaux : le *Ballet espagnol*, le *Portrait du danseur Mariano Camprubi*, enfin cette toile étonnante, une des perles de la collection Camondo au Louvre, la fameuse *Lola de Valence*. Baudelaire composa à propos de ce tableau un bref poème, qui est bien connu, mais que je ne peux me retenir de citer :

Entre tant de beautés que partout on peut voir,
Je comprends bien, amis, que le désir balance.
Mais on voit scintiller en Lola de Valence,
Le charme inattendu d'un bijou rose et noir.

En passant, j'avouerai que ce quatrain m'a toujours paru plus ravissant qu'exact. Dans la toile de Manet, Lola porte une jupe rouge et verte, et son teint est d'un blanc mordoré. Le « charme inattendu d'un bijou rose et noir », je le trouve, pour ma part, dans certains portraits d'infantes de Velasquez, mais nullement dans la *Lola* de Manet.

Revenons à Manet. Sa passion pour l'Espagne ne cessait de grandir, et les tableaux qu'il peignit durant ces années ont presque tous pour sujets des types espagnols. Ou bien, après avoir copié à l'huile *les Petits cavaliers* de Velasquez, il en exécute une gravure, ainsi que du *Philippe IV*. C'est à cette occasion qu'il fit la connaissance de Degas, qu'il voyait copier à l'eau-forte, directement sur le cuivre, et sans croquis préalable, la petite *Infante* de Velasquez. A cette même date, il collabore à un album d'eaux-fortes, avec Bracquemond, Legros et Ribot. Baudelaire, qui en fit l'éloge dans un journal, déclara que les œuvres de Manet étaient empreintes « de la saveur espagnole la plus forte ».

En 1863, Manet exposa chez le marchand de tableaux Martinet quelques-unes des toiles que je viens de citer. Il y avait ajouté une étude de femme en travesti de torero, étendue sur un divan, et dont l'idée lui avait sûrement été suggérée par une reproduction de la Maja vêtue de Goya. Cette exposition n'eut guère qu'un succès de scandale. Dans la presse, Paul de Saint-Victor fulmina : « Imaginez Goya passé au Mexique, devenu sauvage au milieu des pampas, et barbouillant des toiles avec de la cochenille écrasée. » Quant au critique Paul Mantz, voici comment il définit le peintre : « M. Manet, qui est un Espagnol de Paris, et qu'une parenté mystérieuse rattache à la tradition de Goya. » Des thèmes espagnols, un art qui paraissait brutal, extravagant, et visant à la caricature du vrai, il n'en fallait pas plus pour que les critiques du temps accouplent au nom de Manet celui de Goya.

Au Salon de cette même année, en même temps que le fameux *Déjeuner sur l'herbe* qui souleva tant de colères, Manet exposa une étude d'homme en costume de *majo* et un portrait de jeune fille travestie en *espada*. L'année suivante, il envoya le *Torero mort*. Bien entendu, on lui corna de nouveau aux oreilles le nom de Goya. Baudelaire, qui aimait et appréciait vivement Manet, prit la défense du peintre. Dans une lettre au critique d'art Thoré, il remet les choses au

point, mais avec quelques inexactitudes, ainsi qu'on va le constater : « M. Manet, que l'on croit fou et enragé, est simplement un homme très loyal, très simple, faisant tout ce qu'il peut pour être raisonnable, mais malheureusement marqué de romantisme depuis sa naissance (1). Le mot pastiche n'est pas juste. M. Manet n'a jamais vu de Goya; M. Manet n'a jamais vu de Greco. M. Manet n'a jamais vu la galerie Pourtalès. Cela vous paraît incroyable, mais cela est vrai. Moi-même, j'ai admiré avec stupéfaction ces mystérieuses coïncidences. »

Que Manet n'ait jamais vu de Greco, c'est très vraisemblable. Qu'il n'ait jamais vu de Goya, c'est douteux. Il n'en avait pas vu au Louvre, puisque c'est l'année suivante que le Musée put montrer le portrait de Guillemardet, légué par le modèle avec la *Femme à la mantille*. Mais d'autre part, nous savons qu'en 1875 Manet exposa deux toiles d'après une fort belle personne, Marguerite de Conflans. Le père de cette Marguerite, qui était parent de Guillemardet, aurait montré jadis au jeune Manet des Goya. Lesquels? M. Moreau-Nélaton, le biographe de Manet, ne le dit pas. Agacé par le reproche perpétuel d'imiter Goya, Manet a-t-il légèrement arrangé la vérité? Je ne sais.

Mais reprenons la lettre de Baudelaire : « M. Manet, à l'époque où nous jouissions de ce merveilleux musée espagnol que la stupide république française, dans son respect abusif de la propriété, a rendu aux princes d'Orléans, M. Manet était un enfant et servait à bord d'un navire. On lui a tant parlé de ses pastiches de Goya que, maintenant, il cherche à voir des Goya. Il est vrai qu'il a vu des Velasquez, je ne sais où (2). »

Manet, en effet, comme le disait Baudelaire dans sa lettre, voulait voir des Goya. Au printemps de 1865, il part pour l'Espagne. Et, chose étrange, cet homme que l'on proclame le disciple passionné de Goya, voici la lettre qu'il écrit à son ami Fantin-Latour et dont je copie un passage, qui vient après un éloge sans réserve de Velasquez : « Et Goya ! Le plus curieux, après le maître qu'il a trop imité, dans le sens le plus servile d'imitation. Une grande verve cependant. Il y a de lui au Musée deux beaux portraits équestres, dans la

(1) De la part de Baudelaire, le reproche est singulier.
(2) C'est au Louvre, puisqu'il en avait copié.

manière de Velasquez ; bien inférieurs toutefois. Ce que j'ai vu de lui jusqu'ici ne m'a pas plu énormément. Je dois en voir, ces jours-ci, une magnifique collection chez le duc d'Ossuna... Je vais demain à Tolède. Là, je verrai Greco et Goya, très bien représentés, m'a-t-on dit. »

Avouons, d'abord, que tout ce que Manet dit de Goya est injuste ; ensuite, que ce revirement est bien déconcertant. Comment l'expliquer? Manet était de caractère vif, et facilement irritable. Prit-il Goya en grippe parce qu'on lui jetait toujours ce nom à la tête? Il y a peut-être de cela. Mais la véritable explication, la voici, à mon avis. Manet ne connaissait de Goya, avant son voyage en Espagne, que les eaux-fortes, et une toile ou deux peut-être. Son imagination travailla là-dessus, et il a été déçu, en arrivant à Madrid, de ne pas trouver le Goya qu'il avait rêvé. De là son dépit et son injustice. Cela n'empêche que dans deux des œuvres qu'il exécuta plus tard, les réminiscences de Goya sont manifestes. L'*Exécution de Maximilien à Queretaro* est visiblement née du *Dos de Mayo* : de même, il est impossible qu'en peignant *le Balcon*, une de ses œuvres capitales, Manet ne se soit pas souvenu de cette délicieuse toile de Goya, les *Majas au balcon*.

En réalité, la méconnaissance de Goya par Manet provient de ce que des divergences essentielles les séparent ; et si on les a rapprochés l'un de l'autre, c'est par suite d'un malentendu.

D'abord, ils diffèrent par le métier. Rien ne me paraît plus différent du modelé doux, enveloppé, soyeux, de Goya, que la façon nette, presque brutale, dont Manet délimite les formes. Il suffit de comparer les grandes surfaces cernées de l'*Olympia* ou du *Fifre*, la lumière crue qui les précise, avec l'atmosphère embuée, laiteuse, où baigne la *Maja nuda*, et tant de portraits, pour apercevoir à quel point Manet est loin de Goya. Le véritable ancêtre de Manet, il le vit bien en arrivant à Madrid, ce n'est pas Goya, c'est Velasquez : la ressemblance entre les deux artistes est telle qu'elle en devient surprenante. Car tous deux n'ont qu'un désir, rendre la nature, et la rendre telle qu'elle est. Alors que Goya nous donne de ce qu'il voit une interprétation toujours partiale, toujours passionnée, Manet et Velasquez, eux, sont totalement dépourvus de passion. Autant il serait possible de reconstituer le caractère de Goya d'après sa

peinture, autant ce serait impossible avec Manet et Velasquez. C'est cette sorte de froideur, cette impartialité par rapport à l'objet, qui fait que si Velasquez est un peintre de cour, ce n'est pas un peintre courtisan. Pour le courtisan, la connaissance des autres âmes, leur analyse, est indispensable, comme la connaissance des rochers et des courants est indispensable au navigateur. Racine, Saint-Simon, Marcel Proust ont poussé très loin leur analyse des âmes, parce que pour eux, courtisans ou mondains, elle était de première importance. Mais l'ambition de Velasquez, comme celle de Manet, ce n'est pas de comprendre, c'est d'être un miroir, de tout refléter, sans que rien, aucun parti pris, aucun jugement, ne risquent de ternir la surface de ce miroir, d'en déformer la vertu réfléchissante. Au contraire, dans la moindre toile de Goya, dans le moindre croquis, on sent une âme qui palpite d'amour, de désir, de haine, de cruauté. Velasquez et Manet, eux, qu'éprouvent-ils, en dehors du plaisir de peindre? Nous n'arrivons pas à le deviner, et cette absence de secret est le plus irritant de tous les secrets. Goya, lui, se confesse sans arrêt ; à chaque instant, les aveux s'échappent de ses lèvres. A l'opposé, Velasquez et Manet demeurent muets, énigmatiques. Pour être à ce point impartial, je ne connais guère que Suétone.

Non, le véritable élève de Goya, dans l'art français du dix-neuvième siècle, ce n'est pas Manet, c'est Renoir. Il y a dans le métier caressant de Renoir, dans la manière dont il précise certains détails en évitant toute sécheresse, dont il construit un visage humain sans rigueur, une parenté évidente avec Goya. Tous deux, épris de la beauté féminine, s'efforcent d'en mettre en valeur les caractères essentiels. Ils évitent de trop préciser l'ossature du visage, la dissimulent sous un modelé onctueux ; et au contraire, ils font porter l'accent sur les yeux et la bouche, éléments du visage qui expriment la passion, par où se manifeste, par où jaillit la sensibilité. S'il était possible d'exposer les uns auprès des autres, le portrait de la marquise de Lazan et le portrait de Mme Charpentier, le portrait de la duchesse d'Albe et le portrait de Mme Hartmann, l'évidence serait complète.

Renoir, d'ailleurs, admirait passionnément Goya. Un jour, nous rapporte M. Vollard dans son ouvrage sur le peintre, il confessa ainsi son admiration : « La famille royale de Goya, qui à elle seule vaut le voyage de Madrid, quand

on est devant ça, est-ce qu'on remarque seulement que le roi a l'air d'un marchand de cochons, et que la reine semble échappée de chez un mastroquet, pour ne pas dire plus ! Les diamants dont elle est couverte ! Personne n'a rendu les diamants comme Goya ! Et les petits souliers de satin qu'il vous faisait ! »

Où l'influence de Goya sur Manet est éclatante, c'est dans ses eaux-fortes. Comme son grand prédécesseur, il aime à mêler l'aquatinte au travail de la pointe. Deux de ses gravures, *la Fleur exotique* et celle intitulée *Au Prado*, ne sont même que des pastiches de Goya. Enfin, dans ce rapide croquis à l'eau-forte qui représente une queue à la porte d'une boucherie pendant le siège de Paris, on retrouve ces mêmes hachures entrelacées comme les osiers d'une corbeille, si fréquentes chez Goya, notamment dans son *Saint Isidore en prières*.

Voilà donc quelle a été l'influence de Goya sur l'art français du dix-neuvième siècle. Bien que limitée à quelques rares écrivains et artistes, elle a porté des fruits excellents. Il est possible que Daumier ait feuilleté les *Caprices* et les *Proverbes*, ainsi que les lithographies de Bordeaux. S'il l'a fait, il a sûrement apprécié ces œuvres, si parentes des siennes. Car Daumier, n'est-ce pas un autre Goya, mais un Goya dont on aurait retranché tout érotisme?

De même, la suite des estampes tauromachiques de Goya, dont la mise en page est si neuve, si audacieuse, je me suis souvent demandé si elles n'excitèrent pas chez Degas, autant et plus que les estampes japonaises, le désir d'une composition plus libre, et affranchie des règles académiques. Il suffit d'assister à une course de taureaux : devant les évolutions si souples et si légères des *toreros*, on croit voir se former devant les yeux des pastels de Degas, ces pastels où le peintre dépeignit si fidèlement les attitudes des danseuses, les divers états du ballet classique.

Enfin, il est un autre artiste encore, dont l'art pourrait être rapproché de celui de Goya : c'est Georges Rouault. Dans ces images sabrées de bleu de Prusse et de carmin, où il retrace les masques hideux des filles, des magistrats, des saltimbanques, on retrouve la passion de Goya, son sarcasme, sa férocité.

FRANÇOIS FOSCA.

Poésies

Souvenir.

Corbeil. Je me souviens d'un jour entre les jours
De ma jeunesse tendre.
Comme le cœur va vite et d'un mobile cours
Tourne sa flamme en cendre!

Je vous aimais pourtant, esprit pur, ô cœur droit,
Grande âme généreuse,
Qui sans penser à vous ne réclamiez pour moi
Que gloire et vie heureuse!

Qui n'aviez point de vœux desquels je fusse absent.
Et me disiez : « Poète,
— En me montrant l'azur — que ton vol et ton chant
Soient ceux de l'alouette! »

Mais moi, l'impitoyable ami de son plaisir,
Captif de ma jeunesse,
Je n'aimais de l'amour que les feux d'un désir
Qui renaquît sans cesse...

Ingrat, j'ai détourné la main prompte à donner,
Je ne cherchais point l'âme.
J'avais vingt ans. Mais vous, m'avez-vous pardonné,
Chère Vous, pauvre femme!

*
* *

Je vois le pont flexible où nous marchions ensemble,
La guinguette, et le banc
Où tous les deux assis, sous la feuille qui tremble,
Au vent du soir tombant,

Tristes, parlant du cœur et sans nous reconnaître,
Nous restâmes longtemps
A regarder le jour décroître et disparaître
A l'horizon des champs.

Le fleuve devant nous roulait son onde blême,
Vous m'aviez pris la main.
Et moi, j'écoutais fuir cette eau comme moi-même
Aux remous incertains.

Je m'y apparaissais dans le flot qui m'emporte
De désir en désir
Charriant avec moi toutes mes feuilles mortes,
Les instants du plaisir...

Y voyais-je déjà couler ma destinée,
Mes amours, mes douleurs,
Et tant de jours perdus, et tant de fleurs fanées,
Tant d'inutiles pleurs!

Comme la grande sœur qui berce l'enfant triste
Et lui parle en secret,
Vous, vous me consoliez dans mes vœux égoïstes,
Et berciez mes regrets!

Depuis ce jour lointain, entraîné par la vie
Où vont les lointains jours,
Qu'êtes-vous devenue, ô ma première amie,
O mon premier amour!

Souvent je pense à vous, je vois votre visage,
Votre bouche, vos yeux...
Comme les fiers oiseaux qui narguent les orages
Grondants au-dessous d'eux,

Plus haut que la tempête, hors de nos sales boues
Et de nos jeux impurs,
Oh! l'aile de quel ange abrite votre joue
Au fond de quel azur!

Silence.

On ne se parle pas, on peine côte à côte,
Chacun demeure en soi jaloux de ses soucis.
O pudeur, ce silence est ta sublime faute.
On est seul près de qui croit être seul aussi.

On s'aimait cependant, on ne peut plus s'entendre.
Le cœur se ferme hélas! quand il voudrait s'ouvrir.
L'un l'autre, on s'est repris au lieu de se comprendre,
Et l'on vit séparés avant que de mourir!

Mais qu'un regard perdu croise un regard qui rêve,
Qu'une larme en roulant trahisse ses besoins,
L'âme retrouve enfin sa sœur qui la relève
Et le cœur isolé, un cœur qui le rejoint!

Ton lot.

Tous les soirs, s'endormir en pensant qu'on mourra.
Se dire : un jour de moins! à chaque aube nouvelle,
Et cependant sourire à la vie infidèle
Dont comme une eau le cours entre nos mains s'en va!

Songer quand l'heure est douce à celle qui viendra
La dernière, qui porte un glaive sous son aile
Et tranchera le fil dans sa chute mortelle
Au point juste nommé que le sort mesura...

C'est ton lot. Mais pourtant marche et lève la tête.
Silence! Le silence est ta seule conquête.
Les pleurs n'ont consolé que de petits chagrins.

L'âme échappera-t-elle au gouffre qui la guette
Où les vivants d'un jour ont une nuit sans fin?
— Souffre et meurs tous les jours, mortel; et ne te plains.

Derniers vers.

Le poète se tait C'est son plus beau poème.
Il sait que tout est dit et qu'il est né trop tard.
Mais il proclame encor par son silence même
Le culte de la muse et le respect de l'art.

Ce n'est pas que sa foi défaille ou qu'il déserte.
L'âge et l'honnêteté lui dictent ce souci.
Qui n'a su mériter la feuille toujours verte
Doit se taire à son tour et s'écarter ainsi.

L'honneur est de servir sans espoir de couronne.
Ce que la vie en fleur a de parfums pour nous
De son avare main le dieu qui nous le donne
Le retire de l'autre et nous laisse à genoux.

ÉMILE HENRIOT.

La jeunesse de Schiller[1]

I. — Schiller à l'Académie militaire.

C'est le duc Charles-Eugène de Wurtemberg qui décida de faire entrer le jeune Schiller dans l'Académie militaire qu'il venait de fonder et qu'il destinait aux plus brillants des fils de ses officiers, à ceux en qui il discernait le plus de gages d'avenir. Les parents de Schiller, qui eussent été fiers de voir leur fils pasteur, esquissèrent une faible résistance, accompagnée d'ailleurs, pour atténuer le danger, des plus serviles courbettes. Toutes les prières furent inutiles. La volonté du monarque était sans appel : Frédéric Schiller entrerait à l'Académie militaire et y ferait son droit.

C'est au geste de Charles-Eugène de Wurtemberg que nous devons, au lieu d'une destinée pacifique et toute unie de pasteur de village, le poète des *Brigands*. C'est l'obstacle mis en travers du chemin qui a fait jaillir le génie de Schiller. Comme d'autres, mais plus encore peut-être que d'autres, ce génie, viril en son essence, avait besoin pour se développer de prendre appui sur l'hostilité du destin, sur la résistance de la matière. Le fait essentiel ici, c'est le choix de la main qui, dès l'aube de cette vie, s'appesantit lourdement sur elle : la main du *prince*. A peine les premiers fils de cette existence ont-ils commencé d'en dessiner la trame que le caprice du monarque s'y insère souverainement. Le grand cri de révolte contre l'arbitraire, contre le despotisme,

qui traverse l'œuvre de Schiller et lui donne sa sonorité essentielle, a pris ici son origine.

*
* *

Schiller fit son entrée à l'Académie le 16 janvier 1773, « le cœur déchiré » à la pensée de tous les plans d'avenir auxquels il lui fallait renoncer. Sa fortune d'écolier se montait à « un petit habit bleu avec une camisole sans manches », à « 15 livres latins variés » et à 43 kreuzers, car la famille Schiller comptait les centimes. On lui fit subir à son entrée une double « visite », médicale d'abord, scolaire ensuite.

Toutes deux devaient être satisfaisantes.

Le médecin de l'établissement déclara le nouveau « sain de corps encore qu'affecté de boutons au visage et de froidure aux pieds. »

Quant au certificat scolaire, il portait : « Jean-Christophe-Frédéric Schiller, pourvu du sacrement de Confirmation, est en état de traduire la collection *Autorum latinorum* en usage dans les écoles triviales, et également, non sans une certaine aisance, le Nouveau Testament dans le texte grec ; il possède de bons éléments de poésie latine ; son écriture est fort médiocre. »

Quelle était la physionomie de l'École? Les renseignements dont nous disposons nous permettent de reconstituer une image documentaire de l'époque — *Kulturbild*, comme disent les Allemands — assez amusante. Les élèves, — *Eleven* selon leur titre officiel et non pas *Schüler* ni *Zöglinge*, le duc, dont toute la culture venait de chez nous et qui, comme son maître Frédéric II, estropiait l'allemand quand il lui prenait fantaisie de le parler, tenant absolument à imprimer à son école le cachet français — les élèves portaient un habit bleu d'acier à boutons d'argent, avec revers en peluche noire, un gilet blanc, des culottes blanches, des bottes à revers, l'épée au côté, sur la tête un tricorne noir à ganses d'argent et à grand plumet. La coiffure consistait en fausses nattes attachées à la nuque, fort longues, mais d'une longueur réglementée au centimètre. Des deux côtés de la tête, les « papillotes » poudrées s'étageaient sur deux rangs. C'était là l'uniforme de parade. Il était revêtu tous les jours par les élèves pour les repas qui étaient pris en

grande pompe, ainsi que les jours de sortie. L'école était divisée en quatre compagnies, une pour la noblesse, trois pour la roture, ayant chacune à leur tête un capitaine, deux lieutenants et deux surveillants anciens sous-officiers de métier. Le commandement suprême de cette « Académie » aux cadres singulièrement militaires comme on le voit, et rappelant la caserne plus que l'université, appartenait au colonel von Seeger, assisté d'un « inspecteur supérieur », également officier, qui était chargé des rondes diurnes et nocturnes dans l'établissement, rondes destinées à contrôler jusque dans les moindres détails l'observation du règlement.

On vient de voir que les aristocrates et les bourgeois étaient répartis en compagnies distinctes. Cette séparation, assez choquante chez des enfants auprès desquels un sentiment aussi précoce des barrières sociales a quelque chose de pénible, se retrouvait partout : au dortoir, au réfectoire où une table spéciale était réservée aux nobles, à la baignade qui n'était pas prise en commun. Seuls les nobles, les *Kavaliersöhne*, portaient des épaulettes d'argent et avaient droit aux cheveux poudrés ; seuls ils jouissaient du privilège d'être admis à baiser la main de *Serenissimus :* les roturiers devaient se contenter de baiser le pan de l'habit.

Quel était le régime de l'école? Le lever avait lieu à cinq heures en été, à six en hiver. Aussitôt après le réveil, les « élèves » étaient tenus de se prêter assistance mutuelle dans leur habillage, notamment dans l'opération délicate de l'ajustage réglementaire de leurs nattes et de l'ordonnance de leurs papillotes bouclées. Cette tâche difficile, et dans laquelle Schiller ne brilla jamais, menée à bien, ils descendaient par rangs au réfectoire où les attendait comme première collation une soupe de farine bouillie. Le travail commençait à sept heures pour durer jusqu'à onze. A ce moment une heure entière de relâche était accordée aux élèves pour revêtir leurs uniformes. Ils descendaient frisés et astiqués dans une grande salle d'inspection, le *Rangiersaal*, placée immédiatement au-dessous du réfectoire. Là avait lieu une sorte de revue fort solennelle qui portait à la fois sur la conduite et sur la tenue. Elle était très souvent passée par le duc lui-même. Ceux d'entre les élèves qui avaient encouru quelque punition se présentaient à l'inspection ayant à leur boutonnière un petit morceau du

papier appelé *das Billet* — qui mentionnait le motif du blâme (1). Le duc détachait gravement de la boutonnière le « billet », en prenait connaissance et statuait sur la pénalité. Celle-ci était maintes fois atténuée par Franziska de Hohenheim qui accompagnait souvent son « sérénissime » amant dans ces tournées d'inspection scolaire et dont la maternelle indulgence toujours portée à plaider les circonstances atténuantes pour les légères peccadilles des pensionnaires, l'auréolait aux yeux de toute cette jeunesse d'une sorte de nimbe d'ange tutélaire.

Pendant le repas de midi dont Hoven nous dit qu'il était « simple, nourrissant et substantiel » et assaisonné d'un vin de pays « léger, mais pur », la discipline ne se relâchait point et le réfectoire retentissait de commandements militaires aussi impératifs que ceux de la caserne. Au commandement de *Beten*, les élèves récitaient le *Benedicite;* à celui d'*Essen*, ils s'asseyaient tous ensemble et se mettaient à manger; à celui de *Beten*, qui résonnait de nouveau à la fin du repas, ils disaient les grâces; à celui de *Marsch*, d'un seul élan, ils se levaient et quittaient le réfectoire en rangs et dans l'ordre le plus impeccable. Quand le duc était là, il donnait lui-même le signal de se mettre à table en disant gravement en français : « Dînez, messieurs. » Pendant le repas, un élève désigné à tour de rôle gravissait une petite estrade et faisait une lecture à haute voix. Les commandements de : *rechtsum, linksum*, prescrivaient aux auditeurs d'avoir à porter leur regard à droite ou à gauche.

Après le déjeuner, les élèves dépouillaient leur uniforme de parade et prenaient leur récréation qui durait jusqu'à deux heures. Le travail reprenait de deux à sept heures. Le souper avait lieu à huit heures, précédé de la même séance d'habillage et réglé avec le même cérémonial que le repas de midi. A neuf heures tout le monde était au lit.

Que penser de cette vie et de ce régime d'écoliers? Ici les avis se partagent. Les biographes de Schiller, jugeant

(1) Quelques-uns de ces « billets » sont venus jusqu'à nous. Leur rédaction est quelquefois amusante, et a la même allure savoureuse que les rapports de caserne de nos jours « portant le motif ». En voilà un du 24 décembre 1773 : « Élève Gross, junior — pour s'être fait faire du café par la servante chargée des nettoyages et lui avoir donné en échange une chemise. » Élèves Schiller et Baz — « pour avoir bu ce café chez ladite servante en compagnie de l'élève Gross junior. »

probablement selon la pente naturelle de leur tempérament, ont vu dans « l'École Charles », soit un bagne, soit simplement un internat un peu rude. Les uns ont fait valoir les distractions assez nombreuses dont la direction de l'école se plaisait à égayer la jeunesse : bals, concerts, escrime, équitation ; de petits traits de détail révélant une sollicitude presque paternelle à l'endroit des écoliers comme, par exemple, l'attribution à chacun d'entre eux d'un petit jardinet privé quand l'Académie eut été transférée à Stuttgart. Ils ont fait valoir encore le bon souvenir que maint étudiant semble avoir conservé de ses années d'internat, ainsi que le nombre élevé d'hommes de valeur sortis de l'établissement, qui lui constitue le plus brillant et le plus positif des palmarès : le sculpteur Dannecker qui fit le buste de Schiller, le musicien Zumsteeg, le peintre Wächter, le mathématicien Pfaff, enfin un grand nom à nous, le naturaliste Cuvier (1).

Les autres ont vu dans cette vie un régime pénitentiaire. Ils ont pour eux le témoignage de Schiller qui a parlé des « barreaux de fer » de sa prison, de « la méthode insensée qui présida à son éducation et gâcha ses plus belles années, de la sombre jeunesse par laquelle il fit son entrée dans la vie ». Ils peuvent invoquer un autre témoignage plus dramatique encore, — les faits étant plus pathétiques que toutes les vitupérations verbales, — celui d'un des élèves de l'Académie, le jeune Grammont, que la mélancolie pathologique provoquée ou en tout cas aggravée par la vie de l'école, faillit acculer à un de ces navrants suicides de collégiens qui sont la plus douloureuse condamnation d'un régime scolaire.

Tâchons de voir clair et de porter un jugement impartial. L'École Charles ne fut point un bagne, mais, par beaucoup de côtés, elle ressembla à une caserne. Le duc ne nourrissait aucune intention de torture à l'égard de ses *alumni*, parmi lesquels il sélectionnait amoureusement la fleur de ses sujets et dans lesquels il voyait l'espoir du Wurtemberg, mais il les traitait comme des recrues : uniformes, inspections de tenue, défilés par rangs, manœuvres d'ensemble,

(1) Beaucoup d'élèves étaient Français d'origine : Boigeol, le condisciple détesté de Schiller, était d'Héricourt ; Grammont et Scharffenstein de Montbéliard.

cadres et commandements militaires, automatisme, c'était vraiment le triomphe du caporalisme, une préfiguration des beautés du *Drill* prussien.

Les punitions étaient rudes : bastonnade, cachot, privation prolongée de nourriture. Le duc n'hésitait pas à allonger lui-même de sa main une gifle à celui de ses « fils » — *Söhne*, c'était le nom qu'il aimait à leur donner — qui le mécontentait. En 1783, une jeune fille qui sera la femme de Schiller, Charlotte de Lengefeld, assiste à un des repas des élèves de l'École Charles et note dans son calepin : « Tout l'arrangement de l'Académie est fort joli, mais le cœur humain, avec son instinct inné de liberté, ressent une singulière impression de malaise devant le spectacle de ces jeunes gens assemblés pour le repas. Chacun de leurs mouvements se règle sur le signal du surveillant. C'est une pénible sensation de voir des créatures humaines traitées comme des marionnettes. »

Des « marionnettes » — *Drahtpuppen* — un mécanisme d'horlogerie ! Et d'une pièce d'horlogerie toute la ponctualité, toute la précision impeccable, mais aussi le manque d'âme. C'est un organisme parfait, mais mort. Pareil carcan imposé à des adolescents, à l'âge où les gestes ont besoin de liberté et d'aisance, a quelque chose de redoutable. Aucune place laissée à la fantaisie ; aucune possibilité d'essor pour l'individualité, pour la personnalité ; pas le moindre petit coin concédé au rêve. Au cours de ces journées découpées comme à la caserne, les élèves ne sont jamais seuls : la solitude est dangereuse, elle permet à l'âme, laissée en tête-à-tête avec elle-même, de prendre conscience de ses forces ; elle risquerait de faire de ces écoliers des hommes et l'idéal visé est celui de « marionnettes ».

Ce n'est point qu'il y ait trop de travail : neuf heures, c'est peu de chose. Mais c'est la continuité, l'uniformité qui est ici pesante. D'un bout de l'année à l'autre sévit la même morne règle. Point de haltes. Point de vacances. L'inflexibilité du règlement ignore le congé, même dans les cas où le cœur humain en fait le plus élémentaire des droits. Un élève de l'École Charles perd son père, il sollicite vainement la permission d'aller l'enterrer et s'entend répondre d'une voix sèche par le duc : « Silence ! A l'avenir c'est moi qui serai son père. »

Redoutable paternité que celle qui s'impose de telle manière !

Les limites de l'internat sont, à l'École Charles, poussées au delà du croyable. C'est de la séquestration. Les élèves sont littéralement coupés de toute communication avec la vie. Cette forteresse n'a point de pont-levis. Et dans ce monde clos vont pousser les fleurs qui s'épanouissent entre les murs trop hauts, les fleurs d'ombre, plus larges parfois mais moins saines que leurs sœurs de lumière. Dans le cœur de ces internes auxquels le caprice de leur souverain refuse tout contact avec le réel, avec la vie, va se développer éperdument l'imagination. Ils ne connaissent point le monde ; ils vont se le créer à eux-mêmes. Dangereuses revanches qui créent les révoltés, les réfractaires et aussi les déséquilibrés de la sensibilité.

A côté du caporalisme, à côté de la claustration et de ses périls, la grande tare de l'École Charles, c'est la servilité. Les pensionnaires s'agenouillent, se prosternent devant le duc auquel ils ne s'adressent qu'avec des formules proches de l'adoration : *grosser Karl*, *Vater*... Ces adolescents sont dressés à l'hypocrisie des formules de vénération et des protestations d'amour que renie le cœur en secret ; ils apprennent la bassesse d'âme ; leurs jeunes traits revêtent un masque pénible à voir de collégiens-courtisans. Le poète Schubert appelait l'Académie une « colonie d'esclaves » et aussi une « fabrique d'esclaves ».



Nous venons d'esquisser rapidement la physionomie de l'Académie militaire. Sur ce fond de toile comment se détache la seule figure qui nous intéresse vraiment, celle de Schiller?

Les témoignages de ses condisciples nous offrent de lui un tableau peu flatté : nous y voyons s'inscrire une assez singulière silhouette de potache hirsute et tumultueux, chez lequel un souverain mépris de l'enveloppe s'associe à l'exaltation de la vie intérieure. En gros, on peut dire que Schiller est resté, dans le développement de son existence, fidèle à ce dualisme typique de sa nature. On peut dire que toute sa vie son regard s'est fermé au monde extérieur pour ne s'ouvrir qu'au monde intérieur et enchanté

des créations de sa pensée. Il est assez rare que notre physionomie d'homme donne un démenti aux traits essentiels de notre visage d'adolescent.

Voici donc comment l'ont vu ses camarades :

« Mon Schiller, écrit Scharffenstein, — notons que ce crayon sans indulgence nous vient de son meilleur ami ! — avait vraiment un aspect comique : il était fort grand pour son âge ; ses cuisses étaient presque du même calibre que ses mollets ; il avait le cou très long et était blême avec de petits yeux bordés de rouge. Parmi tous les garçons c'était un des plus sales. L'inspecteur Nies disait en grommelant : c'est un cochon. Que dire de cette tête mal frisée couverte de papillotes, avec une énorme natte ! Il me semble que je pourrais le peindre encore. »

« Schiller, écrit un autre, Mönnich, comme toutes les âmes ardentes qui vivent dans leurs pensées et dans leurs rêves, donnait peu de soin à son extérieur. Il avait tout particulièrement horreur de se friser les cheveux, ainsi que le voulait la mode d'alors. A l'école on tenait spécialement à ce qu'aucun élève ne parût aux repas avec une tête en désordre et son camarade de dortoir était chaque jour obligé de lui dire quand la cloche du repas sonnait : « Mais Fritz, comme te voilà encore fait ! » A quoi il répondait en colère : « Je voudrais envoyer à tous les diables cette damnée natte ! » Comme il était dépourvu de tout talent pour faire cette natte, son voisin le prenait généralement en pitié et l'aidait. Il n'était d'ailleurs pas d'un voisinage agréable ni commode. On ne pouvait point dormir en paix à côté de lui : souvent une demi-heure après le moment du coucher, Schiller, saisi par l'inspiration, sautait de son lit et composait ou étudiait pendant toute la nuit. Il fallait pour cela enjamber le lit de son voisin de dortoir qui recevait souvent, de ce fait, tant la précipitation de Schiller était grande, un coup de pied où n'entrait d'ailleurs aucune mauvaise intention. A cette habitude de faire de la nuit le jour que Schiller conserva jusqu'à la fin de sa vie, s'ajoutait une autre pratique, pire : celle de ranimer par des spiritueux des forces vitales épuisées et surmenées. Souvent il dépassait la mesure et fréquemment il lui était très difficile de marcher droit quand il s'agissait d'aller à table en rangs et en colonne. Dans ces cas-là, chacun de ses condisciples, parmi lesquels sa grande bonté de cœur et son tempérament

original le faisaient universellement aimer, s'efforçait de masquer la chose et d'empêcher qu'il n'en naquît des désagréments,

Enfièvrement morbide de la pensée, insomnie, déchet rapide des forces et, pour les relever et se donner l'illusion de la force, le coup de fouet classique de l'alcool (1), — dès à présent, dès le stade du collège, Schiller porte les stigmates de ceux qui brûleront vite leur capital !

Cette singulière surexcitation dans le travail de la pensée, cette impossibilité physique de composer posément, de maintenir le cerveau à « l'état froid » est notée par un autre camarade, Petersen, qui nous révèle des attitudes caractéristiques. « L'enthousiasme, chez Schiller, rappelait l'agitation des Corybantes au moment de la composition poétique ; il n'arrivait à consigner ses pensées sur le papier que dans une grande effervescence de souffles bruyants, de trépignements et dans ces sortes de transports que l'on a observés chez Michel-Ange tandis qu'il sculptait. Les familiers de Schiller ont constaté cent fois ce phénomène chez lui et le trait suivant est rigoureusement véridique. Les élèves de l'Académie de la section de médecine étaient tenus, à la fin de leur année d'études, d'inspecter les chambres des malades et de surveiller le traitement institué pour chaque patient. Un jour où c'était le tour de Schiller, il s'assit au pied du lit d'un malade. Au lieu d'interroger ce dernier et de l'examiner, notre poète se mit à faire des gestes d'une telle exubérance et à se livrer à des mouvements convulsifs d'une telle violence que le patient prit peur que son médecin consultant ne fût saisi d'un accès de démence. »

Gardons-nous de voir dans cette exaltation un trop-plein de force. Médicalement, l'excitabilité est sœur de la faiblesse. Cette agitation fiévreuse trahit une déficience primitive du capital vital. C'est parce qu'en eux les réserves sont pauvres et, par une sorte d'instinct désespéré de compensation, que les débiles trépident et se démènent. Dans l'ordre physique comme dans l'ordre cérébral, le geste excessif, le geste désadapté révèle la faiblesse, et dans l'arène

(1) A ce besoin de stimulant nerveux doit être rattaché l'usage immodéré du tabac à priser. « Quand il lui arrivait d'en manquer, note son camarade Petersen, il reniflait de la poussière pour provoquer l'irritation des muqueuses olfactives. »

comme dans le cabinet de travail les faibles s'agitent plus que les forts.

Cette même excitabilité nerveuse, nous la retrouvons dans une circonstance particulière. En 1780, à l'occasion de l'anniversaire du duc Charles-Eugène (11 février), les élèves de l'Académie organisent entre eux une représentation théâtrale. C'est à Schiller, comme à l'un des plus doués, qu'est laissé le choix de la pièce et confié la répartition des rôles. Il choisit le *Clavigo* de Gœthe et prend pour lui-même le rôle principal. Mais la représentation tourne au désastre. L'agitation incoercible que Schiller porte en lui, sa mimique de forcené, loin de faire de lui un acteur émouvant — comme il y compte avec naïveté — dessinent sur la scène une silhouette grotesque. C'est le commencement de la longue liste de ses mécomptes comme interprète ou comme lecteur. Laissons la parole à Petersen : « Comment joua Schiller? On peut dire sans aucune exagération : d'une façon abominable. Tous les passages émouvants ou solennels étaient joués d'une manière grinçante ou débordante. La tendresse et la passion étaient exprimées par des rugissements, des souffles haletants, des trépignements. Son jeu était le désordre le plus absolu, tantôt répugnant, tantôt burlesque... Au moment du dialogue avec Beaumarchais, au passage où le poète indique comme mise en scène : « Clavigo fort ému s'agite sur son siège », Schiller se livra sur son siège à des contorsions si sauvages que les spectateurs ne pouvaient se tenir de rire et s'attendaient à le voir perdre l'équilibre. »

Jusqu'à présent les témoignages des contemporains cités sont défavorables, presque pénibles. Ils nous montrent Schiller adolescent sous le jour du ridicule et comme une sorte d'étrange pantin. C'est que ces tableaux sont tracés avec la cruelle froideur de plume propre à l'indifférence. L'amitié a d'autres yeux. Andreas Streicher, la plus touchante figure de l'histoire de la jeunesse de Schiller, le premier en date de ces amis à la vigilante tendresse, de ces affectueux génies tutélaires que la destinée inclinera sur la pauvre vie de notre poète à ses plus durs tournants, Andreas Streicher a vu autrement le pensionnaire de l'École Charles. C'était un jeune et obscur musicien, encore à ses débuts, fils d'une pauvre veuve de Stuttgart, de deux ans plus jeune que

Schiller, que le hasard fit assister à la soutenance de thèse médicale en latin de ce dernier en décembre 1780. Il nous a retracé dans un petit livre intitulé : *la Fuite de Schiller de Stuttgart et son séjour à Mannheim de* 1782 *à* 1785, récit d'une sincérité infiniment attachante dont la composition sera jusqu'au soir de sa vie sa plus chère occupation et qui est la source biographique la plus vivante de la jeunesse du poète, l'impression étrangement forte que lui communiqua ce premier contact, la sorte de singulière intuition qu'il reçut alors du sentiment qui devait être la flamme réchauffante de toute son humble existence. Il nous a dit comment son attention se fixait, comme fascinée, sur la personne de l'étudiant pendant le feu de la soutenance, comment, avec cette réceptivité que créent en nous les mystérieuses affinités de l'amitié, son regard s'emparait avidement de chaque détail physique : la chevelure rousse, rejetée en arrière, un certain clignotement passionné et vif des yeux en parlant, le cou blanc, très pur, largement dégagé par la chemise, « le beau nez bien fait, la flamme profonde et hardie du regard d'aigle, le front plein et bombé ». Il nous a dit comment chacun des traits de ce visage « tout simple et plein d'âme » se gravait en lui « d'ineffable façon ». « Après quarante-huit années, s'écrie-t-il, avec une émotion dans le souvenir qui se communique un peu à son lecteur, je pourrais, si j'étais peintre, retracer chaque détail de cette scène. »

On devine sans peine combien le tempérament de *corybante* de Schiller — pour reprendre l'expression de Petersen — dut souffrir de l'inflexible discipline militaire, du caporalisme de l'Académie, de la compression impitoyable imposée à l'essor poétique par un régime de caserne. Schiller a plus tard, en 1784, laissé échapper dans *l'Annonce de la Thalie rhénane* ce soupir éloquent : « Le goût de la poésie, offensait les lois de l'institut où je fus élevé et était en contradiction avec le plan de son fondateur. Huit ans durant, mon enthousiasme fut aux prises avec la discipline militaire, mais la passion de la poésie est ardente et forte comme le premier amour. »

Il souffrit peut-être encore davantage de la servilité qui était la loi de l'École Charles. Peu de lectures sont plus affligeantes que les laborieuses effusions de reconnaissance rédigées par Schiller adolescent sur les thèmes imposés par le duc. Nous sentons tout ce que ce plat lyrisme d'es-

clave qui s'abîme dans une sorte de vertige de bassesse dut coûter à un tempérament de cette noblesse... Mais nous serons enclins à l'indulgence, si nous nous représentons par l'imagination, d'un côté « l'élève Schiller » devant son pupitre d'interne burinant les pauvres phrases que contredit rageusement tout l'élan de sa nature et, de l'autre, le duc tout-puissant qui peut, à juste titre, prononcer les paroles mises par l'auteur de *Cabale et Amour* dans la bouche du président Walter : « Quand je parais, un royaume tremble. » Néanmoins nous avons une certaine peine à imaginer ce degré extrême dans la dépendance, dans la sujétion, à réaliser la pauvre chose désarmée dans l'ordre social que représente un Schiller dans le Wurtemberg du dix-huitième siècle.

Schiller a senti très jeune le goût d'amertume de la misère et mesuré sa force paralysante. Il y a dans une dissertation d'école composée à l'Académie sur un thème donné par le professeur Abel quelques lignes que rend émouvantes l'âge de l'enfant qui les a tracées. Schiller y parle de ce « torturant sentiment du besoin qui courbe et ploie de mille manières l'esprit aussi bien que le corps et finit par avoir raison du plus noble cœur d'homme ». Il y peint la dégradante puissance de la misère qui parvient à étouffer en l'homme « le respect de lui-même, à paralyser toutes ses forces vives et même à le faire descendre à ce degré d'abaissement où il devient l'instrument passif du caprice d'autrui ». Il ajoute : « Il faut une véritable intrépidité de cœur à l'être malheureux qui veut conserver intactes sa dignité et sa personnalité d'homme... L'homme riche ne connaît rien de tout ce que fait germer dans le cœur le poids de la misère... » « Malheur à l'opprimé, conclut-il (et ces dernières lignes ont un humble et douloureux accent de confession), qui ne peut hausser un peu sa nature et lui faire rendre un faible son de joie que sous l'excitation de l'ivresse... »

Devons-nous nous plaindre de tout ce qui pesa sur cette jeunesse, de tout ce qui se coalisa contre elle pour lui faire subir aussitôt l'oppression accablante de la destinée et de l'ordre social? C'est la souffrance qui nous a donné Schiller. C'est l'hostilité au réel qui l'a contraint à chercher un refuge dans l'idéalisme; c'est la tyrannie qui lui a donné cette grande soif d'air vierge et libre que toute son œuvre n'épui-

sera point. Sans Charles-Eugène et le régime de l'Académie, nous n'aurions ni *les Brigands*, ni *Don Carlos*, ni *l'Idéal et la Vie*, ni *Guillaume Tell*. Gœthe a vu dans « l'idée de liberté » — et peu de choses semblent en effet plus certaines, plus acquises — l'élément permanent et continu de la personnalité créatrice de Schiller. Toute idée a besoin d'un tremplin : l'instinct de la liberté ne jaillit nulle part plus sûrement que sur le sol de la servitude. « Les plus beaux rêves de liberté, nous dira Schiller lui-même, naissent au fond d'un cachot. »

II

Les traits essentiels de la physionomie de Schiller sont inscrits dans sa jeunesse. Plus et mieux peut-être que pour d'autres écrivains, la jeunesse éclaire ici tout l'homme.

De cette jeunesse quel est le premier trait qui émerge?

La lutte. La lutte contre tout ce qui fait la vie mauvaise et ingrate. Dans la table du principal répertoire biographique consacré à Schiller, les deux rubriques les plus longues sont : *Geldangelegenheiten* et *Krankheiten*. Affaires d'argent, maladies.

Ce sont bien là, en effet, les deux pôles de cette pauvre existence, placée du début jusqu'à sa fin sous le signe de la misère.

La disette pécuniaire d'abord. Les marges toujours trop étroites, les budgets impossibles. Les dettes et ce qu'elles entraînent : la voix aigre des créanciers, l'humiliation de tendre la main à des gens qu'on méprise, l'obligation de monnayer la muse, de travailler fiévreusement, industriellement, de remplacer l'inspiration par la production ; la crainte du Code ; le grossissement des imaginations de poètes devant les complications judiciaires ; l'instabilité, l'insécurité essentielles, tout ce qui déprime la vie, la tire vers les bas-fonds, oblige de ramper quand on voudrait vivre dans les étoiles.

Tout cela existe dès l'origine et ne se modifie guère.

Baggesen voit Schiller à Iéna en 1790 et écrit : « Il a 200 thalers de traitement comme professeur et il lui en faudrait 1 200 pour vivre. Il est traqué par son éditeur, par ses dettes qui s'enflent tous les jours. Il est obligé de travailler dès l'aube jusqu'au soir comme un cheval. »

Devant Göritz, notre poète se livre en 1793 à des évaluations — d'une précision comique et émouvante — du capital pécuniaire nécessaire selon lui à la stricte vie de l'homme ; six thalers y suffisent d'après son estimation : on commence par « s'acheter une bonne miche de pain sur laquelle on prélève tous les jours pour un demi-kreuzer Une fois par semaine on se régale d'une saucisse chaude... »

Il y a quelque chose de minable dans cette vie fidèle de bout en bout au cadre de misère qui a été son premier lot.

Malgré certaines atténuations bourgeoises dues au mariage, Schiller reste tout le long de sa vie le bohème d'aspect famélique qu'il fut, jeune homme, à Stuttgart et à Mannheim. Quelle vision conservent de lui les visiteurs venus en admirateurs et retournant chez eux déçus par leur grand poète? Un haut personnage blême, aux joues creuses, aux longs cheveux fins et roux, la voix trouée et éraillée par l'abus du tabac, le visage et le linge du col « barbouillés » par le jus des prises, traînant en pantoufles jaunes éculées et dans d'éternelles robes de chambre mal ficelées qui n'ont pas l'air de lui tenir au corps. L'aspect du bohème et les habitudes du garni. Le lever à quatre heures de l'après-midi. Le lit défait jusque dans la soirée. Une première collation consistant en une tasse de chocolat et puis, peu à peu, parce que les heures glissent toujours plus vers la nuit, le déjeuner finissant, dans cette anarchie de la journée, par rejoindre le dîner et se fondre avec lui. Après l'après-midi à vau-l'eau, une interminable nuit, malsaine, dangereuse, dans laquelle se concentre toute la vie. Schiller ne s'éveille qu'aux lumières. Jusqu'à quatre heures du matin, jusqu'à la pâleur de l'aube derrière la vitre, il travaille ou joue aux cartes (c'est un joueur passionné comme beaucoup de ceux qui brûlent leur vie et qui mettent tout dans la minute qui passe) ou discute des idées. Souvent, au milieu même de la causerie, la fatigue vient le terrasser ; bridée par l'effort des nerfs, elle surgit brusquement comme une voleuse. Schiller, au milieu d'une phrase, coule au fond de son fauteuil et sombre dans un sommeil de mort ; on l'emporte tout dormant dans son lit. Pour se soutenir au cours de ces nuits qui l'exaltent en l'épuisant, il boit coup sur coup des tasses de café ou d'un affreux mélange qu'il affectionne : le *Wein Schokolade* (vin-chocolat).

Trompé par la richesse de la flamme intérieure, il brûle en prodigue, avec une insouciance dont il a la folie de se féliciter, un capital vital d'une navrante exiguïté.

Car ce bohème est avant tout un malade. Il l'est dès l'origine et le restera toute sa courte vie. La phtisie fait lentement son chemin dans un corps qu'elle ne lâche pas, Schiller se sait condamné. « Quand il s'agit de moi, ne faites jamais de plans pour plus tard que deux ans. »

Tout, la sveltesse et l'amenuisement extrême de la charpente, la tête pensivement courbée vers le sol, la pâleur translucide des joues qu'inonde brusquement, au cours d'une causerie trop ardente, le sang rapide des émotifs et des débiles, tout dénonce en lui l'émouvante fragilité d'une enveloppe corporelle à la fois minée et soutenue par la fièvre intérieure. « Je n'ai jamais vu Schiller dans l'état de santé », écrit l'un de ses contemporains. « Pendant des mois il ne quitte pas sa chambre », écrit un autre, et, bien entendu, quand il en sort, le seul contact de l'air est, pour lui, un choc pénible... Un voyage dans le sud de la France, poursuit le même témoin avec la cruauté inconsciente des bonnes âmes qui prescrivent des biftecks aux meurt-de-faim, serait peut-être encore capable de le sauver, mais il faudrait qu'aucune condition d'économie n'intervînt : son état ne le permet plus. Il faudrait en même temps que, pendant une année au moins, il pût être dégagé de tout souci de gain et vivre sur un large pied. Si un haut personnage lui faisait un cadeau de 10 000 thalers, avec la condidion expresse de les dépenser en voyages et si, en même temps, on m'investissait des fonctions de régisseur chargé de le traîner d'endroit en endroit, de veiller à toutes ses commodités, à tous les détails de sa vie, peut-être pourrait-on encore le sauver. Mais avec son régime actuel, il continuera si bien et si longtemps qu'un beau jour, à sa table de travail, la dernière goutte d'huile sera épuisée et que la lampe s'éteindra. »

« L'intérêt passionné que je prends aux choses m'épuise, me détraque, avoue-t-il lui-même à Gœthe en 1797 ; je paye un jour d'inspiration, de veine heureuse, par six jours d'accablement et de souffrances. »

Toute sa vie est un soupir de nostalgie vers la liberté, vers la lumière, vers la force, vers la fuite, une continuelle anticipation de l'imagination sur un avenir que l'hostilité

du présent colore de tous les mirages. « Dans les arbres nus et dépouillés de l'hiver, il voyait déjà le printemps, écrit Voss le Jeune en 1805. Le printemps éveillait l'image du voyage ; le voyage, l'idée de santé ; la santé, la vision d'œuvres qu'il espérait pouvoir encore créer. »

Les deux mots qui reviennent peut-être le plus souvent sous sa plume sont : *Gram*, *Bedürfnis* (chagrin, besoin). On pourrait parcourir bien des pages de Gœthe avant de les rencontrer. Et cette différence de vocabulaire accuse bien la différence des deux destinées. Schiller en a un peu voulu à Gœthe, sans âpreté, sans aigreur (il était trop haut pour en être capable), de la partialité du sort à son égard, de la miraculeuse façon dont cette vie souple, aisée, brillante, était portée par le destin. Quelle distance entre cette existence et la sienne !

Du fond d'ombre de sa vie solitaire, derrière des épaisseurs de livres, d'imprimés, de méditations, Schiller contemple avec un vague effroi Gœthe s'agitant au plein soleil de la vie et écrit : « C'est un singulier sentiment pour moi de vous voir ainsi jeté au cœur du monde, tandis que moi je reste assis entre mes vitres de papier. » (Iéna, 16 octobre 1795).

L'espèce d'immobilité contractée dans laquelle il vit favorise l'essor de l'imagination. Entre leurs quatre murs, les imaginatifs sont de grands voyageurs. Dans son étroite chambre de malade et jusqu'aux dernières lueurs de son existence, Schiller rumine sérieusement un départ... pour la Chine. Quel beau tremplin pour supprimer les distances que les quelques pieds carrés d'une cellule de poète ! Mais laissons la parole au témoin, à Voss le Jeune, un des contemporains qui l'approchèrent le plus et l'aimèrent le mieux dans les dernières années de sa vie et dont la simplicité d'accent est émouvante : « Dans les derniers temps de son existence, je fus extraordinairement ému, un soir où nous avions agité ensemble de grandioses projets de voyages, de l'entendre me dire tout à coup : « J'espère pouvoir encore « aller en Chine ; certes ne ne sera pas chose aisée, mais je « serais malheureux si l'on devait m'arracher impitoyable- « ment cet espoir. » Six mois plus tard je portais sa dépouille à sa dernière demeure. Schiller n'a non plus jamais vu le spectacle dont il avait eu éternellement soif, la mer, le symbole naturel de l'infini. »

Ce goût passionné du tête-à-tête avec les visions de son imagination aggrave progressivement une inaptitude à s'adapter au monde extérieur qui lui était naturelle, dès la jeunesse. Là encore les témoignages contemporains sont unanimes. Il porte dans le monde des yeux de rêve, un air d'absence perpétuelle. Voici comment le voit Falk à Iéna en 1792 : « La chevelure rousse qu'il n'avait pas encore arrangée et qui volait en désordre autour de sa tête accusait son extrême pâleur (il crachait le sang depuis quelque temps). Sur ses traits planait un air de mélancolie et de rêve ; dans son regard il y avait une bonté qui, tout de suite, conquit mon cœur. Quand on le fixe, on a l'impression de se trouver en face d'un être absent ou d'un homme qui, absorbé dans la recherche de quelque joyau cher et perdu, ne prend aucune connaissance des objets étrangers qui l'environnent... Cette sorte de crainte, d'inquiétude perpétuelle qui plane sur lui se communique à toute sa personne. »

Cette espèce de blême fantôme fait singulière figure au milieu des hommes. Peu d'êtres peuvent être plus égarés dans l'atmosphère d'un salon. Il donne l'impression d'un stupide. C'est un oiseau des cimes contraint de marcher les ailes repliées.

« Schiller en société n'existe pas, écrit Baggesen en 1790 ; il est dépourvu de tout agrément, de tout esprit. Le plus souvent il se tait. Nul n'a jamais réussi à lui arracher la moindre saillie ; aucun *bon mot* n'a jamais franchi ses lèvres. Parfois, mais très rarement, il vient à être ému et alors émeut à leur tour et jusqu'aux larmes toutes les personnes présentes. »

Mais la silhouette la mieux tracée est encore celle que nous devons au philosophe Schelling qui écrit en 1796 : « J'ai beaucoup vu Schiller ces jours-ci. Mais j'avoue que j'aurais de la peine à supporter longtemps ces entrevues. Il est incroyable combien cet écrivain illustre peut être craintif dans la conversation. Il a l'air idiot et baisse les yeux. Cet air peureux a pour effet de rendre l'interlocuteur lui-même peureux. Ce même être qui, une plume à la main, manie si souverainement, si despotiquement la langue, est, dans la conversation, empêtré pour trouver le moindre mot et souvent contraint d'emprunter un terme français quand le terme allemand lui manque. Quand il relève les yeux, il

y a dans son regard quelque chose de perçant, de souverain, que je n'ai vu qu'à lui (1). »

Cette lumière royale qui brille par éclats dans ce terne regard de timide, c'est la vie intérieure qui l'allume. Cette brusque faculté d'émouvoir qui jaillit soudainement de cette pauvre silhouette gênée et que note avec surprise Baggesen, c'est de la source la plus profonde qu'elle émane. Le sauvage, si dépaysé parmi les hommes, a tout à coup rencontré son vrai royaume, celui de la pensée, le seul dans lequel il soit chez lui ; il a oublié le cadre qui l'entoure, retrouvé ses ailes. Cette puissance de transfiguration du réel a été parfaitement notée par Guillaume de Humboldt :

La pensée était le véritable élément de sa vie. La tension perpétuelle de l'esprit ne cédait chez lui qu'aux plus violentes attaques de son mal. Loin d'être un effort, elle lui était un délassement. Ceci apparaissait surtout dans la conversation. Il n'était jamais en quête d'un thème intéressant ; il s'en remettait au hasard du soin d'amener sur le tapis un sujet de conversation. Mais ce sujet une fois rencontré, il excellait à orienter la discussion vers un point de vue général. Il traitait toujours les idées en résultat moral positif qu'il s'agissait de conquérir en commun. Son existence quotidienne, de l'instant de son réveil jusqu'à la nuit, était de telle nature que toute la trame moyenne de la vie qui d'ordinaire passionne et préoccupe si vivement même les meilleurs d'entre nous, il la laissait comme de la poussière sous lui. Non point qu'il eût rejeté de lui une occupation ou un plaisir quand il s'offrait. Mais il avait une façon de traiter toute chose autre que celle des autres hommes. Il ignora toujours cette espèce de dispersion qui impose aux plus éminents d'entre nous, dans les moments de relâchement, des occupations indifférentes ou mécaniques. Au sens littéral du mot, pas un instant, dans cette vie, n'était perdu pour l'intensité de la pensée.

(1) Cf. encore sous la plume de Genast en 1803 : « Combien Schiller pouvait être différent de Gœthe en société ! La foule lui faisait positivement peur. Les hommages que Gœthe recevait comme un juste tribut lui étaient en exécration et le troublaient. C'est pour cette raison qu'à Lauchsdtät il choisissait toujours les chemins solitaires pour éviter les éternels saluts dont il avait horreur... Généralement il traversait la foule, la tête penchée, remerciant gentiment tous ceux qui le saluaient au passage. Combien Gœthe apparaissait autre au milieu de ce public qui était tous les ans à peu près le même, marchant droit et fier comme un roi, la tête dressée, n'inclinant le chef que légèrement et avec condescendance pour répondre aux saluts. »

C'est dans cette aptitude à transmuer le réel par l'ardeur du rêve que doit sans doute être cherché le secret du magnétisme qu'il exerça. « On avait l'impression, quand on l'écoutait, de marcher parmi les étoiles », s'écrie Caroline de Wolzogen. Quant au tendre et mystique génie de Novalis, voici la cantate fervente de reconnaissance que lui inspire le souvenir de l'homme qui, à Iéna, alluma le premier en lui la flamme de l'autel :

Comme il demeure vivant en moi le souvenir de l'instant où je le vis pour la première fois, l'être dans lequel s'incarnait le rêve des heures les plus divines de mon adolescence !... Son regard me précipitait dans la poussière mais me relevait aussitôt. Dès les premières minutes, je lui accordai une confiance sans limites. Ne m'eût-il jamais adressé la parole, n'eût-il jamais fait attention à moi, mon cœur ne lui serait pas moins demeuré inaltérablement attaché. Tout de suite, je reconnus en lui le génie sublime qui domine et gouverne les siècles et ce fut docilement et de bon cœur que je me pliai à l'ordre du destin. Lui plaire, le servir, lui arracher une légère marque d'intérêt, c'était l'unique objet de mes méditations tout le long du jour et la dernière pensée sur laquelle je m'endormais. Si la Providence eût exigé ce sacrifice, je n'eusse pas hésité à arracher de mon cœur en pleurant l'image d'une maîtresse bien-aimée... Un mot de lui eût fait jaillir en moi l'étincelle des gestes héroïques... et s'il se trouve dans mon âme quelques traces du beau et du bien c'est à son exemple qu'elles sont dues. Si jamais, un jour, il m'est donné d'accomplir quelque œuvre qui trahisse une noble origine, et une source plus belle que ne sont d'ordinaire les sources humaines, c'est en grande partie à Schiller que je le devrai. C'est lui qui a gravé dans mon âme les tendres et douces lignes du Beau et du Bien... Du port de la patrie céleste il m'a tendu la main pour élever jusqu'à lui l'âme déchue...

Cet être, puissant dans le monde de l'esprit, nous fait sourire dans le monde de la matière. Il est foncièrement et congénitalement désadapté. Toute sa vie, son personnage conserve quelque chose d'hirsute, de tumultueux, de biscornu — à la fois attendrissant et vaguement burlesque. « Mon Dieu, que Schiller était donc comique ! » soupirait son meilleur camarade de l'Académie, Scharffenstein. Dix ans plus tard, Goritz écrit (1791) : « Ses attitudes, ses pieds informes, ses étranges mouvements de tête produisaient une impression pénible. Dans sa façon de se vêtir non seulement

il ne montrait aucun goût, ce qui eût été bien excusable, mais il agissait si bien contre toutes les règles que son aspect en devenait extravagant, surtout quand il lui prenait fantaisie de faire toilette. Il pouvait dans ces cas-là, le mieux du monde, arborer ensemble un frac bleu, un foulard rouge, des culottes jaunes et des bas foncés. L'ensemble, corsé par les genoux cagneux et les pieds en équerre, donnait à sa silhouette un air excentrique que confirmaient ses inclinaisons de corps en manière de salut à l'égard de ses visiteurs. »

Quoi qu'il fasse, il n'arrive pas à cadrer avec la terre. Par exemple il veut monter à cheval et, de ce goût bien innocent, vont sortir de singulières aventures. Nous nous en voudrions de ne pas donner dans son texte savoureux la petite esquisse suivante qui dresse sous nos yeux une si amusante silhouette de Schiller écuyer : « Tout ce qu'il inventait, il le faisait avec violence, avec excès. Il s'était par exemple acheté un cheval. Tous les jours il le montait. Dès le départ de la maison, il se mettait au galop ; régulièrement on le voyait revenir à fond de train sur une monture emballée. Il ne devait son salut qu'au fait que la bête connaissait bien sa demeure et arrivée près de la maison, enfilait une ruelle en cul-de-sac où elle était forcée de s'arrêter. Cette habitude rendait les chevaux qu'il avait montés fort dangereux pour les étrangers qui voyaient leur monture prendre le mors aux dents avant qu'ils eussent le temps de se mettre en garde. »

Son goût des extrêmes, du déchaînement, se manifeste dans la tendresse romantique qu'il témoigne à l'orage. « Dans ces cas-là, écrit sa belle-sœur Wolzogen, il ne pouvait supporter de rester emprisonné entre quatre murs. Il se précipitait dehors, dans les champs, pour admirer du sommet des montagnes ces grandioses manifestations des forces de la nature. Ce spectacle le mettait dans un état d'exaltation intellectuelle sans borne. En pareil cas les gens de l'auberge, pleins de sollicitude, envoyaient dans la nuit au-devant de lui des hommes avec des lanternes pour prévenir un accident » (été de 1788).

Mais nulle part peut-être ne se marque plus sûrement son divorce avec le réel que dans le chapitre de l'amour. Schiller ne nous parle de sa maîtresse que pour la situer dans les espaces sidéraux, ne nous confie jamais rien ni de son corps,

ni de ses traits, ni de son regard, ni de sa voix. La femme en chair et en os s'évanouit, se dissout, s'évapore en fantôme aérien dans une atmosphère d'ailleurs incandescente. L'idylle devient un embrasement astral.

C'est ici, sur le terrain du sensible, que nous voyons éclater le plus crûment la différence avec Gœthe. Tous les sentiments de Gœthe sont enracinés dans le concret, enfoncés dans la vie chaude, immédiate, palpitante. Pensons aux amours de l'étudiant de Leipzig et de Strasbourg, à Kätchen Schönkopf, à Friederike Brion ! Cantonnés chacun dans leur domaine comme dans des forteresses d'où leur nature profonde leur interdit de s'évader, appuyés, l'un sur la vie, l'autre sur le rêve, enfermés, l'un dans le royaume du palpable *(das Betastliche)*, l'autre dans le royaume du spéculatif *(das Ideele)*, Gœthe et Schiller s'observent longtemps avec hostilité, avec le sentiment de leur insurmontable étrangeté. Schiller, dès son contact avec Weimar, reproche à Gœthe ce qu'il appelle bizarrement, mais typiquement « sa résignation à l'univers de ses cinq sens ». La sécurité de Gœthe dans le monde de la matière lui est un sujet d'étonnement et de scandale. « Je n'aime pas sa philosophie, écrit-il, elle tire trop du monde des sens ; moi je ne puise que dans l'âme. » (Iéna, 30 novembre 1790.) Ce qu'il y a de plus intime en lui souffre de cette ardeur à porter la main sur les choses, de cette avidité facile, de ce besoin de « palper la vie », où il voit le trait profond de la nature de son rival.

Comment réagit Gœthe? Avec le détachement souverain, la sérénité un peu méprisante que nous lui connaissons, sans céder d'ailleurs un pouce de son terrain. « Schiller prêchait l'évangile de la liberté, pour moi j'entendais ne rien laisser rogner du droit de la nature ». Ces lignes ont trait aux conversations d'Iéna de 1795. Il n'a pas toujours montré à Schiller un visage aussi serein. Et quelques années seulement plus tôt, quand il revient d'Italie converti au *credo* du classicisme païen, l'idéalisme de réfractaire de l'auteur des *Brigands*, en violente opposition avec tout ce qu'il a eu tant de peine à affermir en lui, le hérisse et le révolte.

Barrès écrit dans *l'Ennemi des lois* ces lignes qu'il nous faut retenir : « Le maître de Weimar acceptait la vie, et même — ce qui est le trait essentiel — sympathisait par-

tout où il distinguait une force qui s'épanouira ». C'est tout juste le contraire qu'il faudrait écrire de Schiller. Toute sa jeunesse — et dans une certaine mesure toute son existence — est un refus passionné de la vie, un rejet fougueux du réel considéré comme un amoindrissement. Le génie de Gœthe est ordonné au réel, à l'humain ; celui de Schiller est ordonné à l'absolu. L'idéalisme est un capital vierge qu'il faut défendre contre l'assaut de l'existence, contre l'usure de l'expérience quotidienne, contre l'immense lâcheté que l'homme décore du nom de raison, contre la puissance de capitulation de la vie. Lutte inégale dans laquelle ce sera le *Schwärmer* qui succombera.

Le héros adolescent schillérien reste devant le monde comme devant un mur hostile dans lequel il tente de faire brèche de la tête en s'ensanglantant. Tout le théâtre de la jeunesse de Schiller représente un conflit entre le rêve et la vie. Tous ses héros meurent en héros de l'exaltation. L'idéalisme succombe à la coalition des éléments du réel.

S'il nous fallait nommer le trait essentiel de Schiller, nous serions tentés de le voir avec Hugo von Hofmannsthal dans la fidélité au rêve intérieur associée à la plus étonnante élimination instinctive des forces de contamination de la vie.

Aux yeux de l'écrivain viennois, Schiller représente le germanisme essentiel, sans point d'appui sur le monde des faits, suspendu dans l'abstrait, métaphysique en quelque sorte *(das Deutsche in seiner Weltlosigkeit)*. Cette cristallisation hors de la gangue des contingences offre l'avantage de nous présenter une image du génie germanique d'une particulière limpidité. L'âme allemande nous y apparaît dans sa substance profonde, nette de tout alliage, à l'état chimiquement pur, si l'on peut dire. Ce caractère éminemment représentatif des tendances essentielles de la race, tendances que viendra plus tard recouvrir et vicier l'expansion du réalisme politique, n'est pas un des moindres intérêts de Schiller à nos yeux.

ROBERT D'HARCOURT.

Chroniques russes[1]

A la gare de Vitebsk.

En janvier 1918, la légation de Danemark m'envoya dans le sud de la Russie pour négocier avec la Rada ukrainienne de Kiew.

Je fis connaissance avec mes compagnons de voyage, un Russe d'un certain âge, de Dvinsk, et un Juif de vingt-deux ans à peine, rentré hier d'exil, avec un complet de cheviote bleue qui en avait vu de dures, et des bottes éculées. Il se disait sous-commissaire au ravitaillement de Petrograd. Nous nous partagions le compartiment jusqu'à Mogilof, qui était le quartier général de l'état-major et où résidait alors Krylenko après le meurtre du général Doukonine. La conversation roula sur des généralités, car les événements avaient clos la discussion politique et l'on n'entendait plus que le solo de la force au langage bref et neuf. Mais, nous étions bien à notre aise ensemble. Le Russe fit du thé ; le commissaire donna du sucre et je découpai pour toute la compagnie une poule rôtie provenant de la cuisine de la légation. Comme étranger, j'étais le seul à pouvoir entamer une conversation un peu sérieuse, soit lorsque j'étais en tête-à-tête avec mes compagnons de voyage dans le couloir, soit incidemment dans le compartiment. Les autres jouaient à la « préférence », jeu favori des Russes, dans un compartiment voisin. Avec le commissaire, je discutais de l'impérialisme et du communisme. Il était très poli ; mais il y avait dans sa voix un ton qui réduisait l'argumentation à

(1) Copyright 1927 by Perrin et Cie.

une chose secondaire ; et, bien qu'il ne l'avouât pas, il me semble pourtant qu'il disait : « Nous, bolcheviks, nous haïssons, nous sommes au pouvoir ici, et nous saurons en user jusqu'au bout, et nous y arriverons ailleurs et nous ne manquerons pàs de tordre le cou à tous ceux qui nous feront obstacle, à toi aussi et avec joie, mais tout cela, c'est bien naturel, n'est-ce pas? La partie est égale et sans feinte, et ceux qui ne veulent pas mourir peuvent se battre. » Il y a beaucoup de sortes de bolcheviks, mais c'est là le type véritable et dangereux.

J'étais seul avec le Russe par un après-midi sombre, pendant que le train traversait lentement la plaine unie de la Russie blanche, d'une blancheur hivernale comme son nom et déserte à désespérer. Je ne pouvais lui parler qu'avec difficulté : je n'avais pas alors le maniement de la langue russe ; mais il n'était pas communicatif. Cependant il ne pouvait se dominer ; il parlait d'une voix étouffée de la grande Russie qui avait sombré, et les larmes lui coulaient sur les joues. J'ai rencontré bien des Russes ; je n'ai jamais mieux aimé la Russie qu'en la personne de cet homme entre deux âges, de qui je ne savais rien, mais qui pleurait dans le crépuscule, devant moi, étranger. Y a-t-il une peine plus cruelle que celle d'un homme simple pleurant sur sa patrie?

Nous arrivâmes à Vitebsk dans l'après-midi du second jour, après un voyage lent. Le commissaire et moi nous entrâmes dans la gare pour déjeuner.

La salle d'attente de Vitebsk offrait un aspect inimaginable pour celui qui n'a pas vu la Russie. D'abord l'odeur de cuir et ce mauvais tabac à cigarettes, *mahorka*, dont l'élément le meilleur est encore la tige du tabac ; une atmosphère qui en un instant change le présent en un songe, où la personnalité ne joue qu'un rôle obscur, mais qui est devenu maintenant dans mon souvenir de la poésie exotique. Toute la salle d'attente des troisièmes était invraisemblablement remplie de soldats ; elle eût été impraticable si l'on n'avait point passé sans se gêner par-dessus les paquets et les dormeurs qui ne bougeaient pas ; il en faut bien davantage pour éveiller un Russe. Dans un coin de la salle d'attente, une messe se disait devant une grande image de saint et beaucoup de petites images. Il y avait un pope qui chantait, le visage tourné vers l'icone. Les deux grandes lumières vacillaient en silence sur leurs chandeliers géants. Le prêtre était revêtu d'une chasuble dorée, et sa chevelure de Christ douce et longue ondoyait sur ses épaules. Il chantait : Gospodi, Gospodi... et une dizaine de soldats aux grosses faces rouges se signaient dévotement en entendant prononcer le nom du Seigneur. Il y en avait

un qui voulait absolument toucher terre et qui s'inclinait dans la poussière, dans la saleté et dans les coques de tournesol.

La salle d'attente des premières où se trouvait le buffet n'avait guère meilleur aspect. Toutes les places étaient prises. D'autres soldats et des officiers, facilement reconnaissables, malgré les galons arrachés, à leurs traits ainsi qu'à la coupe et au tissu de leurs uniformes, se tenaient derrière chaque chaise et attendaient leur tour. Les tables de côté et les bancs étaient pleins, d'abord de gens couchés pour dormir ; mais devant eux et au-dessus d'eux, d'autres gens assis mangeaient. Jusqu'en dessous des bancs, des soldats dormaient. On croira que c'est impossible, mais rien n'est impossible quand la fatigue *veut* qu'on dorme.

Nous nous rangeâmes près d'une table de côté où il semblait qu'il y aurait bientôt de la place. Les garçons se faufilaient entre les gens qui attendaient, graisseux, suant et criant pour qu'on laissât passer leurs assiettes remplies de bonne soupe toute bouillante et ces plats de buffet vraiment russes, du cochon de lait rôti et du rôti d'oie. Tout le local était plongé dans une buée humide de nourriture, de fumée et de vapeur. Les deux grandes tables au milieu de la salle étaient un chaos de têtes qui mangeaient, d'assiettes qui fumaient, de plantes vertes, de déchets, de grands dessus de table qui pouvaient bien être en argent, car j'en ai vu ailleurs, par exemple à Iékaterinbourg peu après l'assassinat de la famille impériale et la fuite des bolcheviks. L'argent n'est pas un métal précieux en Russie. On entrevoyait, dans le fond, le buffet avec ses rangées de toutes sortes de bouteilles vides, triste souvenir du bon vieux temps où l'on se rencontrait dans la salle d'attente pour se rincer le gosier d'on ne sait combien d'eaux-de-vie et de liqueurs internationales, avant que la cloche sonnât et qu'on rentrât dans les wagons-lits pour garnir les tables de caviar, d'autre bonne *zakouska* et de vraie *vodka*. Sur une table à part se trouvait le samovar du restaurant qu'on ne pouvait manquer de voir, car il contient toujours de l'eau pour trois cents verres de thé et il faut le faire bouillir à nouveau toutes les demi-heures dans les temps de presse.

Nous avions donné un billet de trois roubles au garçon qui, dès que ce fut possible, fit signe de partir à deux soldats ayant fini de manger ; et nous eûmes de la place au fond, au bout d'un banc. Il y avait encore sept ou huit personnes attablées. Sur le banc vis-à-vis, un matelot couché dormait ou faisait semblant de dormir. Mais on le laissa tranquille. Quand on nous eut servi notre soupe, un jeune officier aux cheveux bruns, tout aussi beau et aussi distingué que le pouvait être un officier russe, prit place en face du matelot. Le

matelot se redressa sur son séant, posa les coudes sur la table et se mit à se curer les dents en lançant un regard méchant à l'officier qui ne faisait pas attention à lui. Lorsque le garçon apporta de la soupe au jeune officier, je sentis que quelque chose commençait à travailler le matelot. Il continuait à fixer ses regards sur l'officier, mais des mouvements traversaient son visage, reflet d'une action qu'il imaginait. L'officier ne bronchait pas ; pas un tressaillement dans son visage, pas même un faible changement de couleur qui pût révéler une gêne. Il ne chercha pas à détourner ses yeux ; il était si tranquille qu'il ne voyait pas la brute grossière le fixant haineusement. Je sentais mon visage tout moite et je me dis : « Tu es pâle comme un cadavre. » L'officier avait commencé de manger, un léger sursaut d'impatience traversa le matelot ; je me dis : « Ça y est ! il va cracher dans la soupe. »

D'une petite saccade rapide le matelot s'arracha quelques cheveux de la tête, tendit la main par-dessus la table et les fit tomber dans l'assiette de l'officier. Il faisait cela sans rapidité particulière, presque à loisir ; un sourire voilé se jouait autour de sa bouche. Le jeune officier ne fit rien pour l'en empêcher, mais se contenta de lever la tête et de fixer son ennemi les yeux dans les yeux. Le matelot alluma une cigarette et s'occupa d'autre chose. L'officier commanda une nouvelle assiette de soupe. Personne à table ne proféra un mot pendant qu'il attendait. Mon commissaire était devenu tout rouge, son regard me disait que le mieux était de faire le mort. J'étais au fond du banc au bout de la table, et il fallait que quatre hommes se levassent pour que je puisse sortir. J'hésitais, et pendant ce temps-là le garçon arriva avec une nouvelle assiettée de soupe pour l'officier.

L'officier se mit à manger comme s'il n'y avait rien eu. Le matelot reprit sa manœuvre et refit tomber quelques cheveux dans l'assiette. Cette fois il souriait ouvertement avec beaucoup de calme et d'assurance. L'officier ne tenta pas encore de s'y opposer, mais il était pâle quand il leva les yeux, et il y avait dans son regard un brillant éclat.

— Pardon, *Gaspada*, dit-il d'une voix mélodieuse, en faisant une légère inclination vers la table, mais sans nous regarder, pardon, messieurs, d'être forcé de troubler la tranquillité de votre repas.

Et avant de nous laisser savoir la suite (il avait déjà le revolver à la main), il tira sur le matelot. J'entendis la détonation, j'entendis la balle pénétrer et la tête du matelot cogner le mur. Il restait les bras tendus, tenant dans une main un browning ; et à la place de son œil droit s'apercevait une affreuse bouillie de sang et de filaments qui dégoulinaient le long du visage. Tandis qu'encore paralysés de

frayeur, nous fixions les yeux sur le cadavre, survint le second coup de feu et l'officier s'affaissa sur le banc. Il s'était logé une balle dans la tempe et il ne sortit que peu de sang de la blessure. Sa casquette tombée laissait voir ses cheveux brun foncé bien soignés et d'un léger brillant. Sa tête s'était abattue sur sa poitrine ; et, dans une salle d'attente russe avec ses nombreux dormeurs, il y avait à peine quelque chose d'anormal dans son attitude. Mais juste en face de lui se raidissait l'affreux cadavre du matelot avec sa brèche sanglante dans l'orbite.

Ce qui arriva encore, je ne le sais que mal. Les gens se levèrent brusquement ; il vint des soldats armés ; un commandant nous interrogea, nous montrâmes nos papiers et les cadavres furent emportés. Mais déjà beaucoup de gens s'étaient rassis et continuaient à manger. Personne, sauf les voisins et quelques femmes, ne se pressait pour voir quoi que ce soit. Mon commissaire arrangea vite nos affaires avec le commandant, et nous regagnâmes notre train. J'étais moi-même trop agité pour me rendre compte de l'état où cette scène l'avait mis ; et le peu de temps que nous fûmes encore ensemble, nous n'échangeâmes aucune parole à ce sujet. Mais j'ai conservé l'impression qu'il m'avait pris par le bras et qu'il me conduisait comme un petit enfant.

Cavalerie russe (1).

C'est à une fenêtre de la *Millionaia*, la rue aristocratique de Pétrograd où la noblesse a ses palais et qui porte un nom sonnant l'or. Entre les façades rouges et jaunes l'air s'emplit de piaffements qui claquent. Un régiment de lanciers défile d'un pas de procession, en route pour la revue sur la place du Palais d'Hiver, avant son départ au front. Le colonel est en tête, non pas un vieux colonel de garnison à côtelettes blanches, engoncé dans un haut carcan rouge, un vieux dont la bedaine tomberait et qui aurait les pieds déformés par la goutte dans les bottes d'ordonnance. Non, le régiment a pour chef un beau soldat kaki aux moustaches noires en croissant sur le visage bronzé. La poitrine couverte de croix de Saint-George de tous grades à rubans noir et orange, il ne porte les couleurs françaises, anglaises, belges et serbes que sur deux minces rangées et le rubis de Wladimir scintille sur son cœur. Le lourd cimeterre — une pièce de famille sans doute, à long pommeau d'argent et fourreau de cuir noir ferré d'argenteries caucasiennes — tranche sur le noir de ses cu-

(1) Traduit par J. J. Gâteau.

lottes et le vernis flambant neuf des bottes. Il monte un pur sang de jais, stylé à esquisser sans cesse un pas de danse cabrée, à jeter des œillades coquettes et à mouiller son mors d'écume, tandis qu'en réalité l'animal avance comme un agneau et n'a besoin des éperons que pour la frime et la montre.

L'aide de camp du colonel, à sa gauche, est un grand cavalier svelte et beau comme les rêvent les jeunes filles. Sa croix de Saint-George brille et la longue fourragère blanche à aiguillettes d'or s'attache à l'épaule. Son teint est frais et son visage net, quoique légèrement rêveur, d'une insouciance qui semble encore baignée dans la clarté d'un adieu qu'il vient d'oublier.

Immédiatement derrière vient la musique des balalaikas, suivie du régiment au complet, des gaillards grands et solides sur des petits chevaux russes. Le peloton de tête de chaque escadron a les longues lances au dos et ce sont des armes qui crèvent les yeux que cette forêt de grosses perches rayant le ciel de biais. Quelques-unes seulement ont des banderoles, presque toutes sont nues et l'acier gras et court de leur pointe éclate seul au soleil. Les pelotons qui suivent n'ont que des carabines, mais portent tous le sabre noir et or de la cavalerie russe dans des bandoulières de cuir neuf et brut. Les cavaliers sont pour la plupart des jeunes gens, de grands gars de la campagne presque imberbes, blonds et roux, d'un blond qui tourne au blanc, des figures grêlées, piquées de rousseurs ou pleines de boutons qui prospèrent, de joyeux loustics ayant autant de pensées dans la tête qu'il y en a dans une miche de pain. Mais mêlés à tous ces gamins d'hier, qui boivent encore goulûment à la vie avec leurs yeux clairs et fixes, chevauchent aussi de petits Tartares ramassés, aux pupilles comme des diamants noirs et aux cheveux lisses, qui dissimulent une graisse latente autour de la rondeur des joues. Et passent aussi, isolés, de purs types mongols au nez épaté, aux pommettes jaunâtres et aux cheveux rêches en mèche ou en natte ; enfin sur les côtés passent de vrais cavaliers, des vétérans de la selle au képi de travers, à peu près chauves par derrière pendant que sur le devant les cheveux épais font une brosse huilée et bouclée qui avance et bouffe sur le front en gros bourrelet et en bandeau raidi, le tout donnant de son avantageux possesseur une égale impression de soldat et de souteneur.

Le premier escadron monte des chevaux bais, le second des noirs, puis de nouveau des bais, mais le quatrième n'a que des chevaux blancs ; — quant aux jeunes poulains qui folâtrent près des juments, traînards trotte-menu qui branlent une tête bien trop grosse pour un corps de chien ridicule sur quatre longues pattes molles, seuls

ils varient de couleur parfois, tant les règlements de cavalerie sont impuissants à leur endroit. Ces petits chevaux russes apparemment ne sont pas assez lourds pour les grands chocs à l'arme blanche où c'est le poids qui donne la force et qui décide, mais ils ont les plus mignonnes petites têtes et une longue crinière tombante dans de bons yeux si pleins de patience. Aucune autre bête ne mérite mieux l'affection de l'homme que le petit cheval russe qui va son trot fidèle et sûr sans jamais songer qu'on peut aussi aller au pas et qui endure des traitements à flanquer immédiatement une ou deux douzaines de tares définitives à des chevaux plus grands mais plus douillets, — une bête qui reste dehors par les pires froids de l'hiver glacé et sans rien sur le dos dans les tempêtes de neige, qu'on traite Dieu sait comme, qu'on maltraite, fouette et affame sans qu'il bronche jamais, mais qui vous regarde avec des yeux aussi vaillants et aussi bons la veille encore du jour qu'il abandonne. Alors, n'en pouvant plus, les pattes soudain raidies, il meurt, simple et modeste encore dans la mort comme en sa vie de servitude. Et pourtant... Quand on veut lui tapoter les naseaux, il détourne la tête et on s'aperçoit qu'il est insensible à ces sortes d'avances parce qu'on ne s'est jamais soucié d'éveiller son instinct des caresses. Les juments poulinent tous les ans et même les poulains ont quelque chose de singulier : ils n'ont pas cette espièglerie nonchalante et joyeuse des autres poulains qui se roulent sur le dos et folâtrent les pattes en l'air ; ce sont déjà, dès la naissance, des petits êtres poilus et sauvageons, aux yeux précocement intelligents, qui trottinent partout à la suite de leurs mères, et quand ils sont nés au régiment, ils sont de toutes les marches, des campagnes et des revues le long des flancs de la colonne, la bouche toujours pleine d'un mâchonnement monotone, attentifs à ce but unique de leur vie : rester à hauteur de leur mère et du bon lait maternel pour le cas d'une halte en route.

Voici jouer maintenant la musique des balalaikas, non pas un air militaire, car les Russes ne sont pas un peuple militaire de nature ; on peut bien les ranger en rang, mais dans le fond ce sont des nomades, qui ne savent en fait de chants que des hymnes tristes et plutôt monotones, dont la prenante mélancolie s'allie à cet héritage musical des peuples primitifs, ce rythme de la répétition qui ébranle avec une telle force de suggestion et d'entraînement les natures les plus indolentes, et en dépit de toute leur civilisation pénètre les plus raffinés ; hymnes qui baignent de rosée le cœur, ouvrent la perspective des plaines profondes aux centaines et centaines de milliers d'êtres, le continent de la Volga, le grand fleuve maternel, et l'immensité des steppes où Kirghizes et Kalmouks promènent tou-

jours leurs tentes. Et quand les balalaikas se taisent, monte un chant du régiment, chanté d'abord par une voix dirigeante, puis par un chœur restreint où l'on perçoit encore le tremblement des voix individuelles, entonné enfin par tout l'escadron dont les rudes gosiers sans art s'unissent en une lourde voix écrasante, dépassant de loin tous les chœurs d'étudiants dans sa naïve fougue vocale, dans cet élan absolu et sans pensée qui est proprement l'âme de fête des chants populaires.

Après les escadrons viennent des cavaliers avec des chevaux de rechange, des charrettes de campagne avec de grands paquets de foin aplatis, des voitures de fusils et de paquetages, des chevaux avec des mitrailleuses sur le dos, encore des charrettes avec des lances, des cuivres et des caisses de cartouches et enfin les cuisines de campagne, chevaux, hommes et voitures et de nouveau de jeunes poulains. Tout le défilé était déjà fini et la rue retournée au silence quand passa un cavalier en retard, à bride abattue sur un petit cheval ; il sautait sur sa selle comme un bonhomme en caoutchouc, collait exactement au rythme du galop, bien que l'animal, sur la pointe des pavés, crinière au vent, volât comme une flamme noire, avec des étincelles en éventails de feu sous ses sabots, et dans un bruit d'orage mêlé de grêle et de tonnerre. Sûr qu'ils savent sauter, les chevaux russes ! Leurs petites pattes robustes battent le pavé comme des baguettes de tambour vertigineuses, là où de grands chevaux de dragons auraient les sabots sensibles comme des cors au pied, sous le poids de leur propre masse gavée d'avoine.

Telle était la cavalerie russe partant pour le front.

L'année après elle rentra. C'était pendant les négociations de Brest-Litovsk. La guerre était finie du côté des Russes, bien avant que fût signée la paix, sans souci même qu'elle le fût ou non. Il y avait un commissariat spécial à Moscou qui démobilisait l'armée, mais notre régiment rentra à Kazan, sa garnison habituelle, dans deux trains à boggies qu'il avait réquisitionné tout seul — et fait avancer victorieusement, grâce à quelques gestes efficaces au revolver, quand on ne se dépêchait pas de donner la voie libre. Les chevaux étaient dix par wagon et les hommes étaient bourgeoisement installés dans quelque chose qui, à en juger aux chiffres romains, avait jadis été des wagons-lits de première classe, mais qui, en arrivant à Kazan, sauf les cloisons et ce qui ne pouvait être décloué, n'avait plus rien du confort d'antan, peluches, coussins ou porcelaines de lavabos.

De la gare le régiment prit la Voskresenskaja, la rue principale de Kazan qui va de l'Université au vieux Kremlin avec sa tour des

Tatars. Le beau colonel manquait et son aide de camp ; on n'apercevait plus du reste d'officiers, car les survivants, s'il en était, n'avaient plus d'épaulettes, ni d'insignes. Venaient en tête un soldat roux et, sur un pur sang noir, un marin en béret à longs rubans flottants, noirs et jaunes, en vareuse et pantalons blancs, pantalons de la flotte. C'était drôle à voir, un marin à cheval ; la bête avait beau hennir et se raidir sous lui, il semblait vissé sur sa selle et causait sans en être gêné avec son voisin. Il n'avait pas d'autre arme qu'un lourd browning à la ceinture. Dans les escadrons, les chevaux étaient maintenant mélangés, sans souci des couleurs, mais selon l'amitié de leurs cavaliers. Personne ne portait plus de lances, à quoi bon traîner encore les longues hampes rien moins qu'indiquées pour tuer. Mais la plupart avaient des étuis à revolver bouclés autour de la taille, surtout des revolvers de gendarmerie, avec un long cordon rouge partant d'un anneau de la crosse et passé autour du cou parce que c'est vraiment d'un bel effet.

Le régiment emplissait la rue d'un cliquetis confus de pas et de trots. Les chevaux gardaient encore les rangs où ils pouvaient, mais les cavaliers, impatients, rompaient les files à qui se dépasserait l'un l'autre, ou bien ils faisaient volter leurs montures et revenaient en arrière dans le tumulte, les rires et les injures. Beaucoup montaient sur les trottoirs et déchargeaient pour s'amuser revolvers et carabines ; les balles se croisaient en l'air et parfois s'aplatissaient sur les cheminées, d'autres entraient par les fenêtres des troisièmes et blessaient le plâtre des plafonds d'appartements. Les poulains affolés dans ce désordre et ce tapage panique s'égaraient et perdaient leurs mères. Et les gens de la ville s'enfuyaient épouvantés à tous les coins de rue ; ceux qui étaient trop lents à fuir se collaient aux murs, tout blêmes, comptant sur le Ciel pour que cette terrifiante cavalerie défilât toute sans leur faire de mal.

Quand le régiment atteignit la caserne au bout de la ville, les chevaux allèrent tout droit aux écuries et entrèrent dans leurs stalles, et les cavaliers, sans descendre de selle, leur passèrent le licou et les attachèrent. Les voitures ramenées furent rassemblées en tas au milieu de la cour et elles y sont encore, mais enfoncées dans le sol jusqu'aux moyeux. Les canons-mitrailleuses une fois en position aux portes, on s'occupa de fouiller la caserne du haut en bas. D'abord on dévora et but tout ce qui se pouvait dénicher et réunir en un tournemain, et on fêta le retour et la nouvelle liberté-égalité-fraternité, puis on s'installa pour la nuit, le marin et le rouquin dans le lit du colonel. Ils entrèrent dans les draps blancs, tout habillés, bottés, éperonnés et en armes, et les autres se dispersèrent pour dormir

dans les chambres des officiers, mais beaucoup étaient déjà allongés dans le mess et dormaient la tête sur une table et les jambes par terre, ou inversement, la tête par terre et les pieds sur une chaise. Les Russes dorment même accrochés à un portemanteau, dans n'importe quelle position et dans n'importe quel sens.

Tant qu'il y eut de quoi manger et se désaltérer dans la caserne, un violent vacarme ne cessa d'en sortir jour et nuit, jusqu'à des heures tardives. Les bourgeois de Kazan et tous ceux qui tenaient à leur peau se tinrent à distance convenable de cette noce qui dégénérait trop aisément en excès. Un jour on apporta à l'hôpital trois soldats très abîmés et on en avait sûrement enterré à la hâte une demi-douzaine, gaspillés dans une rixe issue d'un malentendu. L'aspect de la caserne était affreux, avec les aigles arrachés des portails, les carreaux des fenêtres cassés ou étoilés par la fusillade, et son ravalement blanc tombé des murs par longues traînées. Le mobilier était en pièces, les portraits du mess des officiers criblés de balles et, à l'ancienne place de celui du tsar, quatre punaises fixaient maintenant un portrait de Lénine. Le chef de l'intendance, surpris par l'arrivée du régiment et qui s'était enfui et caché dans Kazan au fond d'une cave, raconta qu'ils avaient voituré du fumier plein l'église et que le pope avait été attaché dans la voiture de forge régimentaire où il lécha la graisse à outils jusqu'à ce qu'on lui permît de détaler à moitié mort de faim et de soif. Quant au major qui avait toujours été une sale rosse, ces sauvages l'avaient recherché en ville et mis aux fers à la guérite jusqu'au jour où le hasard d'un coup de feu le tua.

Mais peu à peu les denrées disparurent ; les Tartares s'étaient dépêchés de rentrer chez eux, car si le Turc est cruel avec méthode, tous ces emportements populaires des bolcheviques sont éloignés de son flegme. Le reste, individuellement ou par petits paquets, rentra dans ses villages. Les chefs bolcheviques s'étaient depuis longtemps installés dans Kazan, logeaient à l'hôtel ou avaient pris quartier chez de riches bourgeois ; d'autres également reçurent des postes de confiance plus ou moins hauts dans l'administration soviétique et dans les commissariats. A la fin, tous partis, la caserne resta vide et saccagée sur son terrain désert, avec l'air bizarre d'avoir été incendiée.

Mais le bruit ne décrût pas, au contraire, il persista et il augmenta jusqu'à devenir un hurlement qui déchirait le cœur et donnait le frisson, un finale ininterrompu de cris perçants ; on eût dit un hennissement d'esprits infernaux atteints par-dessus le marché de folie furieuse et ce n'était pourtant que les chevaux oubliés dans les

longues écuries et tirant sur leur longe, et qui, enfin libres, galopaient dans tous les sens, piétinaient tous les obstacles, et s'arrachaient de longs lambeaux de chair à coups de leurs longues dents plates, l'œil injecté de sang, devenus presque des êtres humains dans leurs épouvantables tortures de faim et de soif.

La ville écoutait et certains se sont étonnés peut-être, mais qui donc aurait eu l'envie d'exposer sa vie, d'abord pour les fous qui habitaient peut-être encore dans la caserne, et ensuite pour ces bêtes encore plus folles que même le diable n'aurait pu approcher. Et qui procurerait le foin, et qui devrait le payer, et qui est-ce que regardait au fond toute cette histoire?... Du reste, le bruit bientôt s'affaiblit et à la fin acheva de mourir, et plus personne ne pensa à la caserne où nul n'avait plus affaire et qui n'attirait même pas les voleurs après que le régiment l'avait liquidée.

Mais un mois plus tard, aux premiers réchauffements de l'air, Kazan fut obligé de se souvenir de la caserne et de ce qui s'y était effectivement passé, car selon le vent une horrible puanteur se répandait dans les rues, envahissait même les maisons. La chose empira tant que les commissaires durent s'en saisir et on ramassa sans tarder trois à quatre cents prisonniers de guerre, de ceux qui n'étaient pas entrés dans la garde rouge, pour enlever les cadavres. Ce fut une dure besogne, la terre étant encore trop gelée pour qu'on pût les enterrer, il fallut charger les corps puants hors de la ville et les jeter dans une prairie des bords du Volga. Des prisonniers s'évanouirent, mais bah ! il en mourut certains, mais des prisonniers de guerre, ça meurt si facilement, et qui est-ce qui les regrette ! Et il fallait bien quand même que quelqu'un fît le travail, si tout le monde ne voulait s'attendre à la peste.

Ceux qui sont passés en bateau devant Kazan dans l'été et l'automne de 1918 ont pu voir des foules d'oiseaux tournoyer au-dessus d'un certain endroit de la rive nord du Volga. C'est là qu'on transporta toutes ces charognes de chevaux à leur dernier repos. Là, j'ai vu pour la dernière fois le régiment de cavalerie que je regardai d'abord de la fenêtre d'une belle dame quand il allait à la revue sur la place du Palais d'Hiver. La plupart des corps étaient déjà nettoyés de toute chair et, sous la canicule, les derniers filets de sang avaient séché sur les ossements. Sur les lugubres crânes, des corbeaux gras s'attardaient encore à picorer les moindres coins de pus restant de cette putréfaction. C'était par une belle soirée, mais la vilaine vue que ces carcasses multiples et ces masques aux yeux vides, gardés par cette gent plumée, insolente et tranquille ! Et pourtant, j'ai pensé surtout aux petits poulains, si exagérément doux et que

j'avais sans cesse envie de caresser, mais qui ont toujours retiré la tête et refusé de comprendre l'intention des caresses.

Le jardin rouge.

C'était en juillet 1918. Je rôdais dans la gare d'Alatyr depuis trois heures du matin, et j'attendais. Mais le train de Kazan n'arrivait toujours pas. Dans les salles d'attente, on ne pouvait respirer à cause des paysans et des soldats qui ronflaient. J'aurais pu rester à l'hôtel à dormir, mais l'hôtel était en pleine ville et la ville, comme d'habitude, à cinq bonnes verstes de la gare : le train eût pu arriver et repartir dix fois avant que je fusse averti. Pas autre chose à faire donc qu'à attendre, sommeiller sur sa valise, le dos contre le mur de la gare ou la tête dans les mains, prendre une soupe au buffet ou boire du thé pour changer quand on le pouvait et fumer cigarette sur cigarette.

Tard dans la matinée un train blindé arriva du Nord. J'avais maintenant une distraction. Il était monté par une racaille humaine, forçats échappés aux crânes bas de criminels, écoliers en fuite dont les traits pâles portaient des marques d'égarement moral et de corruption physique précoce. A part cela, c'était un train imposant : une marchandise de première classe de l'Entente. En tête, il y avait une tourelle cuirassée avec canon à tir rapide sous coupole tournante, et sur les côtés des fentes noires où brillaient des tubes de mitrailleuses en cuivre jaune. Derrière, la locomotive géante, grise comme un monitor blindé jusqu'aux rails, et communiquant avec un long wagon à couloir, assez vaste pour contenir tout l'équipage du train blindé pendant un combat. Le reste du train se composait de trois voitures pullman élégantes et sveltes, de *tieplouskas* avec munitions et bagages, et, en queue du convoi, un wagon de marchandises plat où l'on voyait une auto noire et un avion.

Vers trois ou quatre heures de l'après-midi, on s'agita autour du train et on le mit sous pression. Il allait partir et dans la direction que je devais prendre. Je demandai à un employé de chemin de fer si je pouvais le prendre.

— Pourquoi voulez-vous vous fourrer avec cette racaille rouge? dit-il, comprenant que j'étais étranger. A moins que vous ne vouliez vous jeter dans la gueule du diable ! Maintenant, on va peut-être pouvoir se défaire de cette peste. Les Tchécoslovaques avancent. On se bat à moins de cent verstes d'ici. Et il est bien facile de voir ce que valent les rouges ! Ils ont mis à l'hôpital d'ici dix-sept blessés,

mais savez-vous de quelles blessures? Je dis que ce sont des cochons, des cochons dix fois maudits ! Du reste, le commandant est là, si vous lui voulez quelque chose...

Le commandant du train était un matelot de la flotte de la Baltique. Il se tenait sur le marchepied mobile de la locomotive et parlait au mécanicien. J'osai troubler leur conversation en lui passant ma carte, et je lui dis en quelques mots qu'il était dur pour un fonctionnaire diplomatique de gaspiller son temps dans une sacrée station ennuyeuse. Le matelot montra de la complaisance. C'était un très beau garçon, au sourire avenant. Il n'avait absolument rien de vil. Avec ses yeux bleus dans un visage crâne et basané, son joli nez busqué et des cheveux bouclés, il répondait parfaitement à la description consacrée du héros dans un roman pour la jeunesse. Car ce type existe, mais encore faut-il le trouver.

Avec un sourire qui laissait deviner une rangée de dents éblouissantes, il me pria de prendre place dans le premier pullman, et, si la sentinelle faisait des difficultés, de me réclamer de lui. Du reste, il me reverrait tout à l'heure. Nous allions partir dans dix minutes.

Je montai dans le wagon d'avant. Il n'y avait pas de garde et la porte du couloir était ouverte. La première pièce, c'était la cuisine. Il y avait un samovar et un réchaud à alcool sur une table. Sur le plancher, un tas de pains blancs ronds, une tinette de beurre à moitié vide et plusieurs grandes boîtes à biscuits avec du sucre en poudre. Le sucre était devenu presque introuvable. Il ne m'en restait que très peu dans le fond de ma gourde, mais maintenant je me mis à la remplir.

Dans les compartiments suivants habitaient apparemment divers membres de l'équipage, mais ils n'étaient pas là pour le moment. Plancher et banquettes étaient jonchés de cartes à jouer, de restes de pain, de vêtements pêle-mêle, de tasses en fer-blanc, de cartouches et de pelures de tournesol. Les filets à bagages étaient remplis de fusils, sabres, revolvers, grenades à main et autres ustensiles militaires de cuir, depuis des ceinturons et des pochettes à cartes jusqu'à des bottes et des selles archineuves. Dans un compartiment plus en avant, les couchettes d'un côté étaient démolies et du haut en bas la cloison était recouverte d'une carte d'état-major de la région du Volga. Ce devait être le compartiment du commandant. Je m'y assis, je posai ma valise, qui renfermait quelques centaines de milliers de roubles, bien au fond sous la couchette ; j'arrangeai mon siège et je m'assis sur mon imperméable pour attendre les événements.

Sur la tablette de la fenêtre, une machine à écrire restait arrêtée

au milieu d'un ordre qu'on n'avait pas fini de dicter. Il y avait aussi un tas de papiers, de télégrammes et de pièces du même genre, mais je n'étais pas un espion. En revanche, je ne me privai pas d'étudier la carte pour me donner, si possible, un aperçu des points que les Tchécoslovaques révoltés avaient atteints. Malheureusement elle ne contenait pas d'indications stratégiques. Ensuite j'examinai deux revolvers browning et un pistolet Maxime, et vis que les chargeurs en étaient tous pleins. Enfin je me jetai sur la bibliothèque de la pièce, composée d'un volume de la collection des romans de Jules Verne (traduits en russe) et d'une brochure mal imprimée sur le plus célèbre régicide de l'histoire. La couverture représentait l'exécution de Louis XVI. Le sang rouge coulait à grands flots sur le titre noir.

Dix à vingt minutes s'écoulèrent : j'étais toujours seul dans le wagon. Le sommeil allait s'emparer de moi. Mais je fus ramené à une veille plus consciente par une voix fredonnante de femme venant d'à côté, du dernier compartiment au bout, le seul que je n'avais pas examiné. Peu après, j'allumai une cigarette et je sortis dans le couloir.

La porte était entre-bâillée, ce qui me permit d'en voir assez pour être sérieusement ébaubi. Il était tapissé de haut en bas de soieries bariolées ; et ces étoffes étaient décorées de portraits militaires et d'autres photographies appartenant au genre international : *le nu artistique.*

La banquette était recouverte d'un coussin bleu de ciel chiffonné, et sur le parquet un tapis authentique replié plusieurs fois semblait avoir grand besoin du travail énergique d'un *vacuum-cleaner*. Auprès de la fenêtre, devant une psyché, et tournant le dos vers la porte, était assise une femme revêtue d'un pyjama de soie claire d'un ton encore rose et les pieds nus dans de molles pantoufles. Elle était en train d'exercer, avec un pinceau et un bâtonnet de couleur, l'art intime auquel les femmes ont recours en tous pays, dans l'espoir de renouveler et d'affiner leur charme naturel. Mais ce qui sautait aux yeux dans ce singulier boudoir sur rails, c'était une collection vraiment somptueuse de bouteilles, de flacons, de fioles, de pots, de boîtes et de cruchons répartis à travers la pièce, partout, sur les moindres rebords. D'après une évaluation rapide, il y avait de tout, des essences parisiennes les plus précieuses aux brutales puanteurs des parfums moscovites, poudre de riz et rouge pour les lèvres, alun et cold-cream, pommades, fards, vaselines, formols, sublimés et autres arcanes antiseptiques encore plus mystérieux.

L'occupante du compartiment avait cessé de fredonner : elle soumettait le résultat de son travail à un jugement critique. Je sup-

pose qu'elle m'aperçut, car elle se retourna tout à coup. J'eus l'air de regarder ce qui se passait sur le quai. Elle s'avança sur la pointe des pieds et poussa la porte, mais non sans avoir examiné mon aspect insolite. Ses yeux noirs s'allumèrent d'un sourire ; je vis qu'elle portait les cheveux courts et qu'elle ne devait pas avoir plus de dix-sept ans.

Je me rassis dans le compartiment du commandant, et, peu après, elle me rejoignit. Elle était alors complètement poudrée et revêtue d'une robe blanche courte avec des bas et des souliers blancs. Je me levai, m'inclinai et lui dis mon nom. Elle n'avait pas la moindre curiosité de savoir comment je me trouvais à bord d'un train blindé bolchevik, elle me demanda seulement avec beaucoup de grâce si je me portais bien. Un peu plus tard, elle proposa de prendre le thé. J'y étais tout disposé et je l'accompagnai dans le premier compartiment pour aider à couper le pain et à faire bouillir le samovar.

Lorsque nous eûmes tout rapporté dans le nôtre et débarrassé la tablette de la machine à écrire et des papiers, le matelot reparut enfin. Il trouva parfait que j'eusse pu me débrouiller aussi vite et me faire comprendre, malgré ma connaissance défectueuse du russe, par Dolly Mikhailovna qui était un membre éminent de l'équipage, sœur de charité et, au besoin, médecin, principal économe, et, en cas de danger et de combat, soldat maniant la mitrailleuse tout aussi bien que son revolver.

Quelques heures après, nous roulions à belle allure vers le sud. Le matelot me dit que son train allait vers Syzran. Les Tchèques avaient évacué Pensa mais pris en revanche Samara et peut-être d'autres villes. Les communications avec la Sibérie et le Turkestan étaient interrompues. Il ne pouvait pas me dire si Simbrisk, où j'avais ma délégation, était tombé, mais il le supposait. Le situation n'était pas bonne.

— Que peut-on faire avec des gens comme cela? dit-il en faisant allusion à ses hommes qui braillaient et jouaient à se battre dans les couloirs et les compartiments. Il n'y a pas encore de discipline dans l'armée. Je suis en quelque sorte fâché d'avoir quitté la flotte. Nous étions jadis à Revel. Dolly était cantatrice — une grande attraction ! Tous les officiers étaient fous d'elle. Eh bien, maintenant, ils sont partis et ce n'est pas dommage. Il n'y avait pas de morale sous l'ancien régime. Si seulement nous pouvions avoir fini de nous battre. J'en ai soupé de me ballader dans ce pays avec mon train et un tas de mauvais drôles qui fichent le camp au premier coup de feu. Et puis, quelle saleté que la leur ! Ils sont complètement insouciants et n'ont d'égard ni pour eux-mêmes, ni pour les autres.

Le soir, notre train s'arrêta à une petite station en pleine forêt. C'était au déclin du jour. Je me couchai dans l'herbe molle à côté de la ligne et je regardai les soldats adolescents qui se battaient et roulaient les uns sur les autres, sans méchanceté, moins comme des enfants que comme des faibles d'esprit. Dolly Mikailovna sortit aussi pour jouir de la brise du soir. Elle portait deux lapereaux dans les pans de sa robe, l'un blanc comme craie, avec des yeux rouges, l'autre noir aux yeux bleus. Elle s'étendit à côté de moi et mit les bêtes par terre. Celles-ci se mirent aussitôt à mordiller et à mâchonner la verdure en sautillant de leur manière étrange et grave, les oreilles rabattues en arrière. Lorsque les soldats les aperçurent, ils accoururent et voulurent les caresser et les prendre. Mais ils en eurent bientôt assez, et tirant leurs revolvers de leurs poches, ils visèrent les petites bêtes, et demandèrent en ricanant à Dolly Mikailovna si elle croyait qu'ils pouvaient les atteindre. Mais elle se fâcha et promit de prendre vie pour vie. Alors ils renoncèrent à tuer les lapereaux, mais ils nous visèrent, et se visèrent les uns les autres, avec des gestes et des cris sauvages ; et, de temps en temps, ils satisfaisaient leur sauvagerie en tirant en l'air.

La nuit était tombée. Sur l'ordre de Dolly Mikailovna, ils firent sur la voie un tas de bois et de brindilles. Elle rentra ses lapins et revint avec une poêle à frire, du beurre et de la farine. Elle s'accroupit auprès du bûcher dont la fumée, dans la soirée silencieuse, picotait les yeux, pendant que les flammes pétillantes donnaient du pittoresque à notre petit groupe. La lueur du feu servait de fond aux jeunes formes voluptueuses de Dolly, tant sa robe mince laissait transparaître les contours. Malgré la fumée et la position fatigante qui la forçait à serrer sa robe sur ses bas, elle fit bravement des crêpes à l'eau tant qu'il y eut quelqu'un à en avoir envie. Puis nous restâmes encore un moment autour du bûcher mourant à fumer des cigarettes et à causer au son de la musique grêle d'une *balalaika*.

Dans la nuit nous repartîmes et nous arrivâmes vers six heures du matin à Sviagorod. Je dormis dans la couchette du matelot sous un manteau d'officier russe. Il s'était installé un lit de sangle au pied de la carte d'état-major. Du reste, il passa une partie de la nuit hors du compartiment.

Bien que réveillé parce que le train ne se remettait pas en route, je ne pus me décider à me lever, et j'essayai de somnoler pour avoir mon plein de sommeil. Lorsqu'à neuf heures, je me rendis à la gare pour me laver au *kipiatok* (à l'eau bouillante), je vis la plupart des soldats en train de se jeter de l'eau en poussant des cris de gamins. Après avoir reçu un jet d'eau froide sur la tête, j'emportai de l'eau

chaude dans le compartiment pour me raser. Mon hôte fit aussi sa toilette. Il devait aller à Sviagorod rendre visite aux autorités supérieures.

Nous ne repartîmes que vers midi, car il avait fallu descendre l'auto du train. Dolly Mikailovna apparut ce jour-là portant, pour tout vêtement, un costume d'infirmière. Il faisait aussi une chaleur terrible. Elle avait un mouchoir sur ses cheveux courts à la garçonne. Dans la lumière pénétrante du soleil, son visage, malgré sa jeunesse, était mortellement ravagé comme un paysage lunaire, et la blancheur de la poudre ne dissimulait pas des taches d'eczéma çà et là. Mais elle était gaie comme un pinson. Son rire était rauque comme une toux et grinçait comme une pierre à repasser ; et sous la toile mince, son corps était comme une colonne de mercure et comme une bête vivante. Lorsque nous nous fûmes assis dans l'auto, le matelot au volant, Dolly et moi par derrière, il ne voulut pas démarrer. Un nuage bleu de naphte puant sortait du tuyau d'échappement et le moteur détonnait comme une mitrailleuse. Il s'écoula encore une demi-heure avant que la voiture se mît en mouvement. Nous y sautâmes afin d'être dedans lorsqu'elle partirait ; et, avec quelques soldats qui se cramponnaient sur chaque marchepied, brusquement nous filâmes dans un emballement du moteur.

Sviagorod n'avait rien de remarquable. Sous la chaleur cuisante du soleil, toutes les rues s'étiraient, vides. Les villas en bois se dressaient, tous volets verts fermés, au milieu de jardins délabrés. Nous passâmes aussi de temps en temps devant des maisons dont les portes et fenêtres grandes ouvertes montraient des restes poussiéreux de mobilier, et dont l'amère expression d'abandon laissaient dans l'esprit une tristesse passagère. Nous passâmes auprès d'une église blanche à bulbes bleus, puis sur la place du bazar. C'était un samedi, jour de marché ; mais il n'y avait que peu de voitures de paysans. Par contre, beaucoup de prisonniers de guerre austro-hongrois circulaient et contemplaient les produits de la campagne avec des regards dont une longue abstinence tempérait la férocité naturelle. Il était facile de les distinguer, malgré tous les chiffons et guenilles russes additionnés à force de mendicité, à quelque reste d'uniforme gris-bleu, surtout au képi qui avait survécu à la guerre, à la captivité et aux années de vagabondage. La plupart se reconnaissaient à leurs traits qu'on ne pouvait confondre ni avec ceux des Russes, ni avec ceux des Tatares.

Le Soviet de Sviagorod résidait dans le bâtiment de la Douma municipale sur la place. Quand notre auto vint se ranger devant le péristyle, la garde avait pris les armes et tenait une mitrailleuse

prête. On ne pouvait jamais savoir. Du reste, c'étaient tous des Hongrois, l'élite de la garde rouge. Le président du Soviet, commandant de la place — il remplissait ces deux fonctions — était un Juif roux qui avait un nom fabriqué dont je ne me souviens plus. On ne pouvait pas lui donner d'âge. A certains moments, il avait l'air d'un tout jeune homme aux traits précocement défaits ; à d'autres, on eût dit un vieillard à qui une maladie avait donné l'apparence d'une fausse jeunesse. Ses rares cheveux roux qui venaient d'être coupés ras montraient des places nues par-ci par-là. Mais ses yeux étaient remarquables ; sans regards, ils s'enflammaient parfois et semblaient alors s'irradier d'une lumière rougeâtre. Il donnait tout à fait l'impression d'être un homme supérieur, mais incontestablement un peu toqué.

Il resta interdit en me voyant ; et ce fut pire lorsqu'il parcourut mes papiers diplomatiques et apprit ce qui m'amenait à lui. Tout son être vibra d'une rage mal déprimée, et, en grinçant des dents comme un despote qu'on irrite, il me dit qu'il ne reconnaissait pas les gouvernements civils d'Europe. Ils n'étaient que du vent pour lui. D'ailleurs, les prisonniers de guerre auxquels je m'intéressais n'existaient plus. Ce n'était pas un homme comme lui qui se ferait le geôlier du capitalisme. Dans la Russie libre, chacun est citoyen libre s'il le veut, et l'on n'a pas à le nourrir des illusions de la philanthropie bourgeoise !

Là-dessus, il se détourna de moi et se mit à faire la cour à Dolly Mikailovna. Un peu plus tard cependant je rentrai en faveur parce qu'il tint à marquer que les amis et les hôtes de Dolly Mikailovna étaient aussi les siens. Il m'invita à dîner le même jour et me pria en outre d'assister à une grande fête communiste qui devait avoir lieu le dimanche : on y céderait à la population reconnaissante un jardin populaire grandiose, *Krasny Sad* (le Jardin Rouge). Il ajouta, avec un sourire satanique, qu'il se ferait une gloire d'arracher à la diplomatie capitaliste une jeunesse de tant d'avenir.

— Vous êtes déjà des nôtres, car je lis dans votre regard que vous êtes sans préjugés. Mais vous n'avez jamais senti la vérité en vous ; vous n'avez pas été pénétré de l'idée puissante de la fraternité des hommes : elle fleurira aussi dans votre jeune sang.

Il me lança un regard étrange, me prit par le bras, et, en approchant sa bouche de mon oreille, il me chuchota :

— A vous je veux vous en faire confidence. Je suis la Vérité, le Rédempteur ressuscité des temps nouveaux. Je suis...

Il se passa tout à coup la main sur le front et revint à lui avec un sourire.

— Il fait chaud, dit-il sans transition, et il ne s'écarta plus du bon sens.

Après le dîner sans alcool et sans abondance, bien qu'il fût préparé par un cuisinier viennois, je fis un tour dans la ville, pendant que les autres allaient en auto à la caserne, afin d'y régler des détails pour la grande revue militaire du lendemain qui, non seulement devait rehausser la fête, mais qui (je le comprenais bien) tirait une signification plus profonde du péril tchécoslovaque tous les jours plus proche de Sviagorod.

Je me sentais encore un peu mal à l'aise de ma scène avec le Juif; mais cela passa lorsque, sur la place du bazar, j'entrai en causette avec quelques vieux prisonniers de guerre barbus. Ils n'avaient jamais encore vu un délégué et ne s'attendaient avec raison à rien de merveilleux de celui qu'ils avaient devant eux. Ce n'était pas comme avec les officiers qui croyaient toujours qu'on venait enfin pour les renvoyer chez eux où ils retrouveraient gloire et splendeurs d'autrefois immédiatement. Je les questionnai sur la situation et j'achetai quelques paquets de tabac de Majorque pour les distribuer. Ils se plaignaient surtout de leurs jeunes camarades qui avaient passé à la garde rouge et qui les tourmentaient pour qu'ils suivissent leur exemple.

— Bien sûr, insinuaient-ils, la bonne nourriture, l'uniforme, du thé, du sucre et trois cents roubles par mois qu'on reçoit, tout cela c'est très bien, et s'ils essaient de vous envoyer au front, bien sûr qu'on peut toujours se tirer. Il y a huit jours, un régiment venant de Tambof est passé par ici. Deux cents hommes avaient déserté en chemin, et les trois cents autres n'en attendaient que l'occasion. Non, ce n'est pas dangereux, mais pourtant on ne sait jamais... Et puis on a femme et enfants là-bas et on est propriétaire! Mieux vaut donc tenir encore un peu.

Je les affermissais dans leurs bonnes résolutions. Pour les Russes, ils n'en voulaient pas dire du mal, car ils n'étaient pas méchants au fond, mais plutôt toqués la plupart ou indifférents.

Un désordre effrayant, ça oui, et partout. Le ravitaillement du camp avait cessé, et pourtant on avait l'ordre d'y rester. Impossible d'avoir un lambeau d'étoffe, et ceux qui n'avaient pas de métier ne pouvaient presque rien gagner. Mais le pire dans cette administration des commissaires, c'était qu'elle employait les prisonniers de guerre à n'importe quelle besogne dont ne voulaient pas les Russes. Il leur fallait nettoyer les écuries, les casernes, les hôpitaux; et encore dernièrement les prisonniers de guerre avaient eu à exécuter tous les travaux de terrassement du nouveau jardin communiste, sous un

soleil brûlant, et en ne recevant pour leur peine que du pain sec. Une jolie liberté, n'est-ce pas? Ah! oui, ces gredins pouvaient se dire prolétaires et bolcheviks, communistes et internationalistes tant qu'ils voulaient; ils pueraient toujours la paresse, la fainéantise et la manie de voler communes aux Russes.

Je quittai ces prisonniers, à la fois agacé et égayé de leur honnête colère. On bavardait avec ces gens de Carinthie, du Tyrol et de Salzbourg comme avec des gens de chez soi. C'est ainsi que mon vieux grand-père paternel, qui lui-même est paysan, aurait sucé son brûle-gueule et critiqué les oppresseurs, si le sort l'avait fait tomber en captivité russe. Le soir, je retournai à la gare avec le matelot. Dolly Mikailovna n'était pas avec nous. Elle coucha dans la ville.

Le lendemain matin, Dolly revint dans une des automobiles du Soviet pour se changer. Elle allait prendre part à la revue avec un détachement de l'équipage du train blindé. Le matelot et moi nous allâmes déjeuner au Soviet.

A trois heures, la revue commença. Les commissaires et l'état-major, sur la terrasse du péristyle, saluaient les drapeaux rouges. Ils étaient tous en tenue de campagne; ils avaient beaucoup d'armes, des pochettes pour cartes et des lorgnettes à prisme; mais aucun ne surpassait le Juif roux, qui, malgré la chaleur, portait un casque gris de plomb, avec une étoile à sept branches par devant. Il avait de hautes bottes vernies à éperons et, en plus, un sabre brillant, ce qui est en Russie une arme fantastique et étrange; et sa manche droite était ornée des insignes connus des troupes de choc : une tête de mort blanche en argent au-dessus de deux ossements en croix sur fond rouge. A côté de lui, le matelot, en simple vareuse et béret de marin à rubans noirs et orange, n'avait pas l'air d'une autorité militaire imposante.

Pour ne pas provoquer les prisonniers de guerre ni donner aux Hongrois de la garde rouge des idées fausses, j'avais choisi ma place à l'ombre du péristyle. C'est là aussi que s'était placé l'orchestre des prisonniers de guerre autrichiens qui devait jouer à la revue et à la fête. On n'exigea pas d'eux de marcher au soleil avec leurs instruments. On comprenait tacitement que leur art les élevait au-dessus de leur condition, et que la réussite de la fête dépendait en grande partie de leur bonne volonté et de leur musique.

Cependant le défilé avait commencé. Il ne fut pas fatigant par sa durée. Il y avait deux *polk* (régiments), comprenant chacun un peu plus de deux cents hommes. On y marchait comme en flânant, du pas que l'on voulait. Les prisonniers de guerre y étaient nombreux, notamment de la Hongrie et de l'empire allemand. On ne

pouvait les confondre avec les Russes de la garde rouge dont très peu avaient été soldats pendant la guerre, tant ils retrouvaient, bon gré, mal gré, une allure militaire dès qu'on leur mettait en main des armes. L'infanterie fut suivie d'un détachement de mitrailleuses, une trentaine de cavaliers sur des petits chevaux bruns. Une pièce de campagne attelée représentait la grosse artillerie. Pour finir venait une section du train blindé avec un drapeau rouge portant l'inscription suivante imprimée en lettres d'or : *Train blindé Karl Marx.* Derrière le drapeau marchait Dolly Mikailovna. Elle avait un air splendide en casquette d'aviateur et en blouse marine de soie blanche, avec un nœud écarlate, une sacoche de revolver à la ceinture, une culotte de cheval kaki et de hautes bottes jaunes lacées jusqu'aux genoux. En passant devant le péristyle, elle salua du sabre et d'un sourire.

Pendant le défilé, nous nous tînmes tous droits, tête découverte, tandis que la musique jouait tour à tour la *Marseillaise* et la *Marche d'honneur du premier régiment de Vienne.* Puis nous partîmes, le corps de musique en tête ; et le parti communiste du cru, hommes, femmes et enfants, ferma la marche. Il semblait que le chemin, blanc de poussière, conduisît droit au soleil.

Le jardin n'était pas loin d'ailleurs du centre de la ville. Avant d'être nationalisé, il avait appartenu à un prince Gagarine, et il montrait encore de faibles traces de style français. On y avait fait de grands changements arbitraires afin de le rendre plus populaire ; et toute la partie du milieu notamment avait été rasée pour y dégager une place autour d'une estrade d'orchestre. A cet endroit, on avait élevé une statue qui devait être dévoilée pendant la fête. Elle se trouvait au milieu d'un des longs côtés du rectangle, encore recouverte de sa bâche en toile militaire grossière, sur un fond de cyprès noirs et de thuyas. A sa droite se dressait une tribune tendue de rouge.

Dès que nous fûmes entrés dans le jardin, le cortège se dispersa. Les soldats mirent leurs fusils en faisceaux et déposèrent sur l'herbe leurs grenades à main. Nous, les hôtes, nous fûmes conduits juste dessous la tribune. Sur la place du marché, il n'y avait que peu de spectateurs, mais un bon nombre de bourgeois de la ville semblaient y être venus, surtout des jeunes filles qui ne voulaient pas laisser faner leur jeunesse au foyer. Il y a si peu de réjouissances dans une petite ville, et le nombre en avait tant diminué ! Et puis, cela n'engageait à rien d'aller voir les dernières inventions des rouges.

L'orchestre joua le *Beau Danube bleu.* Ensuite le Juif monta à la tribune rouge et posa son casque devant lui. Il suait à grosses gouttes

comme nous tous, et il était très pâle. L'ardeur du soleil ne changeait pas son teint. Il commença à parler. Il était éloquent, mais il n'avait pas l'air de s'intéresser à ce qu'il disait. De sa bouche coulait sans effort, mais sans idée conductrice, un riche flot de thèses bolchevistes et de formules socialistes courantes. Il faisait des pauses en temps opportun et laissait les communistes applaudir.

Dolly Mikailovna bâillait sans se gêner. Elle avait passé son bras dans le mien. J'entendis l'orateur parler de Karl Marx et d'Engels, et je pensai qu'on allait dévoiler la statue. Mais il continua sans que rien arrivât. Puis il céda le Jardin Rouge à la ville, dans l'espoir qu'il servirait aux intérêts du peuple, qu'il aiderait à la prospérité des arts et au libre développement de l'amour. C'était un symbole des soins que prenait la république des Soviets pour le bien-être des masses prolétaires. Mais il devrait être aussi un sanctuaire pour le peuple, remplacer l'église ignorante des popes ; oui, cet endroit devrait devenir un panthéon pour les héros de la fraternité internationale. Dans le cours du temps on y élèverait des colonnes et des statues à des gens comme Platon et Babeuf, Marx et Engels, Blanqui et Delescluze, Lénine et Liebnecht. Et c'était déjà commencé. Avec l'assistance d'un sculpteur autrichien ci-devant prisonnier de guerre, et maintenant citoyen libre, il en avait fait ériger le premier monument. Il avait hésité longtemps dans le choix du personnage historique à qui revenait l'honneur d'ouvrir la marche. Il avait pensé à Lucifer et à Caïn. Tous deux avaient été des victimes, des rebelles, des révolutionnaires de grand calibre. Mais le premier était un personnage théologique dont le caractère surnaturel ne s'accordait pas à la conception marxiste de la vie. Il était tombé dans l'oubli avec la société dont il symbolisait les craintes et les haines. L'autre était une figure mythologique dont on pouvait mettre en doute l'existence historique. Il avait donc fixé son attention sur un personnage terrestre non équivoque, sur un être humain historique, victime comme eux des idées religieuses de la société capitaliste... Et alors, quel héros pouvait passer avant l'homme qui, sans l'avoir mérité, avait été enchaîné pendant vingt siècles au pilori de l'historiographie capitaliste, le grand Prométhée prolétaire, le précurseur rouge de la révolution mondiale, le douzième apôtre de ce rédempteur des bourgeois, Jésus-Christ... *Judas Iscariote!*

L'orateur était peu à peu tombé dans un état extatique. L'assemblée comprenait à peine ce qu'il disait, mais elle se sentait mal à l'aise sous son regard brûlant. Quelques-uns crièrent, mais plusieurs Russes firent dévotement le signe de la croix. Le Juif se tut, sans paraître s'inquiéter de l'effet de ses paroles. Ses traits avaient plutôt

l'expression d'une incertitude pénible. Il se remit à parler, en cherchant ses mots, de l'heure de la résurrection et de l'apôtre des opprimés, de la dictature du prolétariat, de la fraternité, de l'Internationale..., mais il n'en sortit pas. Son visage se crispait en rictus, comme sous le fouet d'une pensée harcelante. Il se cramponnait des deux mains à la tribune, les doigts et les ongles enfoncés dans l'étoffe rouge. Alors son visage se rasséréna et il se pencha en avant et parla d'un ton mystérieux.

— Je vous livre la bonne nouvelle et c'est moi qui porte tous les péchés du temps. La vérité roule dans mon sang. Ne me connaissez-vous pas? Je suis le rédempteur du temps. Lui, c'est moi, chuchota-t-il.

Il n'y avait plus le moindre doute possible. Notre homme était fou. Il croyait qu'il était Judas.

Au même moment retentit le bruit d'un aéroplane qui survola le jardin dans l'air torride. Il prêta un instant l'oreille et passa sa main sur son front.

— Vive la révolution mondiale! cria-t-il avec une inspiration soudaine.

Et il descendit tout tranquillement de la tribune, s'inclina devant Dolly Mikailovna en la priant de dévoiler la statue.

Dolly Mikailovna se leva, et le Juif lui remit une ficelle entre les doigts. En quelques secousses elle fit tomber la couverture d'une statue d'un rouge rouille qui n'était encore exécutée qu'en plâtre, plus grande que nature et nue ; le visage, qui reproduisait les traits du commissaire, lançait vers le ciel des regards menaçants, pendant que les mains, dans un mouvement passionné, cherchaient à enlever du cou un morceau de corde de chanvre naturel. A l'apparition de l'apôtre, la musique entonna pompeusement *l'Internationale*, et nous nous levâmes et nous découvrîmes sous l'effet impérieux de la musique. De l'autre bout du jardin, on tira avec le canon de campagne trois coups successifs et rapides, et qui n'étaient pas à blanc. Les obus produisirent un sifflement diabolique et un courant d'air qui me fit tressaillir en passant par-dessus nos têtes pour aller s'abattre Dieu sait où. J'entendis le Juif roux dire quelque chose à Dolly Mikailovna, après quoi il l'embrassa et la baisa sur la bouche. Mais déjà elle s'était tournée vers moi, et avant de savoir ce qui allait m'arriver, je sentis dans mes bras son corps élastique, l'odeur âcre de sa poudre dans mes narines, et ses lèvres humides et sanguines se fermaient sur les miennes comme un lac tiède. La chaleur sembla un moment lancer des flammes. Comme mon regard ne disait pas que j'avais bien compris, Dolly Mikailovna se détourna de moi en riant,

alla à mon voisin, et lui donna le baiser qui continua de circuler de bouche en bouche.

Je me sentais malade et les genoux sans forces. Je frisais une insolation dans cet endroit découvert, avec cet incendie solaire sur ma tête. J'entrai presque en vacillant, derrière l'Apôtre, sous l'ombrage obscur des cyprès.

A l'arrivée du soir et de la fraîcheur, la danse commença. De rares lanternes luisaient dans les arbres, qui s'éteignaient vite. Seule la place où l'on dansait resta éclairée ; une lampe à arc projetait sa lumière blanche et blafarde sur la silhouette expressive de la nature. Et la foule se dispersa dans le jardin sombre. C'était une magnifique nuit d'été. On entendait les instruments de cuivre, les cadences de valse, comme un tout petit bruit quelque part sur la terre ; mais de l'espace descendait un grand silence sonore. Loin au-dessus de nos têtes, dans l'azur nocturne du firmament, tremblait la danse lente des lumières du ciel, l'éternelle Internationale des étoiles.

Cour martiale.

C'était en février 1918. Je ne m'échappai de Kiev que le troisième jour, quand les troupes de Mouravief eurent fini d'en chasser les Ukraniens de Petlioura. Nous avions eu des journées mémorables, avec meurtres et incendies, bombardement général de trois jours et force cadavres dans les rues. Après quoi ce fut pendant trois autres jours le roulement des charrettes sinistres d'où, sur les côtés, pardessus les planches, sortaient d'une bâche malpropre des bras et des pieds bleuâtres, nus ou en caleçons, qui, malgré le trot rapide des chevaux, gardaient une anormale raideur, répugnante à voir.

Le commissaire à l'Intérieur recevait dans le palais jaune des tsars situé sur une des hauteurs de la ville, qui domine la vallée du Dniepr et qui avait servi, pendant la guerre, de résidence à l'impératrice douairière Maria Feodorovna. Pour avoir audience, nous dûmes dépasser la queue, sur la place du palais, serpent gigantesque de plusieurs milliers d'hommes restant là à piétiner, les pieds gelés dans la neige fondante ; nous passâmes aussi les cadavres de quarante volontaires et étudiants ukraniens exécutés ce matin-là, de bonne heure. Comme on pouvait le voir, ils avaient été frappés à l'arme blanche, à coup de crosse et de revolver ; et ils étaient restés à l'endroit où ils s'étaient affaissés dans leur course désespérée.

La queue se continuait jusque dans le palais à travers de longs corridors et plusieurs salles. Les gens avaient encore sur le visage ce

teint gris des prisons qui vient de la terreur et du séjour des caves. J'eus la surprise de reconnaître, sous une capote trouée, un Adonis de dix-huit ans, de la légion polonaise, que j'avais vu en dernier lieu flirter avec son double en uniforme de fantaisie dans les glaces de la salle à manger de l'hôtel Cosmopolite. Ceux qui attendaient grognaient parce que je voulais passer avant mon tour. Mais mon compagnon répétait d'une voix monotone : « Place, *pachal'sta* (s'il vous plaît), pour l'ambassade danoise, ayez la bonté de faire place ! » Dans la salle du fond où il faisait une chaleur étouffante et qui débordait de monde, Tchoudofsky était assis à un grand bureau et près de lui trois ou quatre petites Juives potelées tapaient sur leurs Underwoods tant et si bien qu'elles ne sentaient plus leurs doigts, pour arriver à satisfaire aux demandes de nouveaux papiers d'identité que Tchoudofsky signait sans regarder à mesure qu'on les lui passait.

Tchoudofsky lui-même était un grand et beau Juif d'une trentaine d'années. Il avait de bons yeux bruns, de très longs cheveux, la figure pâlie par le surmenage et le manque d'air, avec des rougeurs de fièvre sur les joues. Il portait une barbe de plusieurs jours et il ne restait de sa voix qu'un chuchotement rauque. S'il s'était écouté, il serait immédiatement tombé de sommeil sur la table. Quoique Juif, il était assez Russe pour ne pas terminer une seule chose d'un coup, et passait d'une conversation à l'autre, toujours accessible aux interruptions de ceux qui étaient à côté de lui.

— Tout de suite, *tavarich* (camarade), me dit-il.

Mon compagnon insista.

— Le consul danois, répéta Tchoudofsky machinalement en se tournant vers moi. Moi parler très bien danois, m'interrompit-il. Il avait habité huit mois Copenhague, au Landemaerke (1). Il n'eût pas mieux demandé que de me donner un papier qui garantît ma sûreté, mais les permis de voyage n'étaient pas son affaire. Il voulut écrire à un ami de l'état-major. Une des petites secrétaires prit sous sa dictée une lettre qui menaçait constamment de se noyer dans des demandes et des réponses. Enfin, on la lui tendit à signer.

— Prenez la Lutheranskaia et vous trouverez l'état-major en face, à Kretchatik.

Son œil fébrile se posa un instant sur moi, puis s'abîma dans la foule. Nous nous retirâmes à travers tout ce monde qui attendait, passâmes devant des pyramides de fusils et de mitrailleuses dans le vestibule, et, après avoir enjambé des soldats qui ronflaient, nous

(1) Quartier populeux et juif de Copenhague.

sortîmes au soleil du printemps dont la lumière baignait le palais jaune, les coupoles bleues de Kiev, le ruban du fleuve luisant comme la glace, et les cadavres dans leur sang.

Le soir, je partis dans le premier train de Kiev à Moscou que les bolcheviks expédiaient après la conquête. Il devait quitter la gare des marchandises vers dix heures, parce que la gare centrale n'était encore qu'un chaos de wagons brûlés et de ferrailles tordues. Je pris un fiacre le soir, mais comme nous avions passé la ville et qu'il nous restait encore un bout de chemin, mon cocher arrêta son cheval et refusa d'aller plus loin. « Il fait trop sombre, » disait-il. Je dus donc prendre ma valise à la main et suivre les rails. Pendant que je me traînais à tâtons entre les convois épars, je heurtai littéralement un homme qui se trouva être un journaliste russe et qui, lui aussi, avait voulu tenter la chance. Enfin nous parvînmes près du commandant, lequel nous félicita d'avoir eu la vie sauve. Chaque nuit, on avait perdu des hommes tués par des maraudeurs qui vaguaient sous le couvert de l'obscurité et qui se cachaient aux alentours dans les milliers de wagons. Il avait dans la pièce voisine les cadavres de la nuit dernière, si nous désirions les voir.

Son amabilité se traduisit encore d'une autre manière : il nous donna une place dans une petite voiture de service qui devait conduire à Koursk deux fonctionnaires supérieurs des chemins de fer. Toute la nuit, on ne fit que nous garer de telle façon que nous songions aux dangers les plus imminents. Le train fut formé par une série de chocs qui, avec un bruit de détonation, nous faisaient faire de grands bonds sur les rails. Plusieurs fois nous fûmes projetés horizontalement hors de nos couchettes et précipités à terre, avant d'apprendre à rester couchés. Vers le matin, nous partîmes. J'entendis le grand pont sur le Dniepr et ses marais passer avec un fracas de ferraille, et je me félicitai de l'avoir échappé belle.

Dans la matinée, un long arrêt me réveilla. Je me précipitai au dehors. C'était un jour de gel tranquille et de soleil sur la neige récente. Nous étions sur une petite voie de garage, à environ cent kilomètres de Kief. Mes compagnons de voyage étaient sur la voie, à causer avec quelques employés du train. Notre wagon était en panne. Il avait eu son compte la nuit et menaçait de faire dérailler le train. On le décrocha donc, et je suppose qu'il est encore là où nous l'avons quitté. C'était la seule voiture convenable de ce train qui, d'après ce que nous apprîmes, essayait la ligne pour un train suivant de commissaires et de soldats allant aussi à Moscou. C'est pourquoi tout le convoi se composait de wagons militaires et était rempli de touristes d'occasion voyageant à l'œil. Nous fûmes sincèrement

désolés de lâcher le petit wagon où nous avions eu couchettes à nous et salon avec table et canapé de crin, pour aller nous fourrer dans un tiéplouska bondé de tavarichs et de moujiks, de déserteurs et de paysannes. Du reste, une fois tombée la première bouderie à la vue de ce surplus de compagnons de voyage, on nous céda de bon gré les meilleures places, on nous épargna la peine d'entretenir le feu et on manifesta de toutes façons une immuable bonhomie.

Nous n'arrivâmes que le lendemain matin à Koursk où il y eut un arrêt de douze heures. Comme nous attendions, un bruit éclata dans un wagon d'avant. C'était une paysanne qui accusait à tue-tête un soldat de lui avoir volé un billet de cent roubles — *zarskij djengui* — des roubles tsaristes. Je m'approchai du wagon où s'était déjà rassemblée une grande foule de curieux et de gardes rouges de la gare. Tout à coup la porte du bureau télégraphique s'ouvrit violemment, et un officier bolchevik sans épaulettes, mais très reconnaissable au parfait état de son équipement militaire, se précipita droit sur nous par-dessus les rails. Il courait tout en attachant son long sabre noir à sa ceinture, et rien que son expression de sévérité martiale suffisait à fendre la foule compacte.

— Qu'est-ce qui se passe par ici? C'est moi le commandant de la station de Koursk, j'ordonne le silence immédiat, hurla-t-il dans le nez de la paysanne qui ne cessait pas de crier au voleur à son compagnon de voyage.

— Arrêtez ces deux-là, ajouta-t-il.

Les soldats encadrèrent le couple et nous nous rendîmes à la station où eut lieu l'interrogatoire au bureau du commandant. Tout le local et le corridor voisins étaient pleins de monde. La voix du commandant coupa net tout palabre superflu. Il était facile de voir que les témoins étaient contre le soldat. Ils le désignaient du doigt, l'un d'eux l'avait même vu prendre le billet. L'accusé était tout jeune, blond, grêlé et vêtu comme un simple soldat. Il se défendit maladroitement et s'embrouilla de plus en plus. Personne ne connaissait le nom de son village, qui se trouvait quelque part dans le gouvernement de Tambof.

— *Iebog!* (Par Dieu!) je ne l'ai pas fait, Dieu sait que non, répétait-il constamment.

Mais alors le commandant ordonna de le fouiller. Plusieurs soldats passèrent leurs fusils et se mirent à visiter ses vêtements. On trouva et on déposa sur le bureau quelques croûtons de pain noir, un concombre salé dans un journal, un bout de chandelle, un peigne fin, une cartouche transformée en briquet et une pochette en cuir avec du tabac à cigarettes. Puis quelques roubles d'argent et un stylo-

graphe en or. Dans le parement de la manche gauche de sa capote on trouva quelques centaines de roubles en chiffons de Kerensky, jaunes et verts, et un Romanof plié, de cent roubles. La femme, en le voyant, hurla :

— Et tu me l'as chiffonné par-dessus le marché, cochon ! mais Dieu te punira.

Le commandant devint tout rouge. Il interrompit la dispute en se levant de son bureau d'un coup de pied qui envoya dinguer sa chaise loin de lui. Il croisa les bras et examina le paysan dont l'énervement s'accrut encore sous son regard.

— En voilà assez, dit le commandant après un moment d'hésitation. Rends à cette femme son argent. Pour toi, *tavarich*, je ne puis rien. Les opérations des bandes blanches font que le district militaire de Koursk est déclaré en état de guerre, et, sous ce régime, les prescriptions en vigueur ordonnent d'exécuter instantanément tout voleur pris sur le fait. Tu n'es pas condamné pour ton délit, mais pour la sécurité de la république des Soviets et parce qu'elle exige un calme et un ordre absolus à l'arrière, pendant la lutte sans merci contre la contre-révolution. J'obéis seulement à mes instructions formelles. Emmenez cet homme et fusillez-le aussitôt.

Les paroles du commandant avaient été d'une politesse presque exagérée. Ses traits vibraient d'une volonté inexorable. Dans sa tunique de cuir qui lui revêtait le buste comme une cuirasse luisante, le sabre et le revolver à la ceinture, la croix de Saint-George orange à la poitrine, les jambes solides dans sa culotte de cheval foncée à liséré rouge et dans les longues bottes vernies, il offrait une image de farouche beauté militaire.

— Je ne l'ai pas fait *iebog!* répétait le soldat quand les autres le poussèrent dehors.

Il se fit un silence de mort dans l'assemblée. Les gens n'attendirent pas d'ordre pour s'éclipser. Personne n'avait songé à un tel dénouement dans une affaire où l'on n'avait vu d'abord qu'une aventure de voyage, une distraction pendant les heures d'attente. Qui diable pouvait être au courant de tous ces *états de choses* proclamés, tantôt par un parti, tantôt par l'autre, et qui n'aboutissaient jamais qu'à tuer des gens sans jugement sur le moindre soupçon? On aurait pu bel et bien y être pris soi-même. Un gentil voyageur paisible, collé contre un mur et fusillé : ce sort-là, n'importe qui aurait tout aussi bien pu le subir. Personne n'est exempt de fautes, et nous sommes tous pécheurs ! Et comme il faut peu de chose pour être mis en minorité et devenir un contre mille ! Vraiment ce commandant avait dépassé tout ce qu'on pouvait oser espérer. Il n'entendait pas la

plaisanterie. Il avait beau s'exprimer poliment, ce qu'il faisait était bien pire que d'être condamné à la bastonnade par un diable d'officier de police qui jurait d'abord et riait ensuite méchamment dans sa barbe.

Cependant le wagon aurait peut-être vite oublié l'homme qui n'était pas autrement connu et son lamentable sort à qui la dureté des temps avait ôté toute valeur sensationnelle, si la bonne femme, un peu plus tard dans l'après-midi, n'avait remis la main sur son propre billet de cent roubles, en farfouillant distraitement dans un de ses bas rouges où elle avait des démangeaisons. Sa consternation l'accabla si visiblement qu'elle attira l'inévitable attention des autres sur sa découverte. Elle poussa un cri d'horreur et ses yeux inondés de larmes fixaient ses deux billets. La force de son repentir dépassait toutes les bornes imaginables. Mais en quoi ces pleurs et cette contrition auraient-ils soulagé les autres? Ils ne pouvaient cacher leur émotion pour leur propre compte. La confusion leur fit pousser des cris et convertir leur énergie en active indignation. Ah ! la sacrée bonne femme ! C'est comme ça alors qu'elle avait fait fusiller un innocent ! En voilà une qui était dangereuse. Une résolution unanime l'enleva du wagon, et elle fut entraînée chez le commandant.

Lorsque l'affaire fut mise au clair et que les deux billets furent déposés sur la table pour être comparés, le dur bolchevik devint un moment pâle comme la mort. Il haleta, ouvrit brusquement sa tunique, ce qui fit apparaître une camisole de laine, et se cramponna des deux mains au rebord de la table. Mais sa rage avait besoin d'air. Une secousse au double cordon rouge où pendait son Mauser, et déjà, le revolver en main, il regardait la bonne femme, comme s'il allait tirer sur elle. Mais, au lieu de cela, il brisa l'encrier, dont le liquide jaillit sur la table, il lui cracha au visage, si fort, que ce fut comme une gifle et que, de frayeur, elle s'arrêta de pleurer, mais, en revanche, elle lâcha de l'eau. Il avait perdu sa casquette ; la sueur lui collait les cheveux au front ; il grinçait des dents vers elle, avec une expression qui disait que la mort était une peine encore trop douce pour ce forfait qu'il ressentait en outre comme un tort personnel.

Après avoir ragé tout son saoul, il continua à circuler dans la chambre devant le bureau.

— Que diable veux-tu que je fasse de toi, babouchka? lui criait-il dans la figure chaque fois qu'il passait devant elle.

Et chaque fois elle répétait : « Au secours, Gospodi ! » Les soldats la soutenaient. L'anxiété d'être juste et les ombres de la colère se reflétaient sur le visage du commandant. Il était vraiment en proie

à la plus grande indécision. Ni les lois de l'état de guerre, ni ses instructions spéciales ne lui donnaient de directive pour un cas pareil. Il devait agir selon la circonstance. La considération de sa propre dignité et de sa colère, celle des sentiments légitimes de cette foule le forçaient à assumer la responsabilité d'une décision :

— Qu'est-ce que diable je vais faire de toi, babouchka? reprenait-il, la voix devenue tout à fait douce à force de méditer.

Au même moment, un train arriva sur le quai. Ce devait être le transport militaire d'Orel, attendu depuis si longtemps, et à cause duquel la ligne avait été tenue libre.

— *Tschort!* jura le commandant en relevant le poignet pour regarder sa montre. Au nom du diable, emmenez-la et fusillez-la aussi !

Il ramassa sa casquette, l'enfonça à deux mains sur sa tête jusqu'à ce qu'elle fût enfin élégamment et dûment de travers, boutonna sa tunique, et sortit dans la gare, droit et raide, sans se retourner.

HENNING KELLER.

(Traduit du danois par E. CH. DUNAN.)

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

LE NOUVEAU VISAGE DE L'ALLEMAGNE

TREIZE millions de voix données aux adversaires de la société bourgeoise capitaliste ; onze millions d'abstentions, c'est-à-dire de gens qui se désintéressent du régime des politiciens, dix-neuf millions de voix bourgeoises dispersées ; une Assemblée dominée par un bloc rouge mais sans majorité bien déterminée : voilà le nouveau visage politique de l'Allemagne. Il est, paraît-il, très séduisant et nous promet beaucoup d'agrément pendant quatre ans et particulièrement à nous Français. Comprenne qui pourra. Sans doute il fut un temps où la politique française s'entendait assez bien à tirer parti des discordes intestines des Allemagnes. Mais c'était le passé rétrograde de la monarchie et du *divide et impera.* Aucune analogie possible avec la nouvelle ère républicaine démocratique et fraternelle. Et c'est au nom de ces grands principes d'avenir que les résultats des élections du 20 mai ont provoqué des clameurs de triomphe plus bruyantes, d'ailleurs, que durables. Très vite on a dû reconnaître que, si victoire il y a, ce pourrait bien être une victoire à la Pyrrhus. Sur les possibilités futures il a bien fallu faire des réserves. Du moins s'est-on accordé à enregistrer le recul de la réaction et l'évolution très nette à gauche.

Ces deux traits sont évidemment ceux qui frappent le plus à première vue. Le second surtout. Les socialistes gagnent plus de 1 200 000 voix et 39 sièges. Ils remontent à 155. Ce chiffre est encore inférieur à celui de l'Assemblée de Weimar où ils étaient 163. Il est

vrai que dans cette Assemblée il n'y avait que 22 indépendants, tandis que les communistes passent de 45 à 54, enlevant 9 sièges derrière lesquels il y a plus d'un million d'électeurs nouveaux. Moscou est incontestablement le grand vainqueur. L'élan de la IIIe Internationale entraîne fatalement la IIe, bien qu'en apparence le fossé qui les sépare soit plus profond qu'en France. Les socialistes allemands n'acceptent-ils pas de partager le pouvoir avec les bourgeois? Bien mieux, n'avons-nous pas vu depuis 1924 la Prusse dirigée par un bloc rouge et noir tandis que le Reich était mené par un bloc noir et blanc? Il ne faut pourtant pas se méprendre. Si la « Sozial-demokratie » allemande ne veut pas comme la nôtre jouer l'âne de Buridan, elle ne renonce pas à la violence par le fait qu'elle adopte la ruse. Surtout quand le courant pousse nettement à l'extrême. Or, de cette tendance il y a un symptôme caractéristique. L'électorat féminin beaucoup plus sensible que le masculin, s'est porté encore plus violemment à gauche. Il y a 22 femmes qui vont s'asseoir sur les bancs socialistes contre 4 seulement à droite et 5 au centre.

La défaite de la droite est la contre-partie de la bascule à gauche. Elle est indiscutable même si on admet qu'une série de petits groupes nouveaux, qui ont poussé comme des champignons, recueillent des déserteurs du nationalisme. Une perte de plus de deux millions de voix et d'une trentaine de sièges est un coup dur. Ce qui est bien plus sérieux encore c'est que la crise atteint les régions considérées comme les citadelles conservatrices : le Brandebourg, la Haute-Silésie, la Poméranie et jusqu'à la Prusse orientale. En Saxe même, dans l'ancien royaume rouge où le ralliement à droite était le mot d'ordre de défense contre le socialisme, le déchet dépasse 50 pour 100. Il y a une désaffection incontestable. Reste à savoir si elle est motivée par les considérations de régime et de politique étrangère. C'est cela qu'il faudrait démontrer pour établir qu'il y a victoire pacifique et républicaine.

Les nationalistes ne sont évidemment pas des républicains. Les populistes de M. Streseman non plus. Peut-on même considérer le centre catholique comme détourné sans retour de l'ancien régime? M. Wirth peut-être. Mais M. Marx? Et pourtant M. Marx a dirigé le gouvernement depuis plus de trois ans. Il s'est appuyé sur les nationalistes et les populistes sans que le régime établi ait eu à souffrir. Ce sont des républicains à leur corps défendant, mais qui sont peut-être les meilleurs soutiens de la République, car ils maintiennent la tradition d'un gouvernement efficace et ordonné. Or on ne voit pas ce qui pourrait ramener les Allemands à l'ancien régime en dehors d'une menace révolutionnaire de nature à inquiéter la majorité qui

aspire avant tout à travailler tranquillement. Ainsi on peut parfaitement soutenir, ce qui n'est un paradoxe qu'en apparence, que le plus grand danger pour la République est la poussée à l'extrême gauche. Il ne faut pas qu'on vienne nous présenter les communistes comme des purs républicains. Quant aux socialistes, ils se sont parés des plumes du paon quand les Hohenzollern se sont suicidés, mais ils ne les ont pas renversés. Pas plus d'ailleurs qu'ils n'ont fait le moindre geste pour empêcher la guerre.

Il est vraiment bouffon de voir présenter la « Sozial-demokratie » comme un facteur de paix. De deux choses l'une : ou elle conduira à la révolution, c'est-à-dire au chambardement de l'Europe qui a toute espèce de chances de conduire à la guerre, ou bien elle dedeviendra un groupement progressif des masses démocratiques qui incarneront tout le besoin d'expansion comme tous les espoirs de revanche de l'Allemagne.

Ne voyons-nous pas dès maintenant les socialistes à l'avant-garde du mouvement de revision des traités? Le président socialiste du Reichstag. M. Lœbe, est à la tête de la Ligue pour l'*Anschluss*. La suppression du couloir polonais n'a pas de partisan plus chaleureux. Dès le lendemain des élections le *Vorwaërts* a réclamé l'évacuation de la Rhénanie et la revision du plan Dawes, et non pas sous la forme d'un marchandage mais bien à titre de réconciliation démocratique. En quoi ces dispositions diffèrent-elles de celles des nationalistes? Sans doute le parti de droite a-t-il clamé aux électeurs sa déception de la politique de rapprochement. Les résultats n'ont pas répondu à l'attente. Mais cette attitude des réactionnaires diffère-t-elle en quoi que ce soit de celle des socialistes? Nullement. La seule différence est que les nationalistes ont accepté la responsabilité de la politique de Locarno comme du traité de Versailles et trouvent que les sacrifices tardent trop à porter leurs fruits, tandis que les socialistes se sont dérobés à toutes les initiatives, mais ont toujours réclamé tous les profits.

C'est en ce sens seulement que la politique étrangère a peut-être joué un petit rôle dans les élections. Elle est venue grossir la charge des promesses défaillantes au détriment de ceux qui ont détenu le pouvoir et au profit de ceux qui en annoncent une fois de plus des merveilles. Telle est incontestablement la véritable signification des élections allemandes. Pour la saisir il suffit de considérer que le déchet des partis bourgeois modérés est proportionnellement plus accusé encore que celui des nationalistes. Si on tient compte du déplacement des voix qui s'est fait vers les nouveaux groupes paysans, la perte de l'extrême droite se réduit à 20 pour 100. Les catholiques et les

populistes ne perdent pas moins. La décadence du centre est particulièrement grave. Ce parti, qui a été l'arbitre des majorités depuis plus d'un quart de siècle, tombe à une soixantaine de sièges. En Prusse la débâcle est bien plus grande encore. Les catholiques tombent de 81 à 59 sièges. Ce sont les ouvriers qui lâchent pied. Beau résultat de la politique de démagogie.

On dit que le centre et les populistes sont entraînés dans l'impopularité des nationalistes, qu'ils paient leur adhésion au gouvernement de droite. Pourtant l'alliance avec la droite n'était-elle pas la seule chance de réaliser leur programme? Que peuvent attendre les grands industriels d'un groupement forcé avec les socialistes? Et le centre donc! Pour lui toute la vie politique se ramène à la réforme scolaire qui doit supprimer le dernier vestige du Kulturkampf. Mais cette réforme est combattue à outrance par les socialistes. Les nationalistes sont les seuls à l'accepter. Ce sont les populistes qui l'ont fait avorter et qui seront les arbitres bien plus encore dans la nouvelle Chambre que dans l'ancienne. Donc les électeurs modérés auraient travaillé contre leurs intérêts essentiels s'ils avaient abandonné la droite par dépit de réalisations insuffisantes. A vrai dire, ce n'est pas cela qui les a perdus. Nous en avons la preuve dans le déclin plus piteux encore des démocrates. Ils étaient, eux, dans l'opposition. Cela ne les empêche pas de battre les records de la débâcle avec plus de 25 pour 100. Ce trait démontre bien que la caractéristique essentielle des élections du 20 mai a été un discrédit général des partis bourgeois, modérés autant que réactionnaires, locarniens autant que revanchards. C'est dire que le discrédit procède de considérations qui n'ont rien à voir avec la réconciliation internationale et la condamnation de la guerre.

La vérité est que les Allemands ont voté comme ils le font toujours, en mécontents. Le mécontentement oscille entre la droite et la gauche. Mais il est toujours là. Et ses causes n'ont rien de mystérieux. C'est pour tous ceux qui ont connu le passé, le regret du temps où l'Allemagne menait le monde, où la vie était belle et les affaires faciles. C'est pour la génération nouvelle qui n'a pas eu moins de cinq millions de bulletins à jeter dans les urnes le sentiment que les choses pourraient aller mieux. La vie est chère. Les taxes sont lourdes. L'industrie et le commerce se maintiennent péniblement et l'agriculture ne peut pas se consoler d'avoir perdu les beaux jours de l'inflation. La déception des campagnes est certainement un des facteurs essentiels du recul nationaliste. Déception d'autant plus vive que, jusqu'à la dernière minute, on a agité le leurre de projets de secours. Les hobereaux ont cherché des organisations nouvelles dont

ils auront bien vite fait de reconnaître l'impuissance. Les paysans vont, comme partout quand ils sont irrités, à l'extrême gauche. Que sera-ce si la nouvelle majorité se met au service des citadins et ouvre la porte aux produits agricoles polonais?

Ce qu'il y a peut-être de plus frappant dans l'évolution de la représentation politique allemande, c'est qu'elle va à l'encontre de toutes les aspirations qui ont animé les électeurs. Elle ne peut satisfaire ni l'industrie et le commerce qui ont besoin avant tout d'une discipline de travail, ni les catholiques dont le vrai programme est essentiellement conservateur, ni les classes moyennes dont le désarroi est un grave avertissement. Déjà l'Allemagne subit les vices du parlementarisme, même ceux auxquels on pouvait la croire le plus réfractaire. Les partis s'effritent. Les chefs oublient la manière de commander et les troupes perdent le feu sacré. Que devient la fameuse discipline traditionnelle? Que devient l'instinct grégaire quand une douzaine de groupements fantaisistes gaspillent plus d'un million de voix? Le fait est d'autant plus caractéristique que le système électoral est combiné pour réaliser le maximum de cohésion et pour écarter les considérations de personnes. On vote au scrutin de liste par circonscription comprenant de 500 000 à un million et demi d'électeurs. Les restes reçoivent deux répartitions dans la circonscription et dans l'ensemble du Reich. Le nombre des sièges varie selon l'affluence des votants. Malgré toutes ces primes au groupement et au zèle, plus du quart des électeurs ont boudé les urnes. C'est ainsi que malgré un accroissement du corps électoral qui aurait pu entraîner un accroissement d'une quarantaine de députés, le nouveau Reichstag sera plutôt moins nombreux que l'ancien. C'est peut-être le seul bon côté de l'affaire.

Quel est le sentiment véritable des onze millions d'abstentions dont la masse renferme toutes les possibilités d'avenir? Ce qui est bien certain c'est qu'il n'y aurait pas besoin d'entamer beaucoup celles-là pour faire renaître la majorité nationaliste de 1924 avec la même facilité que nous venons de voir reparaître le bloc rouge de 1919. La bourgeoisie allemande est malade, mais elle a des possibilités de réaction dans tous les sens du mot, surtout quand le nouveau Reichstag aura montré ce dont il est capable.

Cela ne traînera pas. Il suffit d'additionner les chiffres pour constater qu'il n'y a pas de majorité de gouvernement sérieuse sans le concours des populistes. Comment d'ailleurs rejeter dans l'opposition le parti de ce bon M. Streseman? On ne le voudrait pas. Mais ceux qui veulent faire confiance à la démocratie allemande espéraient que l'on pourrait reconstituer la majorité de Weimar, c'est-à-dire

réunir avec le seul concours des socialistes, des démocrates et du centre, plus de la moitié de l'assemblée, afin de limiter les populistes au rôle d'opposants. Tout au contraire, les populistes sont les maîtres et la prudence leur conseille, momentanément au moins, la discrétion. On peut être certain qu'ils comprennent toute l'importance du rôle d'arbitre qui a fait pendant un quart de siècle la puissance du centre. Temps révolus. Le centre catholique s'effondre. Là encore on a travaillé au rebours du bon sens. Quoi qu'il arrive, les socialistes vont être pris entre leur aile gauche entraînée vers le communisme, et leur aile droite peu flattée de subir les conditions des populistes. Cela ne promet pas des jours tranquilles ni des réalisations fécondes. Alors de quel côté cherchera-t-on des dérivatifs?

Il n'y en a qu'un : la politique étrangère. Notre compte est bon. L'évacuation de la Rhénanie et la revision du plan Dawes sont les deux seules opérations que l'Allemagne puisse envisager pratiquement au seuil de la nouvelle législature, les seules dont l'accomplissement échappe à l'impuissance parlementaire. L'affaire est entre les mains des chancelleries. Certes, si la France veut éviter d'être dupe, elle peut encore serrer les freins. Ce ne sont pas les rappels à la prudence qui manquent. L'explosion de Hambourg a rappelé l'attention sur les conditions très particulières du désarmement de l'Allemagne. Les manifestations qui ont suivi le verdict de Colmar, dont aucune n'a peut-être été plus virulente que celle de la catholique *Germania*, montrent combien est relative la renonciation des plus fidèles locarniens. Toutes les questions financières devraient être ajournées jusqu'aux élections américaines. Sans compter que la prudence la plus élémentaire commanderait d'attendre à l'œuvre la majorité de gauche qui a si bien saboté une première fois les réparations. Tout commande la patience.

Tout, sauf la nécessité de donner l'illusion d'un grand progrès de l'apaisement par la victoire de la démocratie. N'est-ce pas du plus haut comique au moment où la démocratie yougoslave se déchaîne à la seule pensée d'une entente avec l'Italie et où la démocratie hellène torpille le seul gouvernement d'ordre qui ait existé à Athènes depuis bien longtemps?

SAINT-BRICE.

LES LETTRES

IL Y A CENT ANS

Les évocations du centenaire du romantisme ont fait trêve. On les a commencées en 1927, pour le centenaire de *Cromwell*, on les reprendra en 1930, pour le centenaire d'*Hernani*. Dans l'intervalle, on ne pouvait pas les faire durer trois ans. Cependant, en dehors de ses manifestations littéraires, l'époque qui avoisine immédiatement la date de 1830 continue à nous retenir et à nous intéresser. Il y a là un temps caractéristique de la vie française : celui où sont arrivés à l'âge d'homme non seulement les poètes et les écrivains, mais tous les Français nés au lendemain de la Révolution. S'il est vrai que les hommes d'une même génération se ressemblent par quelques traits communs, ce devait l'être tout particulièrement d'une génération comme celle-là, qui est née et s'est développée au milieu d'événements peu ordinaires.

C'est ce qu'ont pensé sans doute les éditeurs d'une petite collection qui, sous le titre général, *Il y a cent ans*, veut retracer tour à tour la vie, en 1830, dans les salons, dans la rue, au palais, sur la scène, dans le monde politique, etc... Quatre volumes en ont déjà paru : *Une provinciale en* 1830, par Mme Marcelle Tinayre ; *Un avocat en* 1830, par Me Henri-Robert ; *Une étoile en* 1830, par M. Albert Flament ; *Une femme d'esprit en* 1830, par M. François de Bondy. Les deux premiers de ces ouvrages rassemblent, autour de personnages imaginés, des documents sur la vie de l'époque. Les deux autres sont des biographies : la Malibran et Mme de Girardin. Au total, il

semble bien que le lecteur de ces petits livres doive y trouver ce qu'il y cherche : un tableau des mœurs, il y a cent ans.

Nous voyons paraître, presque en même temps, un autre livre, le *Charles X* où M. Pierre de la Gorce fait l'histoire politique des dernières années de la Restauration. La matière qui s'offrait à l'historien est plus riche et plus nourrie de faits que celle sur laquelle essayistes et moralistes ont réparti leurs efforts. Le livre très complet de M. de la Gorce, établi pour une part sur des documents inédits, mériterait à lui seul d'être l'objet d'une chronique. Du seul point de vue de l'histoire des mœurs, il complète et il couronne les volumes que nous venons de citer. Après le bourgeois, l'artiste, la femme de lettres en 1830, il nous montre le souverain, les ministres et les parlementaires du même temps. Il ne manque plus rien à cette reconstitution de toute une société. Tous les éléments nous en sont donnés pour la connaître, sinon pour la comprendre.

Il s'est formé, sur les principales époques de l'histoire, des images toutes faites, sommaires et absolues, qui ont pris dans les esprits la place de réalités beaucoup plus nuancées. Le dix-septième siècle apparaît comme le temps où régna un ordre raisonnable et froid ; on méconnaît le plus souvent les passions qui l'animèrent. Du dix-huitième on retient plus la frivolité et les idées « avancées » que la sagesse et l'ordonnance. Sur 1830, deux clichés servent à la fois, dont on oublie seulement qu'ils sont en contradiction. Tantôt l'on pense aux romantiques, aux jeunes gens en gilets rouges et au petit groupe de l'Arsenal, sans prendre garde qu'ils ne tenaient probablement pas plus de place dans l'ensemble de la société que certaines chapelles littéraires de notre temps. Tantôt, du point de vue du bonhomme Chrysale, on ne pense au contraire qu'au temps où la France a refait sa fortune, où l'administration de Guizot allait succéder à celle du baron Louis, où la rente était au-dessus du pair. Voilà, aux deux extrémités du même tableau, deux couleurs bien différentes. Il faut les compléter par quelques autres pour dresser un schéma moins rudimentaire de cette époque.

D'abord rien ne serait plus faux que de la considérer, par contraste avec les agitations de la Révolution et de l'Empire, comme une période paisible et calme. Le temps d'une Restauration est celui où il y a beaucoup à refaire et à remettre en place. Ce n'est point sans heurts et sans à-coups. Les attentats, les petites émeutes se répétaient fréquemment. « L'assassinat trimestriel n'étonne plus, » écrivait Mme de Girardin sous Louis-Philippe. La société d'avant 1830 n'avait pas eu une vie politique moins troublée.

C'est qu'elle était traversée de courants contraires venus, soit du

dix-huitième siècle, soit de la Révolution et des réactions qu'elle avait provoquées. Les siècles se pénètrent et se prolongent l'un l'autre. Il faut beaucoup de temps pour que certaines idées qui se sont d'abord répandues à Paris, dans un cercle restreint, gagnent tout le pays. Mme de Girardin, confinée dans l'atmosphère d'un journal parisien, croyait pouvoir dire en 1834 : « Il y a encore des romantiques en province. » Elle voulait sous-entendre sans doute qu'il n'était plus de mode d'être romantique à Paris. Mais faut-il croire que Victor Hugo et ses amis avaient déjà fait de profondes et vastes conquêtes à la quatrième année du règne de Louis-Philippe? Plus vraisemblable nous paraît le roman que Mme Marcelle Tinayre nous dit avoir tiré de documents authentiques, et où elle nous montre deux familles de province en 1830. L'une est fort bourgeoise et a hérité du dix-huitième siècle le goût de la vie aisée et de l'ordre matériel. Dans l'autre on a le culte de Jean-Jacques Rousseau : les mères allaitent leurs enfants ; les jeunes gens jouissent de grandes libertés. Que les idylles qui se nouent dans cette seconde famille s'accordent fort bien avec le romantisme des poètes du même temps, c'est certain. Mais ces poètes n'y sont directement pour rien. Il y a là, dans les lettres et dans la société, deux influences parallèles venues toutes deux de Rousseau. Le romantisme littéraire se double d'un romantisme social dont il est le frère. C'est d'ailleurs une raison pour que, très vite, les œuvres romantiques se répandent et trouvent un auditoire prêt à les accueillir.

Mais toute la société n'est pas bâtie sur ce modèle. Si certains jeunes gens de 1830 ont des grand'mères qui ont admiré Rousseau, d'autres ont des grands-pères qui ont lu Voltaire. De même qu'en face de l'Arsenal, où montait la gloire de Hugo et de Musset, il y avait le salon Delécluze, où se fortifiait le scepticisme de Stendhal et de Mérimée. Enfin la religion a repris sa place dans le pays, et il faut tenir compte, dans cet état social très complexe, de l'élément catholique. M. de la Gorce a consacré aux affaires religieuses du règne de Charles X un des chapitres les plus importants de son livre. C'est qu'en effet elles tiennent une très grande place dans les agitations de cette société qui parvient difficilement à retrouver son assise.

Il était fatal qu'une réaction religieuse très vive succédât aux persécutions de l'époque révolutionnaire. Mais après une telle crise, il n'est pas étonnant non plus que l'Église de France n'ait retrouvé qu'une situation assez troublée. Tout d'abord, il faut reconnaître que la renaissance catholique dont Chateaubriand s'est fait l'artisan au début du siècle a été tout artificielle. La duchesse de Broglie disait du *Génie du christianisme* : « Cela me semble l'œuvre la plus frivole

qu'on puisse lire ; il n'y a rien là pour une âme sérieuse. » Là encore, l'influence des romantiques est à peu près nulle. Ce qui demeure, ce qui est réel, ce sont des empreintes venues de plus loin, c'est-à-dire encore une fois du dix-huitième siècle. La vieille lutte entre gallicans et ultramontains a repris, avivée par les événements récents qui ont fortifié les positions des deux partis. Du côté des ultramontains, on sait que les succès gallicans de la fin du siècle précédent, notamment la destruction des Jésuites sous Louis XV, ont, sinon préparé, au moins favorisé la constitution civile du clergé. La crise passée, c'est d'un repli vers Rome que l'Église de France peut attendre un renouveau d'énergie et de puissance. A la faveur de ce mouvement, les Jésuites rentrent en France, les congrégations de toutes sortes se répandent et se multiplient. En revanche, le haut clergé, où brillent les plus grands noms de l'aristocratie, ressemble singulièrement à celui d'avant la Révolution. Et ces prélats sont d'autant plus enclins au gallicanisme qu'ils sont reconnaissants à la monarchie de les avoir restaurés. Voilà déjà deux tendances contradictoires dans l'Église de cette époque. Que l'on tienne compte, en marge de l'Église officielle, des nombreux prêtres constitutionnels, insoumis ou mal réconciliés, qui mènent une vie misérable de religieux sécularisés ; que l'on évoque, dans le parti catholique militant, ces figures violemment opposées, les unes passionnément attachées à la tradition comme Bonald, les autres tournées vers l'avenir avec une sorte de fanatisme, comme Lamennais, — et l'on aura une idée des troubles qui pouvaient régner au sein même du corps social. Il s'en trouvait d'autant plus affaibli qu'il était assez isolé au milieu d'une population largement gagnée au scepticisme du dix-huitième siècle : on était voltairien en 1830, dans maintes familles de province, comme on l'avait été dans l'aristocratie au siècle précédent.

Cette complexité de tendances, issues d'influences diverses, se retrouve dans tous les aspects de la société d'il y a cent ans. L'héritage du dix-huitième siècle et celui de la Révolution multiplient leurs effets contradictoires. Le désordre ainsi produit est accru par une dangereuse nouveauté, la presse, dont on n'a pas encore appris à mesurer la puissance. En un temps où il faudrait prodiguer les accommodements, effacer certains souvenirs, apaiser certaines susceptibilités, réconcilier des adversaires et des rivaux, la presse quotidienne survient pour tout envenimer et exciter tout le monde. Six fois, note M. de la Gorce, la Restauration a tenté de la réglementer. Pour finir, un conflit avec la presse sera l'une des causes décisives de sa chute. Une des fatalités de cette époque aura été qu'au moment où

les fermentations qui ont suivi la crise révolutionnaire devenaient le plus vives elles ont trouvé un moyen de se développer à l'excès.

Une autre fatalité est que le souverain qui a été placé en face de cette situation a recommencé les mêmes erreurs que Louis XVI quarante ans auparavant. On retombe toujours dans les mêmes fautes. Charles X, avec la hantise de ne pas subir le sort de son malheureux frère, s'est laissé conduire à l'exil par les mêmes voies qui avaient mené Louis XVI à l'échafaud. Dans les trois journées de Juillet 1830, on retrouve les mêmes actes, les mêmes maladresses, les mêmes mesures prises trop tardivement, que dans les années 1789-1792.

Cependant, jusqu'à son dernier jour, et au milieu de ses pires erreurs, la monarchie manifeste la force qu'elle tient de son principe même. C'est dans l'expédition d'Alger. A qui la France doit-elle l'Algérie? A Polignac. Mais derrière Polignac, au roi. M. de la Gorce ne dissimule pas l'étroitesse d'esprit de Polignac, dont l'énergie n'est souvent que de l'entêtement. Dans l'affaire d'Alger, vis-à-vis de l'Angleterre, il refuse surtout de s'engager à rien, de rien promettre. « Que compte-t-il faire de l'Algérie? Il l'ignore. Mais, averti par une sorte de divination obscure, il sent que, ministre tout à fait passager d'une monarchie permanente, il ne doit à aucun prix engager l'avenir. » Grâce à quoi, malgré l'Angleterre, Alger nous est acquise.

Ainsi, dans la France d'il y a cent ans, faut-il mettre au premier rang des idées et des principes qui se heurtent, le principe essentiel de la constitution monarchique : celui de la permanence. Il est sorti bien diminué de la crise révolutionnaire. Restauré, il est bien combattu. Plus que sa force, il montre, en 1830, son efficacité, par une conquête de premier ordre. Encore un prolongement de l'ancien régime, au moment où la Révolution le renverse une seconde fois. Mais il n'est pas de révolution qui abolisse complètement les longues filiations qui se transmettent d'un siècle à un autre.

André Rousseaux.

L'HISTOIRE

SAINT VINCENT DE PAUL

SAINT Vincent de Paul vient de susciter coup sur coup trois livres, tous trois pleins de l'intérêt qu'un tel sujet et un tel homme supposent : le *Saint Vincent de Paul*, de M. Paul Renaudin (éditions Publiroc, Marseille), la *Vraie vie de saint Vincent de Paul*, de M. Antoine Rédier (Grasset), enfin le *Monsieur Vincent, aumônier des galères*, de M. Henri Lavedan (Plon). Ce n'est diminuer en rien le mérite et le talent des trois auteurs que de reconnaître ce qu'ils doivent à l'ouvrage définitif du R. P. Coste, prêtre de la Mission, qui a rassemblé en quatorze imposants volumes tout ce qui regarde son père spirituel et le fondateur de son ordre (*Saint Vincent de Paul, Correspondance, Entretiens, Documents*, Gabalda, éditeur).

Ainsi, après deux siècles et demi, renaît une figure qui n'avait jamais cessé d'être populaire — car, M. Lavedan l'observe, — Vincent de Paul est, avec Jeanne d'Arc, notre saint le plus national. Sa vie est intimement mêlée à notre histoire, dans cette période douloureuse et encore obscure (fin du seizième siècle, première moitié du dix-septième) où la guerre civile succède aux horreurs des guerres de religion. Vincent est précisément un des agents merveilleux par lesquels le pays se relève et répare ses ruines.

Il n'y a pas d'homme qui soit davantage de notre peuple que ce paysan landais — car les particules ne doivent pas faire illusion, elles n'étaient nullement, jadis, une preuve de noblesse — le fils de Jean de Paul et de Bertrade de Moras n'était en réalité que le plus humble

roturier. Il n'en disconvenait nullement, dû reste, et ne cessa jamais de rappeler que, fils de laboureur, il avait gardé les moutons jusqu'à l'âge de douze ans. Confié ensuite aux religieux et entré à son tour dans les ordres, il ne semble à vingt ans qu'un cadet de Gascogne, vif et débrouillard, bien décidé à obtenir au plus tôt un « bon bénéfice ». Apparence trompeuse, car déjà un grand amour s'est emparé de lui et le possédera tout entier. On connaît l'aventure qui lui échut sur la vingt-quatrième année de son âge. Comme il revenait par mer de Marseille à Narbonne, d'où il comptait regagner Toulouse, il fut fait prisonnier par des corsaires turcs. Vendu sur le marché de Tunis, il servit successivement plusieurs maîtres, entre autres un médecin alchimiste qui lui apprit plusieurs secrets. En dernier lieu, il tomba sur un « renégat de Nice en Savoye » qui avait un beau domaine aux environs de la ville et qui employa son esclave à « fossoyer » sa terre. Travail dont le prêtre, ancien paysan, s'acquitta sans se plaindre. Une des trois femmes du renégat, Turque de naissance, était fort curieuse. Elle se plaisait à visiter le captif et à l'interroger sur les coutumes des chrétiens. Un jour, dit Vincent, — car nous avons la relation de sa propre main et elle est exquise — elle « me commanda de chanter louanges à mon Dieu. Le ressouvenir du *Quomodo cantabimus in terrâ alienà* des enfants d'Israël, captifs en Babylone, me fit commencer, avec la larme à l'œil, le psaume *Super flumina Babylonis* et puis le *Salve Regina*, et plusieurs autres choses ; en quoi elle prit autant de plaisir que la merveille en fut grande. Elle ne manqua point de dire à son mari, le soir, qu'il avoit eu tort de quitter sa religion, qu'elle estimoit extrêmement bonne, pour un récit que je lui avois fait de nostre Dieu et quelques louanges que je lui avois chantées en sa présence ; en quoi, disoit-elle, elle avoit un si divin plaisir qu'elle ne croyoit point que le paradis de ses pères et celui qu'elle espéroit, fust si glorieux ni accompagné de tant de joie que le plaisir qu'elle avoit pendant que je louois mon Dieu... »

Bref, le captif convertit la femme de son maître, et par celle-ci le maître lui-même. Tous deux se sauvent et rentrent en Europe. Le renégat entre dans un couvent romain. Vincent fait la conquête du vice-légat d'Avignon, puis malgré cette conquête se rend à Paris en assez petit équipage et sans le moindre bénéfice encore. Là, sans qu'on sache trop comment, il devient aumônier de la reine Marguerite, première femme de Henri IV, la « reine Margot » des romans populaires. Emploi difficile pour un prêtre, car si, en 1610, la dernière des Valois, la fille de Henri II et de Catherine de Médicis, a renoncé aux désordres, elle est encore fort éloignée d'une vie édifiante. Vincent quitte cette cour en 1611 pour devenir curé de Clichy ; il y cons-

truit une église neuve qui existe encore et qui, témoin attristé des temps anciens, voit fleurir à ses portes une cité communiste. Dès ce moment, Vincent est connu de la cour et de tout Paris. Sans abandonner sa cure (le territoire de son gros village allait, du reste, jusqu'à la Madeleine), il devient précepteur chez Philippe-Emmanuel de Gondi, général des galères. Le troisième enfant de ce grand « seigneur » devait être le trop fameux cardinal de Retz, mais il n'eut point Vincent de Paul comme mentor. Ses deux aînés seuls reçurent les leçons de « Monsieur Vincent ».

L'origine de ces Gondi vaut qu'on s'y arrête, car il n'est pas de plus bel exemple d'une fortune uniquement due à la faveur. La famille était, on le sait, florentine et établie depuis fort peu de temps en France. Antoine Gondi, quinzième enfant de Guido ou Guidobaldo Gondi, lequel était meunier à deux lieues de Florence, vint, comme beaucoup de ses compatriotes, s'installer à Lyon pour y faire de la banque. Sans grand succès, d'ailleurs, s'il n'eût réussi, vers 1534, à épouser la fille d'un autre Italien, riche et au nom déjà francisé (ce qui a trompé plus d'un historien), Nicolas de Pierrevive, originaire de Quiers, c'est-à-dire Chieri, près de Turin. La jeune femme, Marie-Catherine, était belle et astucieuse. Ne rappelons pas les qualités que Brantôme lui découvre. Elle eut l'adresse de s'attacher à Catherine de Médicis lorsque celle-ci vint en France pour y épouser le duc d'Anjou, qui fut plus tard Henri II. C'est ainsi qu'Antoine Gondi, qui avait acheté la terre du Perron, près de Lyon, et en avait pris le nom, devint maître d'hôtel du dauphin, puis du roi. Sa femme fut gouvernante des Enfants de France — ces trois derniers Valois qui devaient se succéder sur le trône et mourir sans postérité. Le ménage se fit bâtir, sur l'emplacement actuel de la rue de Rivoli, à la hauteur de la rue de la Paix, un superbe hôtel qui communiquait directement, par les jardins, avec les Tuileries. Plus tard, les Gondi devenus Retz, ne trouvant plus cette demeure assez magnifique, substituèrent à l'hôtel du Perron (c'est ainsi qu'on l'appelait) un autre qui porta leur nouveau nom et qu'a remplacé l'un des palais de la place Vendôme, élevés, on le sait, par Jules Hardouin-Mansart. Les enfants du maître d'hôtel de la reine Catherine trouvèrent dans leur berceau des dons et des hochets merveilleux. L'aîné, Albert de Gondi, d'abord sieur du Perron, devint baron de Retz par son mariage avec Catherine de Clermont, héritière de cette ancienne seigneurie bretonne, tristement célèbre, d'ailleurs, par les crimes de Gilles de Rais. La baronnie fut, en 1581, érigée en duché et son titulaire devint, s'il n'était déjà, maréchal de France. C'était d'ailleurs — le cas n'est pas sans exemple — un très vaillant homme de guerre. Le frère

d'Albert Gondi, Pierre, fut évêque de Paris et cardinal ; Henri, fils cadet d'Albert, hérita des mêmes titres. Il y eut successivement quatre Gondi évêques ou archevêques de Paris, dont le dernier fut l'auteur des *Mémoires*.

Philippe-Emmanuel Gondi, comte de Joigny, général des galères, était le fils aîné d'Albert, le maréchal de France. Il avait épousé une femme de grand mérite et d'une réelle vertu, Marguerite de Silly. Vincent de Paul sut leur plaire à tel point qu'ils ne purent plus se passer de lui. Le saint tenta vainement de s'en détacher en allant, dans la Dombe, évangéliser la paroisse de Châtillon-sur-Chalaronne. Il fallut revenir à Paris. Aussitôt se succèdent les œuvres merveilleuses. Chose remarquable : saint Vincent de Paul ne procède jamais d'après un plan tracé d'avance ; il agit suivant les circonstances, c'est un opportuniste. Il travaille à la réforme du clergé, parce qu'il s'aperçoit que le clergé ne savait rien, pas même, parfois, les prières de la messe et la formule de l'absolution. Les paroissiens ne se trouvant pas moins ignorants que les prêtres, il crée l'œuvre de la Mission. A Châtillon-sur-Chalaronne, il institue, sous le nom de Dames de la Charité, les visiteuses des pauvres, auxquelles s'associeront bientôt les Filles de la Charité, qui subsistent sous le nom de leur patron : ce sont nos admirables sœurs bleues aux cornettes blanches. Le père de ses élèves étant général des galères, il a l'idée de visiter les galériens, et aussitôt il s'apitoie sur le sort de ces misérables. L'époque était, on le sait, très dure. Vincent obtient qu'on traite les forçats de façon plus humaine. Le voici en 1619 « aumônier réal des galères ». En 1632, on lui offre l'ancien prieuré de Saint-Lazare, dont les vastes terrains s'étendaient de Montmartre jusqu'aux grands boulevards. Il s'y installe et en fait le centre de toutes ses œuvres. Désormais, les prêtres de la Mission, plus connus aujourd'hui sous le nom de lazaristes, rayonneront partout. Dans le royaume dévasté après la Fronde, rançonné par les brigands, affligé par la peste, ils vont relever les ruines, porter les vivres et les médicaments. Sur la fin de sa vie, Monsieur Vincent cumula, en somme, des fonctions qui sont aujourd'hui d'État : il fut une sorte de ministre de l'assistance et de l'hygiène publiques et un ministre des régions libérées. Enfin, et c'est peut-être dans cette dernière œuvre que son souvenir s'est maintenu le plus vivace, il recueillit les enfants trouvés. Dans ces temps de puissante natalité, on abandonnait, hélas ! les enfants presque aussi facilement qu'on les faisait ; on les jetait à la rue, la nuit, comme les immondices. Les chiens errants, les rats les dévoraient ou des êtres plus cruels encore, des mendiants, les ramassaient et les mutilaient pour exploiter plus tard la pitié des passants.

Comment un homme seul peut tirer un pays de l'abîme, l'exemple de saint Vincent de Paul nous le montre. Sans doute il sied de ne pas oublier ceux qui l'aidèrent, et dont le zèle, docile à ses exhortations, sut lui apporter les moyens dont il manquait, les biens, les bâtiments, l'argent. Il ne faut pas omettre la protection officielle de ministres comme Richelieu, de rois comme Henri IV et surtout Louis XIII, dont l'enfance s'écoula presque sous les yeux du saint, dont l'agonie même fut assistée de ses prières. Il n'en reste pas moins que « Monsieur Vincent » fut le grand agent, le grand stimulant sans quoi tous ces zèles et toutes ces charités éparses fussent demeurées stériles. Seul ce petit prêtre noir, sans fortune, sans naissance et qui avait, à l'en croire, une tête de « maroufle », suscita tout un monde de bienfaisance, d'assistance et de vertu. Quel était donc son secret? Il l'a dit lui-même, dans une prédication, à ses chers lazaristes : « Quand vous ne diriez mot, si vous êtes bien occupés de Dieu, vous toucherez les cœurs de votre seule présence... Il y a des personnes céans si remplies de Dieu que je ne les regarde jamais sans en être touché. Les peintres, dans les images des saints, nous les représentent environnés de rayons ; c'est que les justes qui vivent saintement sur la terre répandent une certaine lumière au dehors, qui n'est propre qu'à eux. »

C'est l'intérieur admirable de cette âme, le ressort secret de son impulsion et de son ardeur brûlante qu'a réussi à montrer, avec une émotion communicative, M. Henri Lavedan. Entre tant de pages vibrantes et nobles, on n'a que l'embarras du choix : « Voir tout en Dieu et Dieu en tout, ce fut son programme, son habitude. Il avait percé le grand secret, que Dieu n'est pas uniquement dans le ciel, à perte de vue et d'esprit, mais qu'il est aussi parmi nous sur la terre et à nos côtés « dans le courant » et que tout le contient, le renferme et le cache. Il avait su le découvrir dans l'homme et dans tous les hommes, même en dehors des justes, chez les plus bas, les plus indignes. En face d'un misérable et d'un impur, il en oubliait la misère et l'impureté pour ne se rappeler que leur innocence et leur grandeur ignorées ou perdues ; il les rétablissait dans la condition qu'ils auraient dû avoir ou garder ; il les relevait en Dieu dont il apercevait en eux l'image indélébile et grandissante à ce point qu'elle en arrivait à se substituer à eux, à les annihiler. Ils fondaient. Alors, pour Vincent, tout s'expliquait et devenait facile. Ce dégradé dans le ruisseau, ce pauvre immonde et repoussant, cette pécheresse qui rit ou qui pleure, cet enfant cruel, même ce bandit, ces galériens, ces monstres réprouvés... Dieu ! Dieu ! Il est en eux ou tout près d'eux. Il les côtoie, il les habite ou les habitera, ce soir, tout à l'heure. C'est

même surtout chez eux qu'il a sa résidence : « Au travers de leurs maux ou de leur boue, je le vois, je le touche. En les recueillant et en les aimant, c'est lui que je salue, que j'aime et que j'honore. En pansant leurs plaies, je baise les siennes. En les soignant, je me guéris. »

Et cette péroraison si haute et si émouvante : « Fils de la terre et de *notre* terre, berger pendant soixante et dix ans, prêtre, éducateur, fondateur incomparable et missionnaire incessant, directeur attentif et sûr du pratique et du spirituel, orateur intime et qui remuait sans art oratoire, sublime dans le simple et le familier, écrivant et parlant la plus saine et la plus pure langue, il a été, dans tous les courants d'idées, de sentiments, d'ouvrages, un réalisateur achevé, magnifique... et toujours calme et confiant, comme un maître docile aux ordres de la Providence. Il a agi sans s'agiter. Il a tout entrepris, il a tout réussi. Admirons, vénérons en lui une des plus grandes gloires françaises. Canonisons-le « notre saint *national* ». Il fait pendant à Jeanne d'Arc. Enfin une de ces âmes de lis et d'or, merveille d'amour que Dieu — comme il ajoute un ange à son Paradis ou au firmament une étoile — compose quelquefois en pensant à son Fils et qu'Il laisse tomber parmi les hommes pour leur prouver Son existence. »

Paul Ballaguy.

LES SCIENCES

LES RICHESSES DE L'OCÉAN

Par ces temps de crises monétaires et d'encaisses métalliques réduites, on se tourne volontiers vers les sources que l'on soupçonne devoir être celles de Pactoles indispensables. Des chimistes allemands viennent de faire à la presse, qui les accepte sans sourciller, des déclarations sensationnelles : ils ont « découvert » que les eaux de l'océan contiennent de l'or en grande quantité.

Cette « découverte » a été faite depuis fort longtemps, ainsi que celle de l'Amérique. Mais il y a toujours des gens qui redécouvrent le Nouveau Monde. Ce n'est pas seulement de l'or que renferment les masses liquides des mers : ce sont des corps innombrables, des sels précieux pour l'industrie et dont quelques-uns, le chlorure de sodium en particulier, fournissent à nos usines chimiques le chlore qui leur est nécessaire.

C'est un fait d'observation courante que l'« eau de mer » contient des sels divers. Les marins l'appellent l'eau salée ; les poètes de l'antiquité l'avaient baptisée l'onde amère. Les deux qualificatifs sont légitimes, car le chlorure de sodium, le « sel marin » qu'elle contient, lui communique sa saveur salée, et le sulfate de magnésie sa saveur amère. Une expérience fort simple permet de s'assurer matériellement de cette salinité de l'eau océanique.

Recueillons un peu d'eau de pluie et faisons-la évaporer sur une lame de verre : elle se volatilisera entièrement et ne laissera aucun résidu solide sur la lame transparente. Faisons la même opération

avec de l'eau de mer : après l'évaporation du liquide, il reste, sur la lame de verre, un résidu formé de parcelles cristallines que l'on peut distinguer à l'œil nu, sans même être obligé de le regarder avec une loupe.

Naturellement, dès que la chimie, grâce à Lavoisier, fut devenue une science exacte, on se préoccupa de rechercher, d'abord la nature des corps dissous dans l'eau de mer, ensuite les proportions suivant lesquelles ils s'y trouvaient contenus.

Au point de vue de la nature des corps dissous, on peut être certain que l'eau des océans les contient tous, au moins à l'état de traces. Nous verrons plus loin la cause de cette multiplicité des matières présentes dans l'eau de mer : disons, pour le moment, que son analyse *complète* dépasse les ressources des possibilités de la chimie. Mais on s'est contenté de déterminer et de doser les plus importants parmi les sels dissous, en étudiant l'extrait solide laissé comme résidu par l'évaporation.

En moyenne, l'eau des grands océans et des mers ouvertes a une salinité de 25 millièmes : cela veut dire qu'un kilogramme d'eau de mer renferme 35 grammes de sels divers. Sur ces 35 grammes, 27 grammes (c'est-à-dire les trois quarts de la salinité totale) sont constitués par du chlorure de sodium, par ce sel appelé vulgairement sel marin ou sel de cuisine ; près de 4 grammes sont du chlorure de magnésium ; un gramme et demi représente la dose du sulfate de magnésie. Le reste, constituant les « sels divers », renferme des chlorures, des sulfates, des bromures, et les traces infinitésimales des corps que l'analyse est impuissante à déceler.

La salinité de la mer varie suivant les régions de l'océan : elle atteint 38 et même 39 millièmes dans la Méditerranée, tandis qu'elle tombe à 10 et même à 5 millièmes, ou moins encore, dans les mers comme la Baltique ou le golfe de Finlande qui reçoivent de nombreux et abondants cours d'eau.

Parmi les 80 corps simples que connaît la chimie, l'analyse n'en a pu identifier que 34 dans les eaux océaniques ; parmi ceux-ci figurent des métaux : cuivre, zinc, plomb, fer, nickel, cobalt, aluminium, magnésium... etc..., et, enfin, de l'argent et de l'or.

Car, ce n'est pas une légende : l'eau de mer renferme de l'or, à la dose moyenne de 50 milligrammes par tonne, et de l'argent à la dose de 10 milligrammes.

Ce sont là, direz-vous, des proportions infinitésimales ; c'est vrai. Mais quand on parle des océans pris dans leur ensemble, il faut compter avec la masse totale de leurs eaux. Et l'on arrive, comme nous allons le voir, à des chiffres impressionnants.

Depuis les admirables travaux du prince Albert de Monaco qui a consacré sa vie à l'étude de la mer et à en faire, si l'on peut dire, l'inventaire détaillé, on connaît le volume total des eaux océaniques : ce volume est de 1 320 millions de kilomètres cubes. (Rappelons, à ce propos, qu'un kilomètre cube équivaut à 420 fois le volume de la grande pyramide d'Égypte, et à 2 333 fois celui de l'Opéra de Paris.) La densité de l'eau de mer augmente par la compression qu'elle subit du fait de la profondeur. Comme la profondeur moyenne des océans est de 3 700 mètres, on peut prendre comme valeur moyenne de la densité de leurs eaux le nombre 1,04 (la densité de l'eau douce étant *un*). La masse totale des eaux de la mer sera donc exprimée, en tonnes, par le nombre 138 suivi de seize zéros. Comme les 35 millièmes de cette masse sont formés par les sels qu'elle tient en dissolution, on calcule aisément que la masse totale des sels dissous dans les océans est exprimée par le nombre 484, suivi de 14 zéros. Le volume total de cette masse saline atteint 22 millions de kilomètres cubes.

Ici, cherchons à donner une représentation matérielle de ce volume gigantesque.

La superficie totale du globe terrestre est de 510 millions de kilomètres carrés. Si l'on y étendait la masse des sels contenus dans la mer, de façon à en faire une couche d'épaisseur uniforme, cette couche aurait une épaisseur de 47 m. 50.

Avec ce volume de sels, on pourrait construire trois fois celui du continent européen tout entier, avec ses Alpes, ses Pyrénées, ses Karpathes, ses Balkans, ses Apennins, ses Sierras et toutes ses terres émergées. On pourrait, aussi bien, construire tout le continent africain et il resterait encore 2 millions et demi de kilomètres cubes inutilisés. Les trois quarts de ce volume sont du chlorure de sodium, source du chlore industriel. Remarquons en outre que les gisements de sel gemme, exploité dans le sein de la terre, sont des résidus de la vaporisation d'anciens océans, dont l'eau s'est volatilisée aux époques géologiques.

Mais il peut être intéressant de calculer le volume d'or et d'argent contenu dans la masse globale de l'eau des mers.

Pour l'or, il faut multiplier le nombre de tonnes représenté par l'eau des mers, par la teneur du métal précieux qui est de 50 milligrammes par tonne d'eau ; cela donne, pour le poids total de l'on marin, en *kilogrammes*, le nombre 69 *suivi de* 12 *zéros*. Si nous partagions cette masse énorme, également, entre les 1 500 millions d'habitants de la terre, nous aurions pour la part de chacun d'eux — de chacun de nous, par conséquent — un bloc d'or pesant 46 000 kilos, occupant un volume de deux mètres cubes et un tiers.

Au prix d'avant-guerre — 3 francs le gramme — la part proportionnelle de chaque citoyen du globe aurait donc été de 138 millions de francs. Au prix de 15 francs le gramme, atteint actuellement, le prix de notre part atteindrait 690 millions de francs-papier.

Que voilà une belle manière d'équilibrer les budgets chancelants ! Que voilà une solution simple de la question sociale : tous les prolétaires milliardaires au même degré que les « bourgeois » !

Seulement, si l'or était ainsi répandu sur la terre, il est probable, il est même certain qu'il perdrait toute sa valeur de métal précieux. La seule qualité qui le rendrait utilisable serait son inaltérabilité ; de sorte qu'il ne servirait guère qu'à faire de la batterie de cuisine de qualité supérieure.

Il est à peine besoin de dire que la présence indiscutable, et toujours vérifiée, de l'or dans l'eau de mer à raison de 50 milligrammes par tonne a tenté bien des financiers. En Angleterre, en particulier, de puissantes sociétés s'étaient fondées, dont une au capital de 500 000 livres sterling, pour extraire le *Sea Gold.* On a toujours trouvé dans les eaux de l'Océan la quantité d'or annoncée par les chimistes, mais le prix d'extraction dépassait de beaucoup la valeur du métal retiré de la mer. Voilà encore un espoir déçu, un projet à remiser avec beaucoup d'autres utopies.

En ce qui concerne l'argent, outre que la valeur de ce métal est bien inférieure à celle de l'or, il faut remarquer que l'eau de mer n'en renferme que 10 milligrammes par tonne, au lieu de 50, comme c'est le cas pour l'or. Malgré cela, la masse globale des eaux océaniques renferme 13 300 millions de tonnes d'argent, c'est-à-dire environ 47 000 fois plus qu'il n'en a été extrait de toutes les ruines de la terre, depuis la découverte de l'Amérique jusqu'au commencement du vingtième siècle, en 1900. Et, par partage égal entre tous les humains qui s'agitent sur notre globe sublunaire, cela donnerait à chacun d'eux un lingot représentant une « misère » de 4 millions 433 000 francs.

*
* *

Quelle est l'origine de cette salinité des mers? Il pourrait sembler, à première vue, qu'elle ne devrait pas exister, la mer étant le réservoir final de tous les cours d'eau qui coulent à la surface des continents et dont l'eau n'est pas salée. En réalité, cette salure de l'eau des océans est un témoignage survivant des stades par lesquels a passé le globe terrestre lorsque, morceau détaché de la nébuleuse solaire, il a pris une individualité propre en devenant une planète.

Au commencement, le noyau qui constituait la Terre était à l'état incandescent. Petit à petit, par « intégration » de la matière, se sont

formés les corps métalliques que la haute température initiale maintenait fondus, pendant que les éléments gazeux et volatils formaient une atmosphère brûlante autour de ce noyau originel. Mais celui-ci s'est refroidi peu à peu, jusqu'à ce qu'une croûte, une écorce solide se formât à sa surface, comme se solidifie la surface d'un bain de métal fondu. Cette écorce, continuant de se refroidir, s'est contractée ; sa surface a subi des plissements faisant alterner des saillies qui étaient les monts de l'avenir, avec des cavités qui représentaient les océans futurs.

A un moment donné, les conditions de température s'abaissèrent assez, dans l'atmosphère primitive, pour que le chlore, le brome, l'iode pussent se combiner aux vapeurs des métaux alcalins, potassium, sodium, magnésium..., et former des chlorures, des bromures, etc... La température baissant de plus en plus, ces bromures, ces chlorures se précipitèrent, par condensation, à la surface de l'écorce encore brûlante.

Mais l'eau, dont les éléments avaient fini par se combiner, une fois sa température abaissée au-dessous de son point critique (+ 360°) put enfin se condenser et se précipiter, à l'état de liquide plus que bouillant, sur la croûte solide qui recouvrait la Terre. Elle a ruisselé sur ces surfaces solides, ravinant les saillies et s'accumulant dans les cavités où elle a formé les mers. Mais en ruisselant ainsi, en lavant tous les continents futurs, elle a dissous tout ce qu'elle trouvait à dissoudre, d'autant plus que la température était plus haute ; elle a entraîné ainsi la majeure partie des chlorures et des bromures, tous très solubles ; elle a également enlevé des traces de tous les autres corps, car il n'y a pas de matières absolument insolubles dans la nature. Ces eaux ainsi chargées de sels divers se sont logées dans les « creux » de l'écorce, et y ont formé les océans. Et voilà pourquoi l'eau des mers est salée.

Cette salure ne diminue pas par l'apport persistant des eaux douces que lui amènent les fleuves : c'est que ceux-ci proviennent de la condensation de la vapeur d'eau que les rayons solaires « pompent » au-dessus de la mer, et que les vents transportent sur les montagnes où ils se précipitent en pluie. Cette pluie forme les torrents, les rivières, les fleuves qui ramènent à l'océan l'eau que l'évaporation lui avait enlevée, réalisant ainsi le cycle majestueux de la circulation du globe terrestre, que l'on a pu, justement, comparer à celle d'un être vivant.

Seulement, ici, l'être vivant, c'est la Terre.

ALPHONSE BERGET.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

M. MAURICE SIBILLE

M. Maurice Sibille doit au hasard de l'âge d'être le doyen de la Chambre. Le voici donc, à quatre-vingt-deux ans, entré dans l'actualité. C'est une fonction aimable et parfois paradoxale que d'être le doyen d'âge d'une Assemblée. Depuis le vénéré Gaulthier de Rumilly, noueux et chenu, qui fut, en 1871, le premier doyen d'âge des Assemblées de la République, combien se sont succédé à ce fauteuil provisoire, qui ont connu la gloire d'un jour, non sans que le destin malicieux attribuât parfois ce diaconat respectable à un président monarchiste sur une Assemblée radicale et sectaire, ou à un président démocrate, d'une ardeur jacobine persistante, sur une Assemblée conservatrice. Bourgeois, de la Vendée, qui était un Vendéen du bocage, donna longtemps des conseils de tolérance religieuse et de modération traditionnelle à des collègues férus de mystique laïque — clamans in deserto *— et le bon papa Pinard présidait aux destinées naissantes du Cartel alors que l'érudit et spirituel Louis Andrieux avait la coquetterie de présider à gauche l'assemblée du Bloc national. M. Maurice Sibille, qui préside, outre sa fonction de doyen d'âge, le groupe des républicains de gauche, est parfaitement dans l'axe, comme on dit, de la Chambre nouvelle. Il est peu vraisemblable qu'il ait voté pour Fernand Bouisson, mais il a certainement déploré le retour offensif du Cartel à l'assaut des fonctions*

du bureau. Ce qui prouve que sa verte vieillesse n'est pas à l'abri de l'illusion, encore qu'il se pique de science, et surtout de méthode scientifique, et qu'il n'ait pas tort.

M. Maurice Sibille, né en 1846, représente depuis 1889 la première circonscription de Nantes : le Nantes élégant et policé de la rue Crébillon et du cours Cambronne. Lorsque les électeurs nantais le députèrent au Parlement, il était plus que quadragénaire. Il trouvait, sur les travées de l'opportunisme conservateur, Thomson, son cadet d'âge de deux ans, mais son aîné parlementaire de douze ans, et Georges Leygues, benjamin du suffrage universel, qui siégeait déjà depuis quatre ans. Sur le tableau d'ancienneté, il n'a que le numéro 3. Physiquement, M. Sibille est encore vert. Il porte avec crânerie la médaille de 1870. Sa taille s'est affaissée quelque peu, mais il a le regard toujours vif et l'esprit toujours prompt. Encore qu'il soit de la meilleure lignée opportuniste et protestante, et qu'il soit le gendre de feu Charles Waddington, membre de l'Institut et professeur fort orthodoxe de philosophie en Sorbonne, M. Maurice Sibille est un indépendant. D'esprit parlementaire un peu classique et désuet parfois, mais tout de même, encore que roublard et subtil, rebelle aux mots d'ordre impératifs et aux disciplines trop étroites. Il a la haine du socialisme. Député de l'Ouest, de cette grande ville de Nantes où la bourgeoisie libérale faisait en 1789 le lit de Carrier, il n'aime point l'ancien régime, et sépare sa cause de celle des « hobereaux ». Ce vocable dont il flétrit M. le marquis de La Ferronays, M. le marquis de Juigné et La Cour-Grandmaison est son apport dotal dans le mariage qu'il a fait avec la démagogie nantaise. Mais là se bornent ses largesses. M. Sibille est un bourgeois prudent, qui sait compter. Il a fait liste avec M. Aristide Briand, et aussi par conséquent avec M. Bellamy et M. Delaroche-Vernet. Mais son vieux cœur de bourgeois libéral était plutôt avec M. Merlant, chef de la liste adverse. Sous le cabinet Briand, il votait parfois, avec une indépendance louable, contre son propre colistier, qui l'en excusait non sans rancune. C'est qu'après sept campagnes d'arrondissement où il avait eu pour adversaire un socialiste franc-maçon qui répondait au nom de Brunetière, M. Sibille se méfiait, inévitablement, de la mystique maçonnique et de la mystique sociale. Il était cependant d'une indépendance égale — et aussi pleine de prudence — à l'égard des grandes organisations conservatrices et des grands services concédés. Il avait mérité, par cet heureux équilibre d'indépendance et

d'orthodoxie, l'admiration et le respect des jeunes, j'entends : des jeunes adaptés.

M. Sibille n'a jamais été ministre. Sans doute ne l'a-t-il point souhaité. Il a présidé de grandes commissions. Il aime donner des conseils aux jeunes, et conter des anecdotes. Mais sa familiarité demeure pleine de noblesse et de réserve. M. Léon Daudet trouve que ses grosses moustaches blanches, en somme vénérables, sont d'un Vercingétorix de théâtre. Il ne met dans cette définition pittoresque aucune malveillante arrière-pensée. Il entend seulement que l'apparente bonhomie de M. Maurice Sibille exclut les idées de tumulte, de bataille et de carnage que pourrait faire naître à première vue sa martiale silhouette gauloise. M. Maurice Sibille ne tutoie personne au Parlement. Peut-être expliquerait-il, non sans mélancolie, qu'il n'y a plus guère au Palais-Bourbon d'hommes de sa génération et que M. Thomson et lui datent d'une époque où l'on se tutoyait moins. Quant aux hommes de son département, il n'a guère avec eux que des rapports officiels. Sa conscience héréditaire lui défend de frayer avec les « hobereaux », et il fait toutes réserves sur les hommes politiques de l'autre bord.

Les jeunes, qui sont prêts à exagérer, vénèrent fort M. Sibille, qui est modéré, patriote et laïque. Mais laïque sans mysticisme, ce qui est fort rare. D'aucuns ont été juqu'à supposer que, s'il avait été candidat contre M. Bouisson, il eût été élu. Et lui, par condescendance patriarcale, feint de le croire. D'autres assurent qu'il a blâmé M. Flandin, membre de son groupe, d'avoir figuré sur une liste du Cartel.

L'histoire est forcée, en tous cas, de reconnaître que, si M. Sibille s'est indigné, son indignation a cédé à des arguments d'opportunité et de raison. Et M. Maurice Sibille cède toujours aux arguments d'opportunité et de raison. Il faut bien le constater. La gloire et la prééminence consacrée lui viennent trop tard? Non point. M. Maurice Sibille est né président d'âge. Mettons qu'il est un jeune président d'âge. Mais la vie lui a réservé cette fortune de jouer un jour le rôle pour lequel il était désigné. A combien d'autres a-t-il été moins clément?

***

Le Théâtre : *La métamorphose de M. Jean Giraudoux.*

Que voici un cas singulier. M. Jean Giraudoux reçut jadis le prix Balzac pour son roman *Siegfried et le Limousin.* On chuchota à cette époque qu'il avait quasi improvisé ce roman en quelques semaines, afin d'avoir un ouvrage à soumettre aux jurés. Mais ce n'est peut-être qu'un on-dit, et le temps ne fait rien à l'affaire.

Quoi qu'il en soit, il était permis de ne pas partager l'opinion des juges qui honoraient M. Giraudoux au nom de Balzac. On n'apercevait pas très bien la commune mesure entre les constructions du puissant romancier et les jeux chers à l'auteur de *Siegfried.* Ce n'est pas un contempteur, c'est un panégyriste, M. Benjamin Crémieux, qui a écrit à propos des ouvrages de M. Giraudoux : « *Peut-être, au lieu de sujets de livres, vaudrait-il mieux parler de thèmes de livres.* »

Il faut se garder de dire trop vite d'un ouvrage présenté sous la forme romancée : « Ce n'est pas du roman. » A vrai dire, ni France ni Barrès n'étaient à proprement parler des romanciers. M. Crémieux va plus loin et met à l'aise, puisque à son gré, ce n'est pas seulement un sujet de roman qu'il déclare ne point trouver chez M. Giraudoux, mais un sujet de livre.

Or, de ce roman, M. Giraudoux a tiré une pièce de théâtre. On en a dit, bien entendu : « Ce n'est pas du théâtre. » Nous nous garderons de généraliser et de présenter notre opinion comme une vérité universelle. Nous dirons simplement, parlant pour notre compte : « Le roman de M. Giraudoux *Siegfried et le Limousin* nous paraît illisible. La pièce de M. Giraudoux sur le même sujet, *Siegfried,* nous enchante, nous paraît avec le *Léopold le bien-aimé* de M. Sarment, le meilleur ouvrage paru au cours de la saison qui décline.

Comment expliquer cette métamorphose? Par le fait que l'auteur a été contraint. M. Giraudoux gagne à être enchaîné. Plus exactement il gagne à être naturel malgré lui. Ces deux termes jurent d'être rapprochés ; mais M. Giraudoux est familier du paradoxe.

Son grand défaut est l'absence perpétuelle du naturel. On sait de reste qu'il joue sans fin à trouver entre les mots, les images ou les sensations des « rapports nouveaux », ce qui le mène à ne jamais rien vouloir voir ni dire comme tout le monde. Quand le lecteur rencontre ces jeux dans un livre, il a le temps de réfléchir. Au théâtre,

il faut comprendre au vol. M. Giraudoux, lettré, normalien et fort intelligent, le sait comme personne. Il a donc élagué à la limite, et c'est ainsi qu'est né le miracle ; il avait l'habitude d'obtenir des effets de surprise en rapprochant des termes éloignés dont la rencontre est imprévue ; sans contrôle, il allait trop loin ; sous l'œil du spectateur, il est resté au point juste ; il a obtenu d'emblée un style de théâtre excellent. Dans le roman, la recherche des rapports imprévus l'amène à perdre son temps en ornements ; au théâtre, l'habitude de rapprocher les termes lointains le conduit juste à l'inverse : à galoper.

Si bien que le premier mérite de *Siegfried* est un style comme on en entend trop rarement au théâtre. Depuis que le divorce s'accentue entre l'art dramatique et l'art littéraire, on remarque que les seules pièces dont le style est le premier mérite sont celles qui sont écrites par des écrivains généralement étrangers au théâtre : *Antoine et Cléopâtre* de M. Gide, *Huon de Bordeaux* de M. Arnoux, *Siegfried* de M. Giraudoux.

Ce premier point acquis, on dira que *Siegfried* n'est pas une pièce de théâtre ; que, telle qu'elle est, la pièce est mal composée ; que M. Giraudoux ignore ou méprise l'art des effets dramatiques.

Il faut encore se méfier de cette formule trop stricte et facile : « ce n'est pas une pièce de théâtre ». Sans doute *Siegfried* n'est pas un drame fortement noué. Mais les hommes de 1660 ont répété à l'envi que la seule règle était de plaire et d'intéresser, et *Siegfried* intéresse. Faire une pièce de théâtre est l'art de retenir l'attention du spectateur en exprimant des sentiments, ou des idées à travers des sentiments, par le moyen d'un dialogue qui déroule une action. De quelque façon que l'attention soit retenue, si le résultat est obtenu, la pièce est bonne. Les règles ne sont que des recettes pour obtenir le résultat plus sûrement et facilement.

Ce qu'on peut dire est que *Siegfried* intéresse beaucoup plus qu'il ne touche. D'une part, le sujet ne peut laisser indifférent, puisqu'il s'agit des rapports intellectuels et moraux entre la France et l'Allemagne. Mais d'autre part, M. Giraudoux a choisi pour manifester ce qu'il avait à dire une anecdote tellement hors du réel que les sentiments humains ne sont engagés qu'à moitié.

Il s'agit d'un Français blessé et capturé pendant la guerre, chez qui l'ébranlement provoque une amnésie totale. A son réveil, il ne sait rien du passé, il ne se rappelle même pas qu'il a été Français. Il est élevé et rééduqué par une Allemande, et il devient en Allemagne un homme de premier plan, dictateur et sauveur de cette patrie qui n'est pas la sienne. L'amnésie serait déjà un cas exceptionnel, mais possible. Qu'en six ans ce néo-Germain remanie la Ger-

manie, c'est là ce qui désaxe la pièce hors de toute réalité. Les admirateurs de M. Giraudoux s'accordent à reconnaître en lui un idéaliste pour qui le réel ne compte pas. Dans toute la tradition française, le courant pour lequel il a le plus de goût est la littérature allégorique du *Roman de la rose*. On doit donc considérer qu'il s'agit ici de figurations allégoriques des sentiments de la patrie et de l'humanité, de l'amour et de la haine réciproques chez le Français et l'Allemand.

M. Giraudoux imagine que l'écrivain français Forestier, devenu dictateur de l'Allemagne sous le nom de Siegfried, est démasqué par son ennemi politique Zelten, qui fait venir près de l'homme sans passé son ancienne fiancée Geneviève Prat.

Le premier acte montre l'arrivée de Geneviève, qui reconnaît Forestier avec l'émotion qu'on devine, tandis que le confident qui l'accompagne rencontre pour la première fois depuis la guerre son ancien ami Zelten : ces deux scènes remarquables, poignantes en leur simplicité à peine ornée, au nombre des plus belles qu'on ait entendues au théâtre depuis longtemps.

Le second acte montre le dialogue aux nuances exquises entre Geneviève qui sait et Siegfried qui ignore. Zelten déchaîne contre l'étranger une révolution qui échoue. Il ne reste à ce patriote qu'à crier la vérité : le chef de l'Allemagne est Français. Siegfried, à qui cette révélation ne rend pas le souvenir perdu, est obligé d'opter : l'Allemande qui l'a sauvé et qui a fait de lui un autre être, ou la Française qu'il a aimée? Sa mission de chef dans une patrie qui n'est pas la sienne ou son destin naturel dans sa patrie? Sans phrase, comme obéissant à une nécessité de nature, il retourne à la patrie dont il a perdu la mémoire.

Le dernier acte le montre à la gare frontière, retrouvant lentement la route qui lui rendra ce passé sans lequel l'homme n'est pas lui-même. Geneviève, dans un dernier cri contenu, lui avoue qu'elle le préfère ainsi, enrichi par cette extraordinaire expérience, capable de comprendre l'univers du point de vue de deux hommes différents et de deux races que le voisinage a fait hostiles.

On pourrait sans doute discuter les opinions de M. Giraudoux, peser ses intentions au carat. Les uns ont dit qu'il avait parlé avec trop d'amour du rôle historique de l'Allemagne, avec trop d'ironie voilée de la France. Les autres ont fait observer que les Allemands avaient répondu d'avance en témoignant à *Siegfried* une vive hostilité, fort compréhensible puisque M. Giraudoux semble dire que ce sont des Français comme le protestant exilé Fongeloy ou l'écrivain Forestier qui jouent d'emblée les premiers rôles en Allemagne. Sur

un tel sujet, on pourrait nuancer et argumenter à l'infini. Ce qui n'est point niable, c'est l'intelligence et la poésie avec lesquelles M. Giraudoux a parlé des rapports historiques ou intellectuels entre ces deux peuples que la fatalité du voisinage condamne à l'étreinte perpétuelle. *Siegfried* est un rêve de l'intelligence, mais c'en est aussi une fête. Ce plaisir-là est trop rare au théâtre pour qu'on boude.

On fera seulement remarquer que cette pièce, une des deux meilleures de l'année, se passe une fois de plus fort loin du réel. Que M. Giraudoux apporte plus d'agilité, de subtilité, d'ironie et de ruse que de véritable force. Qu'en ce curieux mélange d'intelligence et de sensibilité, c'est le premier élément qui l'emporte de loin. Et qu'enfin, puisque M. Giraudoux aime l'allégorie, s'il est un trait essentiel par lequel *Siegfried* reflète notre société et figure notre époque, c'est celui-ci : dans cette œuvre, la souplesse l'emporte de loin sur la fermeté.

LUCIEN DUBECH.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

LES ÉLECTIONS ALLEMANDES. — *Les élections au Reichstag ont lieu le* 20 *mai. Elles sont, dans l'ensemble, caractérisées par un mouvement général vers la gauche.*

Les nationalistes tombent de 111 *sièges à* 73, *les populistes (parti de M. Stresemann) de* 51 *à* 44, *les catholiques de* 69 *à* 62. *Les démocrates perdent* 7 *sièges* (25 *au lieu de* 32). *Par contre, les social-démocrates reviennent* 152 *au lieu de* 131, *et les communistes* 54 *au lieu de* 45.

La démission du chancelier Marx est envisagée, mais la constitution du nouveau cabinet apparaît déjà difficile. Si la coalition de droite n'a plus la majorité, l'ancienne coalition de Weimar (centre, démocrates et socialistes) ne dispose que de 239 *voix sur* 490.

Le succès des socialistes est également sensible aux élections pour les Landtags de Prusse, de Bavière, de Wurtemberg, d'Oldenburg, d'Anhalt et de Thuringe qui ont eu lieu le même jour que les élections au Reichstag.

Ce même jour encore, l'explosion d'un réservoir à l'usine Stolzenberg de Hambourg répand en ville des nappes de « gaz phosgène ». Il y a onze morts et deux cent cinquante blessés.

Le gouvernement du Reich annonce une enquête, pour atténuer la mauvaise impression produite par cet événement (23 *mai*).

Chronique de la paix. — *Le gouvernement anglais accepte officiellement la proposition Kellogg sur la mise de la guerre hors la loi. Quant aux réserves françaises, suggérant l'addition d'un article prévoyant que la violation du traité par une des parties dégagerait les autres de leurs obligations à l'égard de cette partie, « le gouvernement anglais n'est pas convaincu que, si le traité restait dans sa forme actuelle, l'addition ne serait pas nécessaire »* (18 *mai*).

A la Commission des Affaires étrangères de la Diète polonaise, le ministre des Affaires étrangères, M. Zaleski, formule les mêmes réserves, mais avec plus de netteté (18 *mai*).

— *Le président Coolidge prononce un discours à Gettysburg. Il annonce que les pactes sont en bonne voie, que les États-Unis sont résolument pacifiques et que, s'ils occupent Haïti et le Nicaragua, c'est pour le bien de ces deux pays. Il ajoute que la guerre ne peut plus venir que d'une cause accidentelle. Et il ne fait pas la moindre allusion aux réserves françaises* (30 *mai*).

L'agitation nationaliste en Europe. — *Des manifestations antiitaliennes se produisent en Yougo-Slavie, dirigées contre l'attitude conciliante du gouvernement de Belgrade, lorsqu'on annonce que les accords de Nettuno vont être ratifiés.*

Le gouvernement de Belgrade présente des excuses à Rome (28 *mai*). *Mais l'agitation redouble. Le* 29 *mai, grande manifestation à Serajevo. Et, le* 30 *mai, à Belgrade, éclate une véritable émeute. La police doit charger. Il y a des morts et des blessés.*

— *En Lithuanie, autres symptômes inquiétants. M. Waldemaras publie un décret qui met en vigueur une nouvelle constitution. Il est écrit, dans celle-ci, que Wilno est la capitale lithuanienne* (29 *mai*).

A Varsovie, on interprète ce fait comme une provocation.

France. — *Après trois semaines de débats, le jury de Colmar rend son verdict dans le procès des autonomistes : l'ex-abbé Fasshauer, Ricklin, Rossé et Schaal sont condamnés chacun à un an de prison et cinq ans d'interdiction de séjour. Les autres accusés sont acquittés.*

Le verdict est salué, dans la salle et dans la rue, par de graves manifestations (24 *mai*).

— *Clôture du congrès socialiste S. F. I. O. à Toulouse. Vote d'une motion qui se prononce pour une opposition irréductible au gouvernement et à l'Union nationale et qui proclame l'identité des buts du socialisme et du communisme* (29 *mai*).

Argentine. — *Une bombe éclate au siège du Consulat italien de Buenos-Ayres. Il y a* 10 *tués et* 20 *blessés* (23 *mai*).

Chine. — *Les Sudistes continuent leur marche sur Pékin. Ils occupent Pao-Ting-Fou à* 80 *milles de cette ville* (30 *mai*).

A. M.

TABLE DES MATIERES

TOME XXXIII — Avril-Juin 1928

LES IDÉES ET LES FAITS

LA VIE A L'ÉTRANGER

LES LETTRES

L'HISTOIRE

LES SCIENCES

LES BEAUX-ARTS

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Le Gérant : GEORGES MOREAU.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1928. 36628.